

56e année, No 37

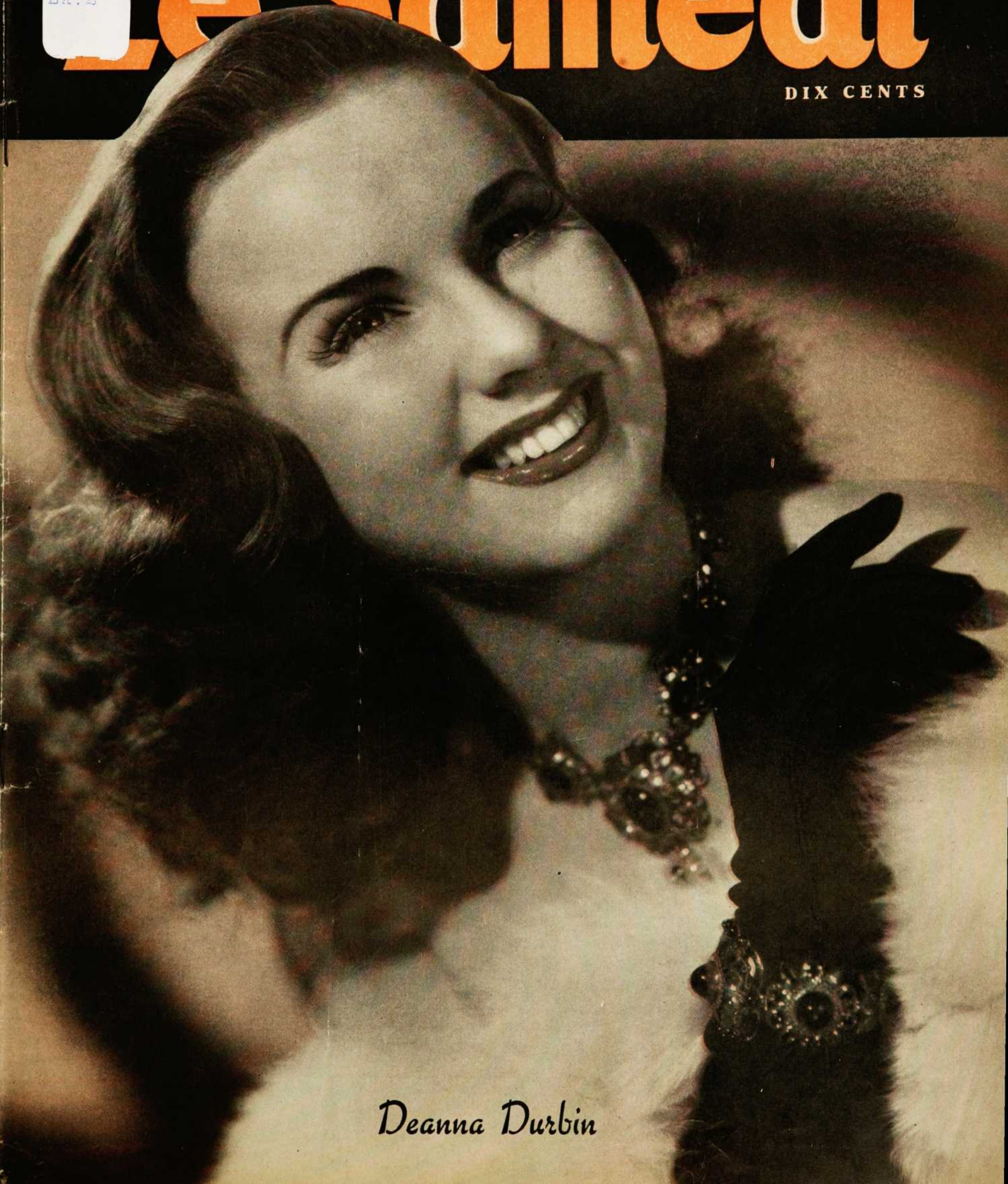
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Montréal, 3 février 1945

PER
S-400
EX. 2

Le Samedi

DIX CENTS



Deanna Durbin

Une Sage Précaution



Quand on part en *week-end* chez des amis, dans une pension ou à l'hôtel, il est d'usage que l'on prenne toutes les précautions nécessaires afin de n'être pas pris au dépourvu par quoi que ce soit : cache-oreilles, chaussettes de laine, chandails, pastilles pour la toux ou le mal de gorge, "aspirine" pour le mal de tête et quoi encore?...

A toutes ces légères contrariétés, il en est une autre qu'il conviendrait d'ajouter : l'ennui, l'ennui pur et simple, insidieux et stupide qui n'avertit jamais lorsqu'il surgit au moment inattendu de votre désœuvrement pour empoisonner la fin de semaine tant attendue. Alors, pourquoi ne pas se prémunir aussi contre lui?...

Tout comme les pastilles de menthe ou les "aspirines", la lecture de

LA REVUE POPULAIRE

est devenue une nécessité dans sa trousse de voyage : avec cette différence, toutefois, que le palliatif, ici, est extrêmement agréable, parce qu'il ne fait pas de doute que

LA REVUE POPULAIRE

a le pouvoir absolu de transformer un moment d'ennui en une bien-faisante détente au cours de laquelle vous trouvez à la fois : distraction et renseignements.

Du reste, LA REVUE POPULAIRE offre à la maison les mêmes avantages, et ceci explique que toute personne avisée prend toujours la bonne précaution de recevoir régulièrement ce magazine préféré des Canadiens français.

OFFRE SPECIALE

\$2.00 pour 2 ANS

(Pour le Canada seulement)

NOTRE ROMAN DE FEVRIER :

LE CHEMIN DU CHARME

Par Claude Virmonne

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Veillez trouver ci-joint \$2.00 pour un abonnement spécial de 2 ans à LA REVUE POPULAIRE. (IMPORTANT : Veillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.)

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montréal 18.

En Angleterre et dans le Commonwealth

LA "UNITED STEEL COMPANY LTD." située à Sheffield, a tracé un programme d'entraînement de façon aussi flexible que possible, pour le retour des militaires qui ont déjà travaillé dans les usines. Il est probable que la majorité désireront reprendre leur ancienne situation aussitôt et aussi confortablement que possible. La réintégration est exigée par la loi, mais la compagnie prétend qu'on pourrait améliorer le moyen de transition de la vie militaire à la vie civile à chaque succursale ; leur tâche ne consistera non seulement à bien accueillir les combattants, mais de leur aider à résoudre les problèmes d'ajustement susceptibles de se présenter fréquemment et de voir à ce qu'ils ne souffrent d'aucun désavantage malgré l'absence prolongée de l'emploi civil. Ces hommes en particulier, dont plusieurs étaient des jeunes garçons ou des apprentis, qui manifestaient des qualités d'habileté et de direction dans les services, méritent qu'on leur donne l'opportunité de développer leurs qualités dans la vie civile ; ils recevront un entraînement spécial. Ce plan fut émis de façon à permettre à ces hommes de se qualifier pour d'importantes positions dans le personnel exécutif ou administratif au moment où des vacances se présenteront. Ce cours durera douze mois. Le salaire sera arrangé individuellement pour chaque candidat, prenant en considération l'âge, l'expérience et la rémunération obtenue dans le service.

Les chimistes britanniques des laboratoires de l'"Imperial Chemical Industries" ont développé une nouvelle fibre provenant d'une noisette ; elle est douce et possède la qualité de la chaleur de la laine. Le matériel appelé "ardil", était déjà connu au début de la guerre, mais on a suspendu son développement.

On espère que l'approbation du Gouvernement ne tardera pas afin que le procédé puisse être développé dans l'industrie textile de la Grande-Bretagne.

L'"ardil" est non seulement considéré comme un substitut à la laine, mais comme fibre complémentaire qui permettra la fabrication des lainages légers. Ajouté à la cellulose, au coton, ou à la soie rayonne, il donne au tissu une nouvelle propriété d'élasticité, celle de se froisser moins facilement en plus de celle de la chaleur.

Chaque année, le Gouvernement du Royaume-Uni a emprunté une proportion toujours moins grande contre des dépenses toujours plus élevées.

L'impôt prend maintenant plus de 36% des revenus personnels du pays, en comparaison de 22½% avant la guerre.

Plus de \$4,430 millions d'actifs à l'étranger furent vendus et \$10,189 millions d'obligations à l'étranger furent contractés.

Les "Beaufighters", projecteurs de fusées, firent leur apparition dans le sud-ouest du Pacifique le 17 novembre, démolissant un grand édifice de pierre qui abritait une garnison nipponne dans le Timor-Portugais. Cet édifice avait auparavant résisté aux attaques aériennes.

En Angleterre, à la fin de 1944, 900,000 femmes avaient un emploi intermittent à l'industrie et 350,000 autres faisaient du travail intermittent de la Défense Civile. Un grand nombre de femmes mariées sont membres du Service volontaire féminin et plusieurs d'entre-elles consacrent 48 heures par mois comme gardiennes de feu en plus du travail industriel.

Le coton à l'épreuve de l'eau, une nouvelle invention britannique, est d'abord filé en gros brins, puis un procédé spécial fait prendre ensemble les fils tissés. Un boyau confectionné avec ce matériel fut mis à l'épreuve par le "Home Office" et on l'a déclaré aussi efficace que le boyau en caoutchouc.

Les cornemuses écossaises deviennent de plus en plus populaires. 140 cornemuses et 80 autres flûtes furent expédiées à différents services et aux prisonniers de guerre.

NOTRE COUVERTURE

On aurait eu beaucoup de mal à le croire dans le temps, Deanna Durbin était alors si ravissante dans son extraordinaire ingénuité qu'il semblait tout à fait impossible que la charmante enfant fut un jour capable d'aborder le drame. Et pourtant, cela est. La Deanna d'aujourd'hui diffère de la Deanna d'hier. Oh, ce n'est pas qu'elle soit moins jolie, moins douée qu'autrefois, pas du tout : c'est tout simplement qu'elle a changé de beauté. Quant à son talent, s'il n'offre plus l'étonnement que suscite l'enfant prodige de naguère, il a gagné en profondeur, en expérience, ce qui est la conséquence logique en même temps que la compensation de la vie qui va.

Photo Universal.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638*

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Sec.-trés.: JEAN CHAUVIN

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA SEULEMENT

Un an \$3.50
Six mois 2.00

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

L'ABC des Allocations Familiales

DES le premier juillet prochain, fête de la Confédération, tous les parents des enfants de moins de seize ans recevront régulièrement de l'Etat fédéral une allocation mensuelle qui devra servir à leurs besoins.

Telle est la substance de la loi des Allocations familiales adoptée l'été dernier par la Chambre des Communes, à l'unanimité.

Les sommes versées par le trésor seront les suivantes: \$5 pour l'enfant de moins de 6 ans; \$6 pour l'enfant de 6 à 9 ans; \$7 pour celui de 10 à 12 ans, et \$8, de 13 à 15.

Comme le coût de l'entretien d'un enfant diminue au fur et à mesure qu'augmente la famille, ainsi en est-il du chiffre des allocations pour chaque enfant, à compter du cinquième. De là une réduction de \$1 pour le cinquième enfant, de \$2 pour le sixième et le septième, et de \$3 pour le huitième et plus.

Passons maintenant aux exemples. Si vos enfants ont 15, 11, 6 et 5 ans, vous recevrez \$8 pour l'aîné, \$7 pour celui de 15 ans, \$6 pour le suivant et \$5 pour le plus jeune. Ce qui fait un total de \$26 par mois. Si vous aviez en outre un enfant de 4 ans, — celui-là étant le cinquième, — vous recevriez une allocation de \$4, plus des jumeaux de trois ans, à raison de \$3 chacun, votre total serait porté à \$36. Pour une famille de quinze enfants, comme il s'en trouve un grand nombre dans notre province de Québec, — de quinze enfants ayant de un à quinze ans, — la somme des allocations familiales mensuelles serait de \$65.

Cette loi est si généreuse que les gens qui touchent déjà du gouvernement fédéral des allocations militaires ou des pensions continueront à les recevoir intacts en même temps que les allocations familiales.

Les critiques de quelque importance que souleva à la Chambre des Communes cette mesure de sécurité sociale se résument à ceci: qu'elle favorise telle partie de la population aux dépens de telle autre; que son fonctionnement offrira toutes sortes de difficultés et qu'il sera bien difficile de savoir si les parents feront bon usage des Allocations familiales qui leur seront versées.

Les débats suscités par ce projet de loi furent très animés, voire orageux à certaines séances. Le président des Communes, on s'en souvient, dut même expulser de la Chambre, pour des violences de langage, un ancien lieutenant-gouverneur de la province d'Ontario.

Toutefois, quand on recueillit les votes, le projet fut adopté à l'unanimité. Pareille chose ne s'était jamais vue à Ottawa.

Disons tout de suite que le versement de nos Allocations familiales coûtera environ \$200,000,000 par année (soit l'équivalent de 25 jours de guerre. N.D.L.R.) et que des Allocations du même genre ou d'une espèce similaire existent déjà dans trente-quatre pays dont la France, la Belgique, les Pays-Bas, le Portugal, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Irlande. En Grande-Bretagne, le fameux Plan Beveridge comporte évidemment des Allocations familiales se rapprochant des nôtres, mais moins généreuses.

Il est faux de prétendre que cette mesure est plus avantageuse pour une province que pour une autre. Nous sommes tous, descendants de Français ou d'Anglais, citoyens du Canada et nous devons tous être égaux devant la loi. On compte au pays 3,500,000 enfants susceptibles de recevoir des Allocations. Ces enfants appartiennent à 1,500,000 familles: 463,000 en Ontario, 377,000 au Québec, 71,000 en Nouvelle-Ecosse, 52,000 au Nouveau-Brunswick, etc.

Comme la famille moyenne du Québec et de l'Île du Prince-Edouard est plus nombreuse que celle des autres provinces, les versements moyens aux familles du Québec et de l'Île du Prince-Edouard seront légèrement plus élevés. Mais, d'autre part, on ne doit pas oublier que la proportion des allocations que toucheront les familles du Québec correspond, presque sou pour sou, à la proportion des taxes

fédérales perçues dans la province de Québec. C'est-à-dire que les taxes du Québec qui tombent annuellement dans le trésor fédéral suffiront amplement à payer les allocations destinées aux familles du Québec, — tandis que les taxes provenant des deux provinces de l'Ontario et de la Colombie britannique serviront à leurs propres allocations et, pour une certaine part, à celles des provinces moins riches.

Les Allocations familiales constituent donc une mesure démocratique des plus nécessaires, des plus équitables et des plus humanitaires, étant attribuées à toutes les familles d'un pays, sans exception et sans distinction de nationalité, race, religion ou localité.

L'objet de ces allocations n'est évidemment pas de pourvoir entièrement à l'entretien de l'enfant, — mais plutôt de combler les vides du budget familial. [Ainsi, soixante dollars représentent le coût du lait qu'un enfant boit en un an.]

Les parents feront-ils bon usage de tout cet argent? D'après nos femmes d'œuvre, nos dames patronnesses et toutes les personnes qui s'occupent de sociétés de bienfaisance, etc., il y aura des abus, c'est indiscutable, mais, dans l'ensemble, les allocations destinées aux enfants du pays ne serviront pas à d'autres fins. L'expérience a été faite déjà dans le cas des allocations des

mères nécessiteuses, des allocations aux familles des militaires, etc., et cette expérience est tout à l'honneur du citoyen canadien, de son intégrité, de son sens du devoir et de ses responsabilités vis-à-vis sa famille. Cette question, d'ailleurs, a été étudiée par l'Etat et des mesures seront prises, s'il le faut, dans certains cas particuliers, pour que les Allocations familiales atteignent leur but.

Enfin, la somme de \$200,000,000 distribuée chaque année à 1,500,000 familles canadiennes profitera en premier lieu à ceux-là mêmes qui en ont le plus grand besoin, aux familles modestes, et subséquemment à tous les petits marchands chez qui se pourvoient ces familles. Enfin, elle contribuera à créer des marchés pour les produits de l'usine et de la ferme.

Brooke CLAXTON.

L'Honorable Brooke Claxton, c.r., ministre fédéral de la Santé et du Bien-Etre, s'étant fait le parrain des Allocations familiales et le champion de la province de Québec pendant les débats suscités par cette mesure à la Chambre des Communes nous lui avons demandé d'expliquer aux lecteurs et lectrices du *Samedi* le fonctionnement de ces Allocations qui seront distribuées dès le 1er juillet prochain. Ancien combattant, avocat, professeur, député de Westmount - St. George aux Communes, M. Claxton est un Canadien comme nous qui n'a qu'un pays: le Canada et qui en parle couramment les deux langues officielles, l'anglais et le français.

Ci-contre, Mme Germaine Dandois, ingénieur du son à C.B.F., fixant un microphone quelques instants avant une émission dont elle contrôlera et dirigera le volume sonore pour en assurer la qualité. On reconnaîtra en outre, Roger Garceau, Yvette Lorrain et Mimi d'Esté.

Photo Le Samedi.



Mme Dandois - ingénieur du son - nous parle de son métier

Par LUCILLE DESPAROIS

LA VIE NOUS RÉSERVE parfois d'agréables surprises! Je me trouvais, l'autre jour, à Radio-Canada, quand je vis s'avancer vers moi une aimable personne; qui, m'ayant visiblement reconnue, me tendit la main et s'informa de ma santé.

— Je vais très bien, madame, lui répondis-je, et je vous remercie, mais... excusez-moi, je ne vous place pas très bien, comme on dit...

Devant mon étonnement et ma perplexité, mon interlocutrice partit d'un franc éclat de rire.

— Vous ne me reconnaissez pas! je comprends ça! Il y a au moins quinze ans que nous nous sommes rencontrées... vous étiez bien jeune alors! Vous rappelez-vous de madame Dandois?

Si je me rappelais de madame Dandois, mais oui! je me confondis en excuses, lesquelles furent généreusement acceptées.

— C'est donc que vous vous occupez de radio, madame?

— En effet, et là encore, je vais vous surprendre... je suis ingénieur pour la Société Radio-Canada.

Une femme ingénieur! j'allais vraiment de surprise en surprise.

— Vous avez, madame Dandois, une carrière qui n'est certainement pas encombrée par les femmes.

— En effet! je puis vous dire que je suis la première femme ingénieur pour la radio dans la Province de Québec.

Il ne m'en fallait pas plus pour tenter une interview avec ma charmante amie.

— Si j'ai bonne mémoire, chère madame, votre mari s'occupait de radio, quand je vous ai connue?

— Oui, il était ingénieur et ses travaux m'intéressaient énormément; de fait nous étions fiancés quand déjà il m'initia aux secrets de la radio. Cela devient vite pour nous deux un "hobby" qui nous passionnait énormément.

— Ce qui prouve, chère madame, qu'une affinité de goûts, entre deux êtres, les rapprochent sensible-

ment... et souvent même les conduit au pied de l'autel.

— En ce qui me concerne, votre remarque est juste, puisque nous nous sommes mariés en 1925. Quatre ans plus tard, en 1929, nous arrivions au Canada et c'est en 1933 que je commençai vraiment à collaborer avec mon mari, comme ingénieur au Poste CHNC à New-Carlisle.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à l'emploi de Radio-Canada?

— Depuis la mort de mon mari, survenue en 1941. Je regrette, chère madame, que ma curiosité de journaliste réveille un si triste souvenir!

— Pouvez-vous me dire en quoi consistent les fonctions d'ingénieur de radio?

— Notre rôle est de surveiller la parfaite transmission d'un programme, de régler, à l'aide de filtres, les bruits les plus divers, les plus inattendus et d'ajuster les micros suivant les différents timbres de voix.

— Je comprends, vous amplifiez les voix trop douces et diminuez celles qui feraient un bruit de tonnerre.

— Justement!

— Cela nécessite donc une attention de tous les instants.

— En effet, pour faciliter le bon rendement d'une émission, il y a un travail préparatoire que l'ingénieur se doit de faire avant la mise en ondes.

— Ah oui?

— Il convient de placer les micros à la bonne place dans le studio, de vérifier leur fonctionnement, afin qu'il n'y ait pas de surprises désagréables quand l'heure est venue d'être "sur les ondes", enfin il faut suivre les instructions du réalisateur au sujet des effets à obtenir, d'après les indications du "script".

— Je suppose que les programmes de théâtre vous demandent beaucoup plus d'attention?

— En réalité, ce sont les programmes mixtes, comprenant des acteurs,

[Lire la suite page 29]



Une femme, ingénieur du son, voilà un personnage qu'on ne rencontre pas souvent dans notre monde radiophonique. Et pourtant, ce personnage existe, chez nous, à notre radio d'Etat, au poste C.B.F. plus précisément, et ce personnage, c'est Mme Dandois qui fait partie du personnel de ce poste, à ce titre vraiment rare sinon unique pour une femme. Nous voyons ici Mme Dandois à son tableau de contrôle, alors qu'une émission était en cours. On lira ci-dessus les impressions de Mme Dandois sur son intéressant métier. Photo Le Samedi.

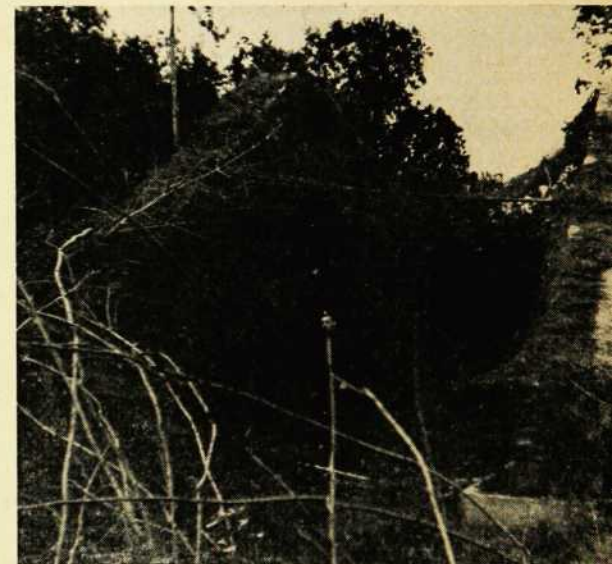
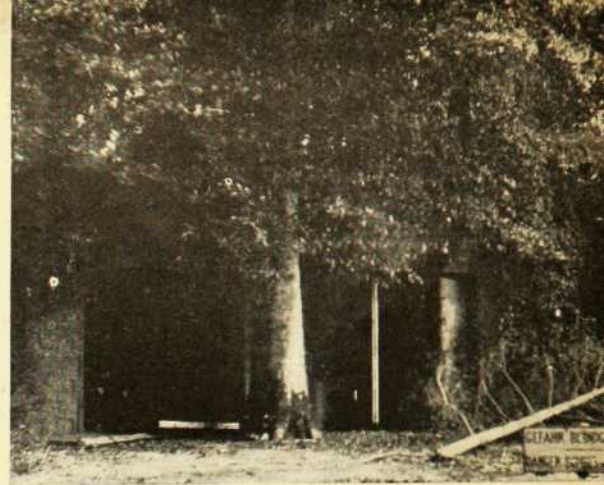
Explosifs *us* Béton

BIEN AVANT L'INVASION de la Forteresse Europe, les communiqués en provenance des quartiers-généraux des forces aériennes alliées postées en Grande-Bretagne, faisaient constamment mention du bombardement systématique de la côte française et de certains endroits non déterminés à l'intérieur. De ces communiqués, on s'en souviendra, il nous en est parvenu *ad nauseam*, tellement que certains malins commencèrent à en faire des plaisanteries.

Vint enfin le jour tant attendu de l'invasion. En moins de temps qu'aucun de nous avait espéré, nos armées occupaient précisément cette côte et surtout faisaient une inspection minutieuse de ces "endroits non déterminés" auxquels avaient fait tant de fois allusion les communiqués. Or, on sait maintenant que pour des raisons de censure les autorités avaient tenu à ce que le public ignorât la menace imminente de l'arme secrète allemande afin de la neutraliser, si possible, par d'intensifs bombardements avant même qu'elle fit les dégâts qu'on sait. Les autorités avaient vu juste, leur tac-

tique s'est avérée excellente en dépit des difficultés sans nombre que posait son application.

Aujourd'hui, il est permis de croire que l'efficacité des bombes-robots eut été beaucoup plus grande sans les bombardements continus des aviations alliées avant la date mémorable du 6 juin 1944. Un reportage photographique du C.A.R.C. dont nous publions quelques extraits dans cette page révèle qu'en effet les *blockbusters* ont très souvent eu raison des travaux de génie nazis en relation avec les bombes-robots. En étudiant de près ces quelques photos, on sera étonné de constater l'ampleur de ces travaux et l'on ne pourra se retenir de penser que les Allemands avaient fondé de grands espoirs sur l'arme secrète "V-1". Le piètre succès qu'elle a remporté constitue bien une preuve de plus que l'Allemagne après avoir vainement cherché à terroriser se voit dans l'obligation de faire une guerre défensive dans l'expectative d'une paix blanche qui, malheureusement pour elle, ne lui sera jamais accordée.

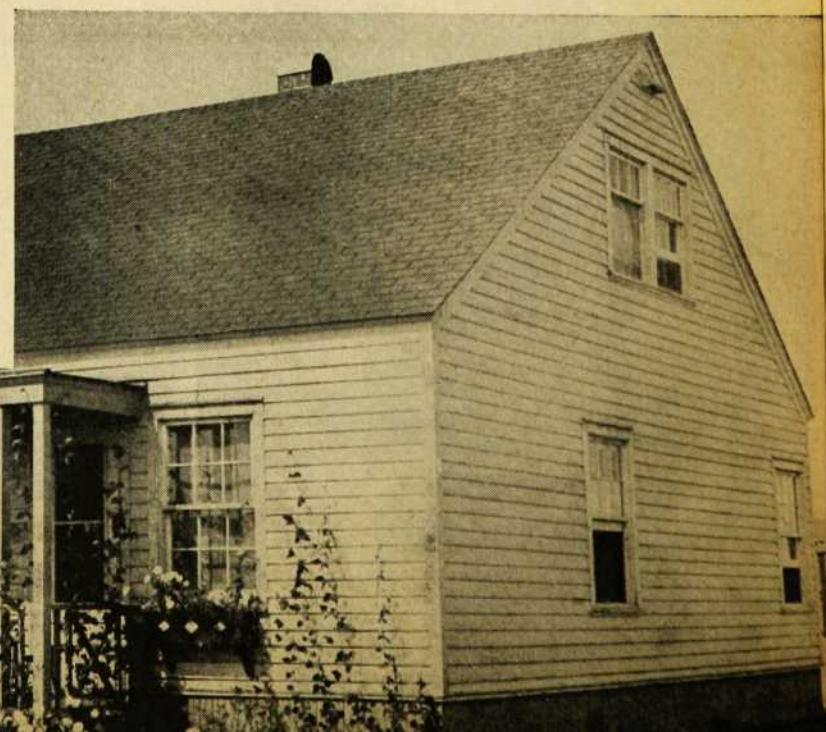
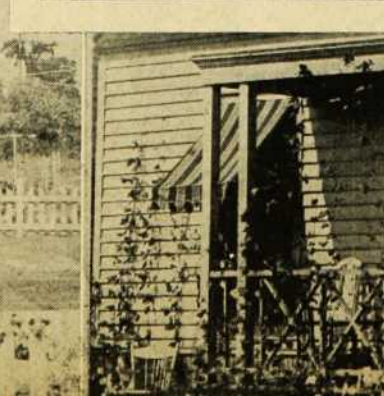
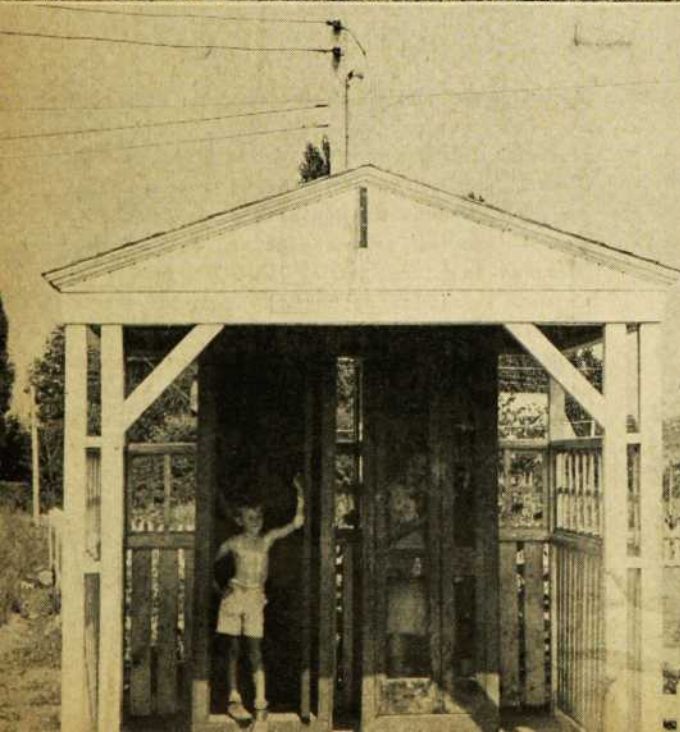
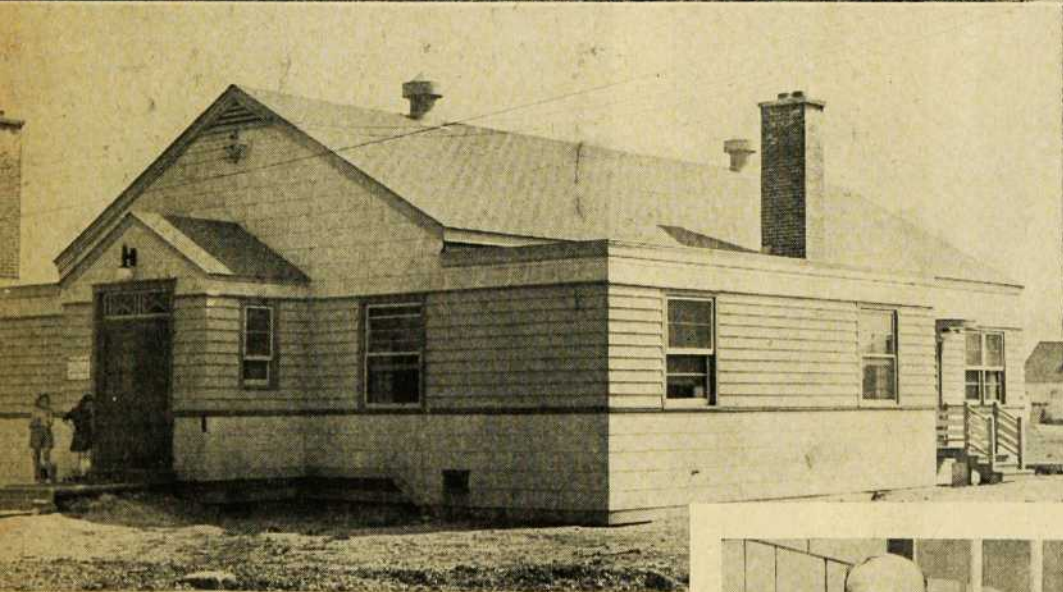
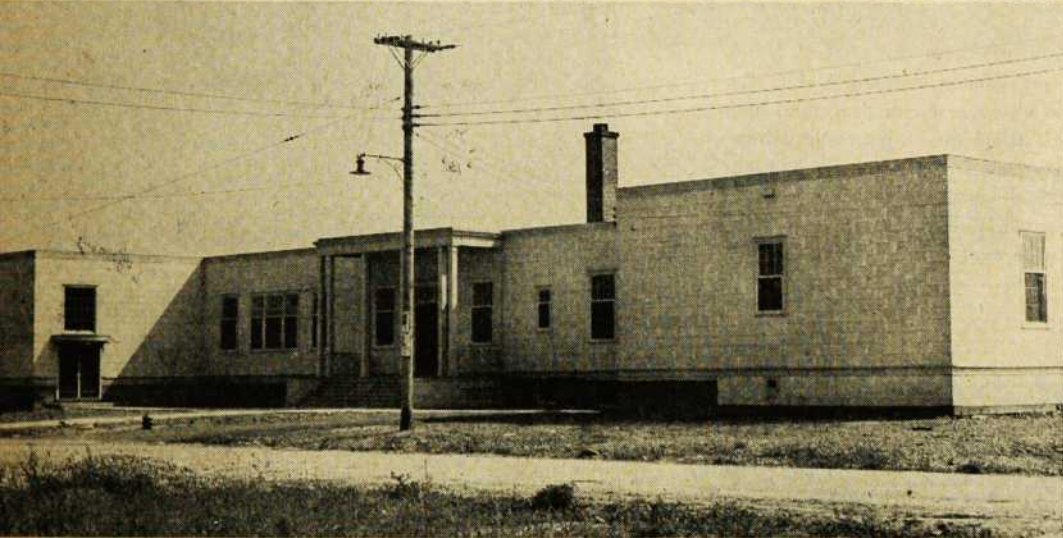


Ci-contre, quelques militaires canadiens examinant les dégâts que peuvent produire les bombes lancées par les bombardiers de la R.A.F. ou du C.A.R.C. sur les meilleures fortifications érigées par les Allemands sur une base de lancement de bombes volantes, près de Dieppe. — Ci-dessus, photo du haut, construction camouflée près d'une piste de lancement de bombes-robots qui servait de garage ou d'entrepôt. L'enseigne allemande, à droite, avertit les passants que les bombes non éclatées sont enfouies tout près de là. — Autres travaux de génie en relation avec le lancement des bombes volantes.

Photos R.C.A.F.



"Quand le bâtiment va..."



MON PÈRE a fait bâtir maison, tac !... Tous, nous connaissons cette chanson du folk-lore canadien nous rappelant si gentiment l'importance de la maison dans la société organisée. N'est-ce pas que c'est annoncer un événement important que de dire : "Je fais bâtir." Oui certes, mais bâtir, de nos jours n'entraîne pas les innombrables complications d'autrefois, à plus forte raison quand l'Etat s'en mêle pour parer à une situation d'urgence.

C'est ainsi, par exemple, que l'état de guerre qui a suscité des migrations considérables de notre population ouvrière a donné naissance à ces nombreux villages-champignons que l'on remarque aux environs des centres industriels. Il fallait bâtir et bâtir vite, c'est pourquoi une commission, à cet effet, a été instituée pour que les choses marchent rondement. Les résultats obtenus, on peut le dire, sont plus que satisfaisants. Evidemment, il va de soi qu'ayant voulu faire vite, on a fait temporaire, l'idée première étant de trouver abri à des centaines de foyers dans le plus bref délai. Cependant, cette expérience, on peut le dire, a été des plus heureuses, en ce sens que non seulement elle a permis d'obvier les inconvénients du moment, mais qu'en outre elle justifie l'échafaudage de grands projets pour l'après-guerre.

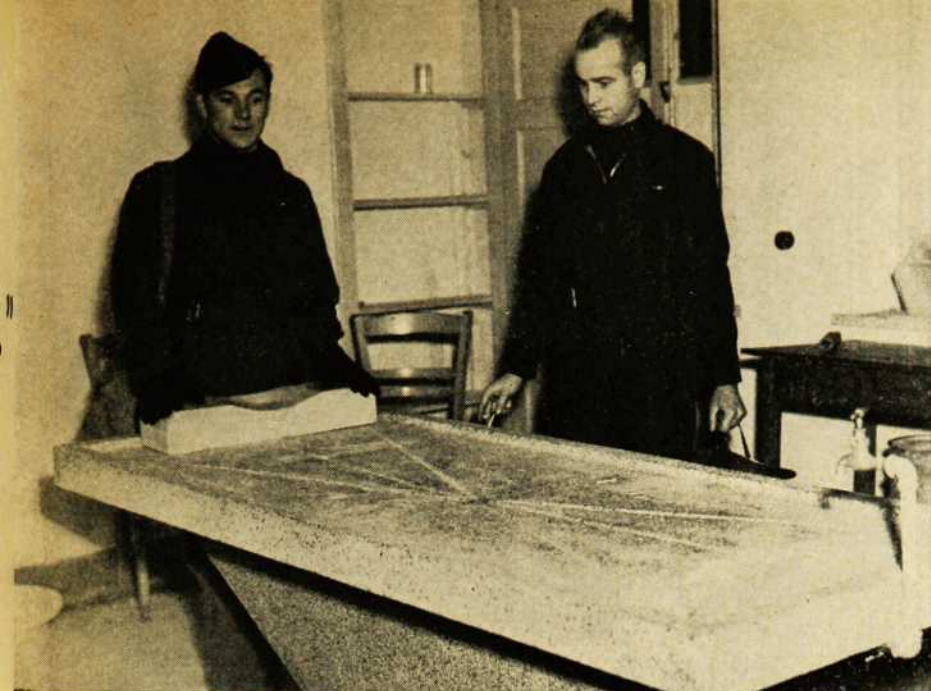
Ces villages-champignons, pour l'heure, ont suscité le plus vif intérêt pour la très bonne raison qu'ils démontrent l'avantage qu'il y a de créer des centres nouveaux d'habitation selon des plans nettement établis. En quelque sorte, c'est l'idée de la vie communale — au sens social le plus anodin du terme — où une classe déterminée de la société manifeste une intention d'urbanisme proportionnée à ces moyens.

Le village-type que nous voyons ci-contre et ci-dessous, comme les autres du reste, est adapté au système de location. L'habitant et locataire peut y trouver un logement dont le prix varie entre \$25. et \$35., somme modeste si l'on tient compte de la moyenne du prix des logements.

Les maisons, gentilles et propres, sont munies de toutes les commodités ordinaires. Elles ont l'immense avantage d'être espacées les unes des autres et de ce fait bénéficient largement de la lumière et de l'air. Dans le village dont nous voyons ici les photos, et qui est situé dans la région de Cartierville, on y a construit une école pour Protestants et Catholiques, en outre d'une salle paroissiale ou communale. [Suite à la page 29]

Voici un village-champignon comme il s'en est tant construit aux environs des centres industriels pour répondre à l'urgent problème d'habitation des ouvriers de guerre. Celui que nous voyons ici est situé dans la région de Cartierville et prouve éloquemment les bienfaits de cette initiative. A gauche, de haut en bas, l'une des artères du village aux quatre cents maisons. — L'école pour Catholiques et Protestants. — Salle paroissiale ou communale. — L'une des cabines téléphoniques à l'usage des habitants de la "ville". — Ci-dessous, type de maison d'habitation. — Au centre, le Rév. Père Eugène Goulet, C.S.C., qui dessert la population catholique du patelin.

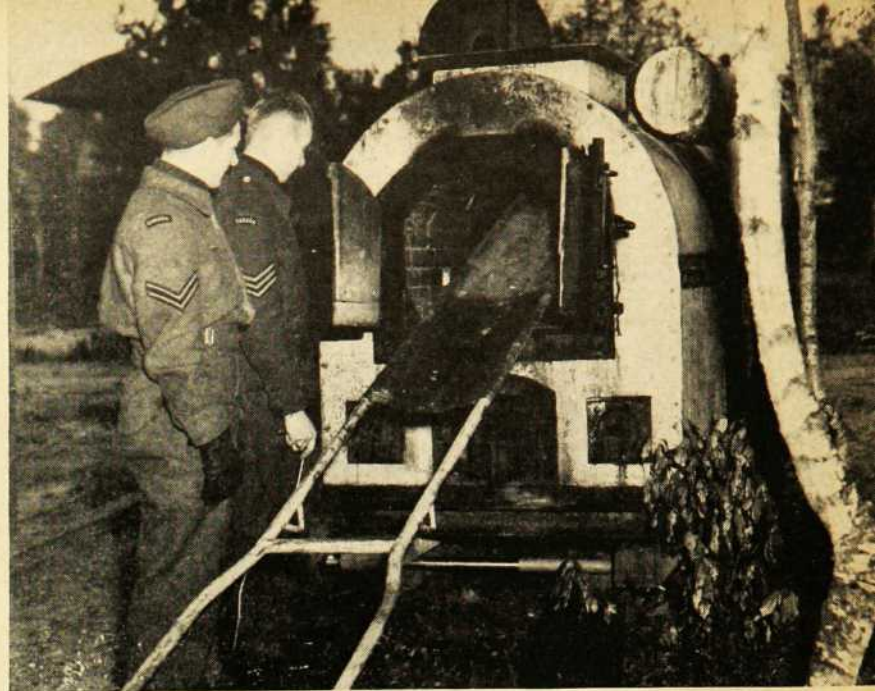
Photos LE SAMEDI.



Ci-contre, un photographe du C.A.R.C. qui a visité dernièrement un camp de concentration en Hollande a trouvé cette potence qui a servi à donner la mort à un grand nombre de malheureux Hollandais détenus dans ce camp. Les victimes montaient sur ces blocs qu'on retirait brusquement dès qu'on leur avait passé la corde au cou, non sans leur avoir lié les mains et les pieds au préalable. — Les corps des victimes étaient ensuite transportés sur une table de pierre (ci-dessus) où des préposés à cet effet les saignaient avant de les envoyer au four crématoire. — Ci-dessus, à droite, un four crématoire qu'on a découvert à Vught où, rapporte-t-on, quelque 30,000 patriotes hollandais ont été assassinés par les Nazis.

Photos C.A.R.C.

7



Les fours crématoires portatifs des Allemands dont on a parlé au début de la guerre n'étaient pas un mythe. On disait alors qu'ils servaient à l'incinération de leurs soldats morts sur le champ de bataille, mais depuis l'invasion, on a pu constater que ces fours crématoires n'étaient pas uniquement utilisés pour les purs Aryens comme on pourra le voir en lisant les commentaires de cette page.

Furor Teutonicus

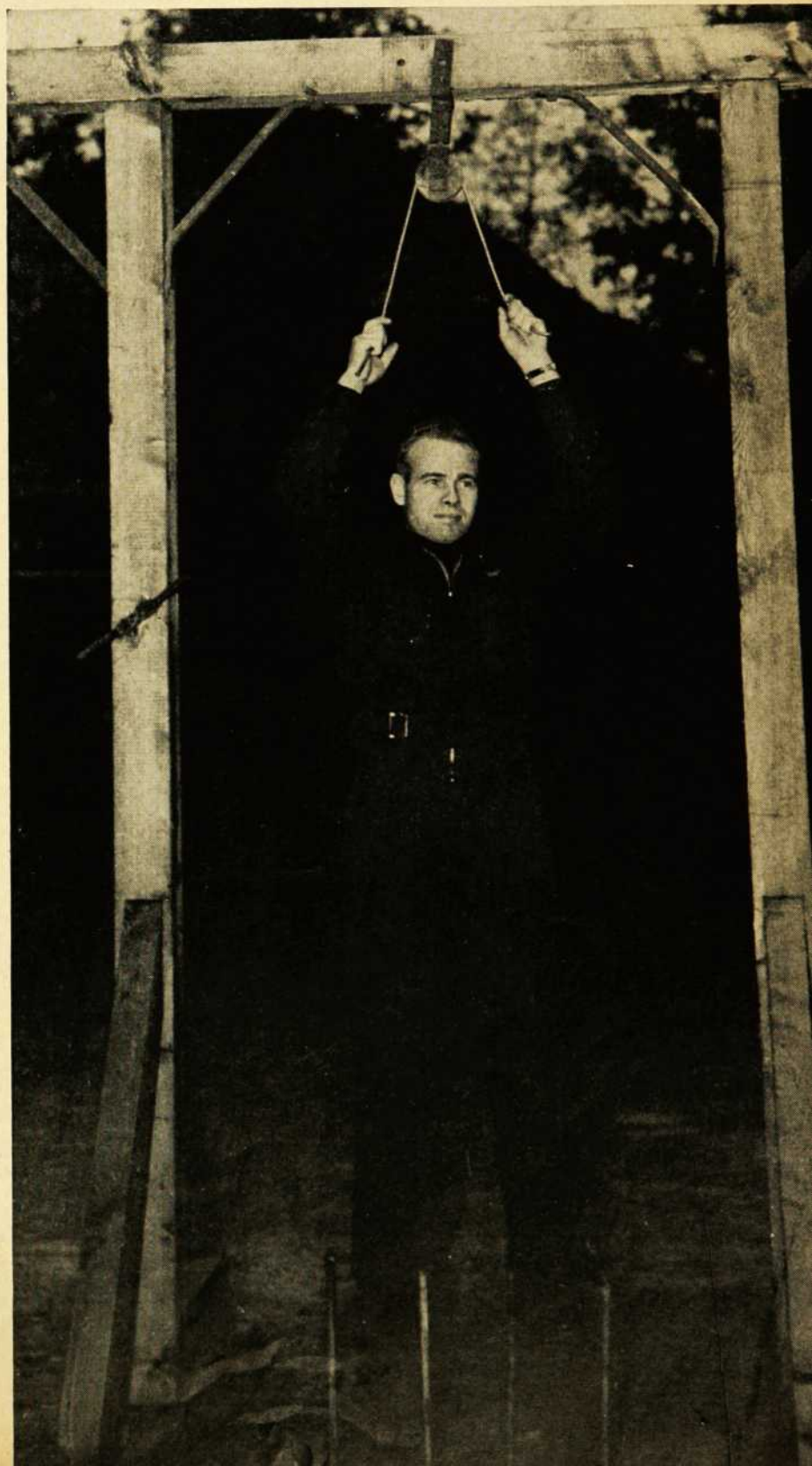
LES ALLEMANDS sont admirables pour leur souci particulier de l'ordre. Tout est si bien organisé chez eux qu'ils n'entreprennent pas le moindre travail, la moindre fonction — fût-elle organique — sans l'ériger en système ; bref, rien, chez eux, ne se fait sans méthode. Ce goût exagéré de la vertu en question, finit par devenir une imperfection d'abord, un défaut ensuite et enfin, et selon l'abus, une abomination sans nom. On peut sourire du Boche qui croira la fin du monde arrivée si, par malheur, il a oublié de monter sa montre à l'heure réglementaire. On peut hausser les épaules et le plaindre s'il rêve d'un Troisième Reich discipliné, telle une immense et rigoureuse maison de correction, mais comment ne pas l'abhorrer et lui lancer son mépris à la face quand il assassine en masse, avec une méthode savamment mise au point, tous ceux qui s'opposent à son rêve de domination universelle.

Ce fut avec un scepticisme souvent mêlé d'ironie qu'en certains milieux on accueillit les premiers rapports à l'effet desquels, les Nazis, en pays d'occupation, zigouillaient d'après un plan méthodique tout adversaire plus ou moins déclaré. Toutefois, les rapports de cette nature se firent si persistants que, graduellement, on commença à se demander si le gros de ces nouvelles n'était pas entièrement fondé. L'invasion du continent permit hélas d'accumuler contre les Allemands des preuves irréfragables et le dossier, dans son actuelle compilation, démontre péremptoirement le bien-fondé des accusations.

En Hollande seulement, nos militaires ont pu constater *de visu* l'appareil à assassiner. Le four crématoire ambulant n'était pas un mythe, de même que les potences démontables n'étaient pas le fruit d'une trop vive imagination des propagandistes. Dans cette mise en scène de l'assassinat en masse, on a trouvé jusqu'à des tables de pierre munies de robinets et spécialement conçues pour saigner les cadavres avant de les expédier au four crématoire.

A la vérité, les Allemands pouvaient bien se vanter en 1939 de menacer le monde de la guerre totale. Dans leurs plans diaboliques, ils n'avaient même pas oublié le moyen pratique, efficace de faire disparaître l'adversaire. Ce témoignage qui nous vient de Hollande n'est-il pas de nature à justifier entièrement celui des Russes quant à l'abomination de Lublin ? Ce ne sera que longtemps après la fin du conflit qu'on pourra compiler, pour la plus grande honte de l'Allemagne, l'interminable liste de ses crimes.

Sans doute, on pourra continuer d'admirer chez l'Allemand son souci particulier de la méthode, mais il sera toujours opportun de se rappeler que, dans ses périodiques fureurs, il pourra encore avoir le goût de l'appliquer jusque dans notre destruction systématique.



— Quand je pense à la place qu'une femme peut tenir, moi qui ne suis qu'un vieux racorni, j'ai des regrets.



L'ORGUEIL DE LA VIE

Nouvelle inédite de JACQUELINE MARENIS

ELLE N'EST PAS BELLE. Elle a été jeune, il y a longtemps. Si elle a souffert de l'amour, elle ne s'en souvient plus. Beaucoup ont oublié son nom ; on l'appelle le « Caporal », ce n'est pas séduisant, mais comment détruire cette légende affirmant que les femmes les plus séduisantes sont les plus aimées ? Qu'une femme plaise à un homme, qu'il la veuille pour lui seul, qu'il la croie unique au monde, c'est une chose ordinaire, mais que, dans la douleur, sachant qu'il n'est plus rien, il n'ait de confiance qu'en elle, que dans la détresse il ne rencontre que sa main pour s'y accrocher, qu'à ses yeux elle incarne les rêves inachevés, les souvenirs perdus, ne serait-ce qu'un instant, pendant la fièvre ou le délire, c'est une sorte de miracle. Le miracle dont, depuis plus de vingt ans sur les navires-hôpitaux dans les eaux de l'Adriatique ou de la Méditerranée, dans les postes sanitaires en Somalie, en Erythrée, en Libye de Ghadamès à Mourzouk et de Ghât à Koufra, le « Caporal » a bénéficié. Lorsqu'ils sont guéris, bien des hommes l'oublient — ceux-là mêmes qui, livrés au délire, lui disaient leur tendresse, la confondent avec une autre. Pour quelques-uns, cependant, elle reste mieux qu'une infirmière : une espèce de copain compréhensif ; ces privilégiés sont les hommes du désert. Quand le « Caporal » parle d'eux, son regard a l'air de les rejoindre ; cette femme laide, rude et bonne, sait quelles histoires hantent leur solitude, quelles images troublent leurs méditations, elle sait aussi que ces hommes ont tout le temps de se souvenir alors même qu'en cherchant le désert ils souhaitaient trouver l'oubli.

— L'erreur, me dit-elle, en se servant, pour miner sa pensée, de ses grosses mains expressives, l'erreur courante, c'est de raconter à des foules qui n'ont jamais vu un chameau que les hommes du désert sont tous, sans exception, des ascètes et des saints. Ça fait beau, mais ça n'est pas vrai. Si je les aime, c'est pour leur sacrifice autant que pour leurs folies, pour leur courage aussi bien que pour leurs faiblesses. C'est dans les têtes brûlées que naissent parfois les plus grands rêves. Je préfère à des perfections en plâtre la réussite difficile de l'équilibre quotidien. Cette phrase est d'un « toubib » dont j'étais l'assistante, en Libye, il y a deux ans. De penser au « toubib », cela me rappelle les hommes de ce poste commandant une oasis de plusieurs centaines d'âmes, à l'est de la Hamada-el-Homra. Le nom ? Ce n'est pas le nom du lieu qui compte, c'est celui d'une femme qui l'a hanté pendant des mois. A l'intérieur du bordj, les

murs où grimpent aux heures chaudes des processions de mouches, ont gardé l'écho de ce nom. Il est partout là-bas, gravé au couteau sur les parois des chambres, logé au fond des cerveaux et des cœurs, écorché sur les lèvres inconscientes des gosses indigènes, chuchoté par la voix des djinns dans la plainte du vent ou les tourbillons de sable. Béatrice Lorna... Ça n'est pas mal, ça fait vedette, ça a l'air de sortir d'un roman...

Le « Caporal » respira longuement, puis se versa du café. Par la fenêtre ouverte, on entendait les rumeurs du dimanche romain, le heurt des pas sur les trottoirs montant et descendant de la rue, le son des cloches d'une église comme deux sœurs parlent ensemble, des lambeaux de valses hachées par la porte tournante d'un café comble d'uniformes comme dans les films viennois illustrant l'avant-guerre, une vie en musique, des amours sans lendemain. Pour moi, dans chacun de ces bruits se manifesta l'âme de Béatrice Lorna, tandis que la grosse voix basse et les gestes du « Caporal » m'entraînaient à sa découverte, vers des terres brûlées, de dénûment et de passion.

Sokna, émergeant de la nuit, se révélait soudain dans une aube enflammée lorsque le « Caporal » partit pour le poste où un « toubib » surmené par une récente épidémie chez les indigènes avait demandé la meilleure infirmière qu'il connût. Dans la camionnette, elle n'était pas seule, à chaque cahot de la piste, un petit lieutenant mal réveillé heurtait son épaule, s'excusant du même sourire étrié, avec les mêmes mots :

— Pardon, madame, pardon...

— Ne vous fatiguez pas, fit-elle. J'ai déjà compris que vous n'en vouliez pas à ma personne.

Surpris, il chercha le regard des bons yeux paisibles, de la couleur de l'Adriatique à Trieste.

— Je suis aussi attendu là-bas, dit-il. Je viens remplacer un lieutenant qui s'est fiancé lors de son dernier congé et qui vivra maintenant dans une garnison d'Italie, comme moi avant...

— Avant quoi ? interrogea-t-elle brusquement, la voix enrouée par la poussière.

Elle pressentait que, comme tant d'autres — comme presque tous — il avait son histoire, que ce jour-là ou plus tard il aurait besoin de la raconter. Tout de suite, elle avait deviné l'âme d'un Napolitain à travers cet étrange visage brun modelé d'inquiétude et de fièvre, ces yeux pareils à ceux qui supplient les saints dans les églises de Naples ou les femmes belles quand elles passent de la même expression consumée

d'amour forcené, de fanatisme et d'ardeur sous le bistrot des paupières comme meurtries de cette brûlure. Il se nommait Ruffio, semblait entretenir un rêve intérieur et riait parfois pour remplir les silences, d'un rire bref et sans jeunesse. « Caporal », qui connaissait son « vieux diable de désert », eut peur pour lui.

Cependant, l'infirmière s'étonna, à l'arrivée, lorsque Ruffio se présenta au capitaine qui commandait le poste, de lui voir une attitude d'orgueilleuse fierté : il avait l'air de s'enivrer d'un idéal ou d'un souvenir. Elle l'oublia pour s'émouvoir sur l'heureuse fortune qui lui permettait de rencontrer à nouveau le capitaine Gherardi, ce Milanais très fin, volontiers silencieux, plutôt triste, qui l'avait croisée plusieurs fois sur sa route : blessure à la tête, balle dans la cuisse, insolation — et quel beau délire ! Comme il l'avait aimée, cette rude infirmière, la confondant avec un amour de jeunesse qu'il appelait « Carina » et qui avait de longs cils doux ! Il sourit de ses divagations passées, sans se douter qu'au poste la pire des folies allait bientôt s'installer.

La vie commença, unie pour le « Caporal », imprévue pour le lieutenant Ruffio. Avant même qu'il ait eu le temps de se lier avec son chef et le second lieutenant, Bastiglia, et de s'adapter à l'austérité saharienne, le courrier lui apporta une enveloppe vert pâle couverte d'une écriture de femme, longue et déliée. Avec une naïveté voulue, il laissa traîner l'enveloppe, vide, à la « popote », sur un coin de table, Gherardi, né discret, ne fit à ce sujet aucune réflexion ; par contre, Bastiglia, garçon léger, fantasque, à l'esprit vagabond, affecta une humeur complice, une indulgente fraternité d'amoureux professionnel à l'égard d'un débutant dans une difficile carrière. Son séjour au désert l'empêchait de compter ses conquêtes à la douzaine en une année, mais des liasses de photos, dans sa cantine, constituaient les pièces à conviction des folles passions d'Europe variant entre trois semaines et deux mois.

Le « Caporal » soignait les yeux purulents des petits indigènes. Le « toubib » souffrait de son foie et du mal du pays. Gherardi menait ses hommes, administrait son territoire, avec cette conscience, cette minutie, ce souci de correction qui n'excluaient pas une expression d'indifférence triste comme s'il était depuis longtemps détaché de la vie et la suivait par stricte politesse, seulement pour ne pas lui fausser compagnie. Bastiglia, simple au fond, prompt aux emportements comme aux fantaisies, se grisait, entre ses heures de service,

[Lire la suite page 14]

DANS LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

MAURICE RICHARD

"Dans une joute de hockey, chez les professionnels plus particulièrement, toutes les minutes ont la même importance ! Mais la chance joue un grand rôle, quand elle intervient dès le début de la partie." C'est ce que vient de nous déclarer le rapide Maurice Richard du Canadien, le recordman moderne du hockey majeur.

Il y a beaucoup de dirigeants, de joueurs et de supporters de clubs, qui ont souvent excusé leur défaite en invoquant qu'une certaine malchance, contre tel ou tel club, avait desservi leurs couleurs. Aucun d'eux, cependant, n'a cherché à expliquer une victoire par la chance qui les avait favorisés.

Toutefois, combien de faits heureux, que nulle action technique ne pouvait autoriser ou laisser prévoir, furent à la base d'un succès.

Prenons un exemple assez récent :

Le Canadien ne peut pas vaincre le Toronto, dans la Ville-Reine, cette saison, tandis que le Détroit l'a vaincu à volonté. Et le Canadien n'a eu jusqu'ici aucune misère à dompter les Red Wings de Jack Adams. D'après Tommy Gorman, c'est tout simplement une question de sentimentalité. La foule torontoise est tellement hostile aux joueurs du Canadien, aux joueurs canadiens-français particulièrement, que les athlètes du Tricolore jouent avec trop de cœur, au Garden de Toronto. T.-P. Gorman n'a certes pas tout à fait tort, mais le facteur principal de ces défaites, c'est que le Canadien est très malchanceux, dès le début d'une joute contre Toronto, qui est tout simplement la bête noire du Canadien, cette année. Le vent tournera-t-il ? Espérons-le. Bientôt, Maurice Richard, Toe Blake et Elmer Lach, précipitant moins leurs actions, ne sentant plus peser sur eux le poids de la destinée — on a si vite fait, en hockey, de laisser les nerfs supplanter le raisonnement — enverront aux oubliettes cette espèce d'affolement, qui a semblé les réduire à l'impuissance, sur la patinoire de Toronto.

TRES SIMPLE, MAIS IL FALLAIT Y PENSER !

Les partisans du football de Buenos-Ayres, dont le sang bouille presque continuellement, ont découvert un nouveau moyen d'éviter la défaite de leurs favoris du ballon rond. Ces fougueux Argentins encouragent, comme il convient, l'équipe de leur choix. Quelques minutes avant le coup de sifflet final, si ce club est battu, ils escaladent les barrières, pénètrent sur le terrain et interrompent le jeu. Ils ne se livrent pas à des voies de fait. Ils ne molestent ni les joueurs, ni l'arbitre. Ils se contentent de discuter avec animation les dernières phases de la partie, comme s'ils avaient à se plaindre de l'arbitre ou de quelque joueur, dont le jeu décousu ou nonchalant leur fait monter la mouarde au nez...

Le résultat est que l'arbitre finit par quitter le terrain, après avoir annoncé que la rencontre ne peut pas se terminer. Et voilà, c'est très simple, mais il fallait y penser...

Les autorités sportives de la capitale de l'Argentine sont bien en peine de donner leur avis sur les mesures à prendre pour éviter pareils faits.

Voyez-vous 1,800 spectateurs de la section des Millionnaires sauter sur la glace du Forum, cinq minutes avant la fin d'une joute Toronto-Canadien, alors que le Bleu Blanc Rouge perd au pointage de 3 à 0, les voyez-vous prendre cet argentin de moyen, en signe de protestation ?

Voici la suggestion à sang froid de notre estimé directeur, M. Jean Chauvin : Il suffirait alors de dix prises d'eau avec autant de lances d'arrosage !

PROPOS SUR LE SKI

Le ski subit, présentement, une grande offensive populaire. Cette année, la publicité et autres moyens de propagande ont amené, dans nos Laurentides et ailleurs, une multitude de pratiquants dont beaucoup étaient de simples débutants.

Mais voici qu'une offensive d'un autre ordre est lancée contre le ski ! Il ne manque pas de gens, dont la bonne foi est évidente, pour citer des cas d'accidents survenus, ces derniers temps. Le plus souvent c'est l'entorse du cou-de-pied ou du genou dont il est question. Les fractures de jambes et de bras ne sont pas très fréquentes, si l'on prend soin de laisser la boisson alcoolique à la maison. Soit dit sans vouloir porter atteinte à la diffusion de ce beau sport d'hiver.

Certes, le nombre des accidents est beaucoup plus élevé que les autres années, mais le nombre des pratiquants "itou", ne l'oublions pas ! La majorité de ces accidents sont arrivés à des jeunes gens et des jeunes filles, débutants sportifs peu entraînés, au point de vue physique, à cette pratique sportive.

Comme tous les autres sports, le ski demande une technique, une préparation physique et une mise en condition, qui sont les éléments indispensables à une bonne réussite. Ce groupe de jeunes skieurs et skieuses de Montréal et d'Ottawa, sous l'œil exercé du professeur de ski, Dr. Kurt Haas, tchécoslovaque, apprennent la position demi-fléchie, indispensable dans les descentes de nos collines laurentiennes. A droite : un groupe de skieurs et skieuses s'apprentent à prendre leurs ébats sur les côtes de la Gatineau, à Fairy Lake. On remarquera, au centre, le professeur Haas expliquant à Mlle Terry Toumey la meilleure manière de cirer les skis.

Photos O. N. F.

Le ski demande une technique, une préparation physique et une mise en condition indispensables, qu'il est impossible d'obtenir dans les boîtes de nuit, les théâtres, les hôtels, les salles de danse, etc.

Les débutants admettent facilement leur manque d'habileté, mais ceux qui possèdent une certaine technique sont plus sujets à agir autrement que ne le voudrait la simple logique. Forts de leurs petites connaissances, ils se lancent, sans préparation, sans mise au point, dans des exercices et des efforts quelque peu disproportionnés avec la vie sédentaire qu'ils viennent de mener à la ville. Ce sont eux qui fournissent le gros pourcentage des accidents et compromettent ainsi les joies qu'ils sont en droit d'attendre de ce sport magnifique, qui se pratique dans une atmosphère pure, riche en oxygène.

CHOSSES ET AUTRES

■ Le club de baseball Détroit, de la Ligue Américaine, compte le plus grand nombre de joueurs dans les forces armées de l'Oncle Sam, soit 37. Philadelphie suit avec 36, Washington 31, Chicago 30, New-York et Cleveland 27, Boston et St. Louis 26. Ces chiffres sont sujets à changement, dans les prochains six mois, alors que l'on mettra en vigueur la loi générale de service national qui ajoutera près d'un million de soldats américains aux onze millions déjà sous les drapeaux.

■ Réponse à M. A. Marchessault, Montréal : C'est chose assez curieuse, en boxe, que de voir les poids lourds rapidement essoufflés, alors que les pugilistes des petites catégories, les 126 et les 118 livres, mènent leurs rencontres à folle allure. Les médecins disent qu'il est très difficile à un boxeur poids lourd de calmer les battements de son cœur. Sans doute, chaque mouvement exige plus de déploiement musculaire dans le cas de l'athlète lourd... Les ailiers et les joueurs de défense du hockey professionnel, parfaitement entraînés, tiennent le coup entre 30 à 45 minutes. Pourtant, l'effort est sensiblement proche de celui de l'arène. Périodes tumultueuses, efforts de poussée, de choc, de blocage, suivies d'un bref repos de quelques minutes... A côté de cela, si nous envisageons qu'un bon joueur de centre professionnel parcourt, sans en souffrir, sur la glace environ 15 à 20 milles par joute, vous le verrez totalement incapable de couvrir cette distance, sur une route ou une piste. La conclusion ? Chaque sport réclame, comme son entraînement particulier, son souffle particulier. L'organisme s'adapte à la fonction, pourvu qu'on y mette de la bonne volonté. Incidemment, si certaines gens de la haute finance internationale mettaient plus de bonne volonté, qu'il ferait bon de vivre sous la boule terrestre ! Malheureusement, il n'en est pas ainsi...

■ Réponse à M. C. Lacroix, Montréal : Alphonse Aldei Lacroix, l'un de vos oncles, est bien celui qui a remplacé l'inoubliable gardien des buts du Canadien de 1910 à 1924 [Lire la suite page 30]





— Tu es fou, René, on ne parle pas de choses pareilles devant le cercueil de sa mère, on ne cherche pas à attirer la fiancée d'un autre quand on est honnête !

LE PARI DE STEPHANE

RÉCIT SENTIMENTAL

Par JEANNE ALLARD*

Jeune, riche, un peu fat, les circonstances se sont chargées de dompter le caractère de Stéphane Lafeuille. Colombe et Patricia jouent des rôles différents dans la vie du jeune homme.

— Précisément. Moi j'aime les femmes ocrées, bruniées au soleil, tandis qu'Yves les préfère avec une peau blanche et veloutée, je le taquinai un peu.

— Chacun ses goûts, n'est-ce pas, mesdemoiselles?

— Tu en as toujours d'assez bizarres, toi Stéphane, que rien ne nous surprend plus.

— Je suis de mon temps, quoi! Une femme qui a passé l'été sur la plage à se faire dorer au soleil me

paraît une statue de la santé. Plus elle est noire, plus elle me plaît.

— Il y a des mulâtresses, mon cher.

— N'essaie pas de te payer ma tête, Yves. J'adore trop les Canadiennes pour qu'il reste de place en mon cœur pour les étrangères.

— Il les aime surtout couleur de pain d'épices, intervint Colombe avec un air vexé.

— Belle blonde, je n'oserais parler en ta présence, de la couleur des cheveux. Je m'en tiens au hâle de la peau et tu n'ignores pas que sur ce point il y a des brunes qui se font damer le pion.

— Ce serait drôle si l'ami Stéphane nous présentait un jour une dame Lafeuille toute blanche et rose, si souvent dans la vie nous allons par les chemins tout à fait contraires à nos préférences.

— Jamais! Tiens, un pari. Nous allons tous au premier bal d'automne où s'exhibent ordinairement des épaules très noires dans des robes très blanches. Je fais la cour à la jeune fille la plus hâlée, la plus ocrée par le soleil d'été, je lui fais la cour, et... je l'épouse!

Moi, je les aime dorées, cuites comme des pommes au four!

— Moi je les préfère blanches, satinées, veloutées...

— En sauce à la crème!

Voilà Yves et Stéphane qui discutent cuisine, ce que les hommes sont gourmands, s'écrie Colombe interrompant une discussion pourtant animée avec le reste du groupe. On était réunis pour une collation chez mademoiselle Dulac, comme on le faisait chez l'un et l'autre, tous les mercredis. Ce groupe d'amis s'appelait « Entre-Nous ». On causait d'abord d'un sujet sérieux sur lequel chacun apportait ses lumières et ses objections. Un vrai cercle d'étude en somme. Puis on bavardait d'autre chose... on goûtait, on se disait au revoir pour se retrouver la semaine suivante.

— Vous parlez de volailles, de carpes, de pâtisseries?...

— Quelle erreur est la tienne, Colombe, nous parlons de femmes!

— De femmes? Mais n'était-il pas question de sauce, de fourneau, de morceaux bien rôtis?

— Bravo ! Et qu'allons-nous parier ? Une bicyclette ?

— Si tu veux.

Colombe eut l'impression que son cœur donnait un grand coup et s'arrêtait brusquement. Il y a si longtemps qu'elle aimait Stéphane sans que celui-ci lui accorde plus qu'une amitié et des gentillesses pareilles à celles qui offrait à toutes les jeunes filles de ses connaissances. Sans payer trop de sa dignité de jeune fille bien élevée, elle avait essayé d'attirer le jeune homme, l'invitant en toutes occasions, mais il offrait une bonbonnière, que l'invitation soit acceptée ou refusée et voulait ainsi montrer qu'il était quitte. La jeune fille tenta de jouer à l'indifférence sans succès. Joli garçon, riche, ayant une situation toute faite des plus enviables aux côtés de son père et plus tard comme héritier et successeur, dans une entreprise considérable de construction, Stéphanie Lafeuille n'étant pas pressée de faire son choix, malgré ses trente-deux ans sonnés, papillonnait d'un salon à l'autre. On pouvait l'accuser d'être léger, mais pas une jeune fille ne pouvait se vanter d'avoir entendu de sa bouche un aveu ou une simple parole d'amour. Il était taquin, prodigue de compliments flatteurs mais aussi généreux à cet égard envers les unes que les autres.

Oui, le dépit mordit tellement au cœur la blonde Colombe qu'elle imagina tout de suite un piège à tendre au jeune homme coupable de n'avoir pas deviné l'encens qu'elle brûlait pour lui, ou de n'avoir pas voulu répondre à cet amour.

— Signez votre pari, messieurs, dit-elle à Yves et Stéphane, tendant le petit agenda à couverture de cuir bleu qu'elle tira de son sac à mains.

Les amis restèrent un peu interloqués, mais, beau joueur, Stéphane signa le premier, et le petit carnet fit le tour de l'assemblée multipliant les signatures des témoins.

L'incident commencé sur un ton de badinage n'était donc pas clos. On en parlait à chacune des réunions du Cercle Entre-Nous, comme s'il ne s'agissait pas d'une question de la plus haute importance. L'avenir de Stéphane, beau garçon et beau parti, était en jeu.

Avec son caractère optimiste, fort de son passé où il avait connu tous les succès, le jeune homme ne se préoccupait pas davantage de ce vœu téméraire.

Colombe y pensait et ruminait tout un plan d'attaque, sans se soucier des conséquences de ses actes.

Elle se prenait à avoir peur que Stéphane invente un motif pour se dérober, mais il était toujours question de la présence, en groupe, du Cercle Entre-Nous, au bal de la Société des Philatélistes. Les jeunes filles échangeaient entre elles des propos de toilette, on taquinait Stéphane qui avait l'air le moins anxieux de la bande de la rencontre qui devait orienter sa destinée.

Le soir du bal venu, on se réunit chez Colombe pour prendre une liqueur et partir en groupe. Exquise dans sa robe de chiffon d'un azur très pâle fileté d'argent, mademoiselle Dulac présenta à la compagnie :

— Mademoiselle Patricia Courtois, une petite parente de la campagne, arrivée hier que j'emmène au bal.

Le teint sombre de la jeune fille frappait dès l'abord. Était-elle hâlée ou naturellement brune comme une gitane ?

La robe rose qui découvrait son cou et ses bras accentuait encore le ton de sa peau. Les jeunes gens s'empressaient, mais on ne tarda pas à s'apercevoir de la gaucherie de cette nouvelle venue. Timidité, peut-être ? ... Elle parlait peu, les plis flottants de sa longue jupe semblaient l'embrasser. Vrai, Colombe n'avait pas grand succès avec sa visiteuse. Elle s'excusait à voix basse de la gaucherie de Patricia, disant qu'elle n'avait pas l'habitude du monde mais qu'elle s'y ferait vite. D'ailleurs, si elle ne l'emmenait pas au bal, elle devrait rester à la maison pour lui tenir compagnie.

Au retour, on s'arrêta chez Colombe et l'on discuta du pari pendant que Patricia s'attardait dans le vestibule.

— Stéphane, tu n'as plus qu'à faire la cour à ma cousine. Vrai, tu n'as pu en trouver de mieux dorée dans toute la salle du bal.

— Tu vas vite en besogne. Ta cousine ou une autre... j'en ai toute une liste dans mon carnet de danse. Je soumettrai les noms et les demoiselles à un comité d'arbitrage !

— Ne cherches pas à te dérober.

— Pas le moins du monde, mais permets-moi quand même de ne pas me jeter tête baissée dans cette aventure.

— Personne ne t'y obligeait. Tu en as toi-même fait follement le pari.

— Tu es bien aimable de me le rappeler. Sois-tranquille. Je tiendrai ma parole. Ce n'est pas que je tiens à la bicyclette que me devra Yves, mais ce pari me portera peut-être bonheur. Le hasard fait parfois si bien les choses.

Colombe était bien tentée de représenter à Stéphane que tout ceci n'était que badinage, et qu'il serait bien imprudent d'y donner suite, mais elle croyait en lui imposant Patricia que l'effet serait le même et qu'il reviendrait sur un vœu aussi téméraire.

Aussi organisa-t-elle un vrai concours, après avoir suggestionné les membres du Cercle qui de-

mains fines de ces demoiselles des villes et comme elle avait peiné sur la ferme tout l'été, sa peau tannée non seulement rivalisait, mais l'emportait sur toutes les mondaines qui, durant un mois ou deux, avaient demandé au soleil de les dorer selon les décrets d'un snobisme élégant.

Le jeune homme entra d'abord dans une colère qu'il était trop homme du monde pour ne pas dissimuler. Patricia Courtois ne manquait pas d'une intelligence naturelle qui ne demandait qu'à être cultivée, mais il ne voulait pas se rendre ridicule en faisant la classe à sa femme ou à sa fiancée. Cette jeune fille, malgré sa belle âme droite qui l'attirait, ne pouvait être la campagne élue, la maîtresse d'une maison où il devrait recevoir des gens de la plus haute société. Il comprit que Colombe voulait lui jouer un tour, sans croire à la malice qu'elle avait mise à lui préparer ce traquenard.

Il réfléchit, projeta de disparaître pour un an ou deux, profitant du voyage d'étude offert par son père aux États-Unis pour se débarrasser de l'emprise dérisoire de ce pari.

Quand il retourna à la ferme des parents de Patricia, si bien tenue et si intéressante avec son outillage moderne, il fut gagné au charme de cette vie saine, et curieux de la pénétrer davantage, il revint de quinzaine en quinzaine ; sans courtiser la jeune fille à vrai dire, il faisait plus ample connaissance et trouvait qu'elle se révélait capable de belles manières. Mais, de là à se sentir amoureux de cette paysanne rencontrée dans un décor qui n'était pas fait pour elle...

Il aurait voulu se soustraire aux réunions hebdomadaires du Cercle Entre Nous où l'on se chargeait, Colombe en tête, de lui rappeler son étrange et ridicule pari, mais justement à cause de cela, il ne le voulait pas, trop fier pour laisser croire qu'il se dérobait à une parole donnée, fusse dans les circonstances les moins sérieuses.

Aussi, quand Colombe lui posa directement l'indiscrette question :

— Quand vous mariez-vous, Stéphane ?

Le jeune homme répondit placidement :

— Aux prunes, ma chère !

— Et vous nous invitez ?

— Comment donc ? Je compte sur vous pour être la dame d'honneur de votre cousine !

Colombe resta un moment interdite se demandant si Stéphane voulait à son tour se payer sa tête.

En confiance avec une de ses amies du Cercle, Colombe tâta l'opinion d'une autre, chercha à savoir si elle croyait que Stéphane était vraiment capable de se marier ainsi par coup de tête.

— Au train où vont les choses, je pense que si nous n'allons pas à son mariage, ce sera tout simplement parce que nous ne serons pas invités.

— Peut-il aimer Patricia ?

— Les hommes, ma chère, ont le cœur si drôlement fait. Je ne serais pas surprise qu'il s'attache, au moins d'amitié, à cette jeune fille, et cela lui suffit.

— Je ne partage pas ton idée. Pour moi, Stéphane est incapable d'un amour incomplet.

— En tous cas, ma pauvre Colombe, tu peux bien dire ton mea culpa dans cette affaire, tu en es en partie responsable par tes taquineries acharnées.

La jeune fille orienta la conversation sur un autre sujet, mais elle n'avait rien eu à répliquer à la remarque de son amie, remarque qui fut pour elle un sujet de méditation.

Stéphane continuait ses visites à la ferme des Courtois. Il se laissait mener par les événements. Bien sûr, il ne ressentait en son cœur aucun sentiment qui ressemblait au véritable amour, mais il en était venu à envisager son mariage possible avec Patricia.

Il y eut de belles scènes à la maison quand il osa en parler à ses parents, pour préparer le terrain. On le crut fou. A moins qu'il ne se soit engagé dans une aventure qui n'avait pas d'autre issue.

Désormais, Colombe l'évita. Ce fut elle dont les absences, sous des prétextes assez futiles, furent enregistrées au tableau du Cercle.

PAYS D'OÙ VIENT MON ÂME

O Musique, faisant neiger comme un duvet
La douce ténuité de ta voix qui devait
Accompagner mes soirs d'invisible tendresse !
Amphore de beauté qu'un miracle renverse,
Immergeant nos chagrins qui surnagent en vain ;
O clair chaos de joie et de frisson divin,
Féériques essaims de notes, ô querelles
De pigeons s'attroupant au rebord des margelles ;
Musique, plaisir aux gorges de trémolos
Qui nous laisse étonnés de tout le poids des mots ;
Feuillages irréels que le rythme balance,
Innombrable musique, ô monde de nuances,
Bruissement humain de songes animés,
Délire dégageant un long désir d'aimer ;
Rafales des accords où pleure la Musique,
O staccatos ardents, fiévreux et frénétiques ;
Sur la chair de mon cœur que vous avez posé
Votre morsure ainsi qu'un farouche baiser !
Quelle force êtes-vous, véhémence et si digne,
Que mon être soudain à mourir se résigne,
Défaillant d'une extase où tout s'est aboli !
O Musique, pays d'où mon âme est venue,
Atavisme imprégnant si bien sa forme nue,
Que mon balbutiement reste un cri d'infini !

Medjé VEZINA.

vaient agir comme juré, et le mercredi suivant, on rendit le verdict que Patricia Courtois était vraiment la jeune fille la plus brune, la plus hâlée qui était au bal de l'Union des Philatélistes.

Quelques amis sincères essayèrent de protester, de dissuader Stéphane, le sachant capable de mener jusqu'au terme cette gageure, car il était évident que Patricia n'était pas la femme qui lui convenait.

Comme elle était encore l'hôte de Colombe, il lui fit sa première visite dans le salon même où il avait engagé sa parole. Il le jugea naïve à souhait, à peine instruite, mais sincère et d'une pureté transparente. Sans aucune prétention et sans rien comprendre aux attentions de ce beau jeune homme, elle fut bien étonnée quand il lui demanda la permission d'aller la voir chez elle, de connaître sa famille. Elle faillit même lui rire au nez, mais il expliqua qu'il aimerait bien visiter une ferme, voir de près, chez eux, les gens de la terre.

A sa première visite chez les Courtois, il éventa la comédie tramée par Colombe. Patricia n'était pas une parente, mais une bonne fille de ferme, honnête et dévouée qu'elle avait connue chez une de ses tantes où elle avait été en service durant quelques mois. Habitée aux durs travaux, elle n'avait pas les

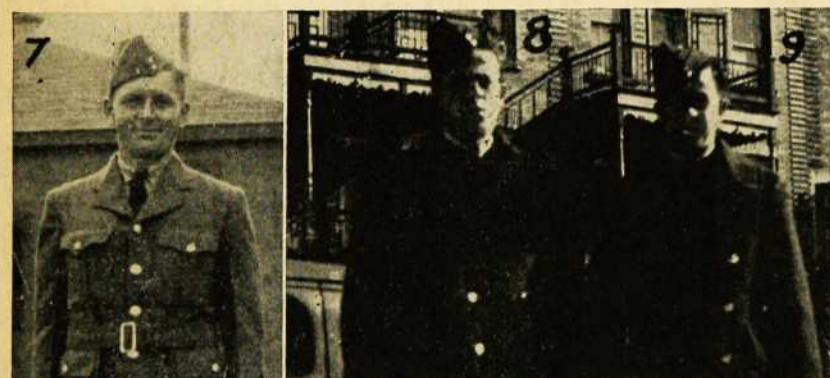
NOS MILITAIRES



1. Le soldat ARTHUR PAQUIN, en service actif dans l'armée canadienne. — 2. Le soldat ROGER PAQUIN, en service actif dans l'armée canadienne. — 3. Le soldat GERARD COUTU, en service actif dans l'armée canadienne.



4. Le soldat JEAN-MARIE POULIOT, en service actif dans l'armée canadienne. — 5. Le soldat ROGER TRUDEAU, en service actif dans l'armée canadienne. — 6. Le soldat GERARD LAPIERRE, en service actif dans l'armée canadienne.



7. Le soldat ROGER CHARBONNEAU, en service actif dans l'armée canadienne. — 8. Le soldat RAYMOND MORIN, en service actif dans l'armée canadienne. — 9. Le soldat RENE MORIN, en service actif dans l'armée canadienne.



10. Le soldat PAUL-EMILE VILLENEUVE, en service actif dans l'armée canadienne. — 11. Le soldat ROGER MERCIER, en service actif dans l'armée canadienne. — 12. MAURICE MERCIER, en service actif dans la marine canadienne.

Un beau dimanche d'été, Stéphane alla chercher chez elle Patricia pour la présenter à ses parents. Il n'avait pas crié gare, et l'amenait à l'heure du thé, dans le parterre où d'autres visiteurs étaient réunis.

Il annonça son mariage. On le complimenta, on fit des vœux. Sa mère, bien que mortifiée dans son faux orgueil, s'efforça de faire bonne figure.

Patricia était à son mieux dans une robe de fine soie blanche. Elle avait un joli sourire réservé et se tenait un peu à l'écart, acceptant avec un merci timide les boissons glacées, les fruits, les friandises. Stéphane s'efforçait de lui donner discrètement l'exemple pour tous les petits rites mondains qu'elle ignorait encore. D'ailleurs, elle était assez intelligente pour avoir gardé, des quelques bonnes maisons où elle avait fait du service durant les mois d'hiver, un vernis suffisant pour qu'on ne la crut pas totalement dénuée d'éducation sociale.

Les parents de Stéphane finirent par donner leur consentement, étant donné que le jeune couple serait absent durant deux ou trois années, leur grand fils ayant décidé de profiter de l'occasion offerte déjà d'un voyage d'étude à l'étranger, pour faire de ce déplacement un voyage de noces prolongé. Chacun pensait, sans le dire tout haut, que ce changement serait favorable à la nouvelle madame Lafeuille.

Devant la marche des événements, Colombe commençait à se demander si son amie n'avait pas un peu raison. Elle regrettait sincèrement son geste. Dans son repentir, elle proposa plus d'une fois, de s'humilier jusqu'à se rendre auprès de Stéphane, de lui faire des excuses, de lui représenter qu'il ne devait pas briser sa vie pour des propos légers.

— Il est tellement fier, pensait-elle. Je serai rabrouée et cela ne fera qu'augmenter mon humiliation.

Colombe devenait de jour en jour plus malheureuse. Si Stéphane ne s'était pas moqué d'elle en lui annonçant qu'elle serait invitée comme dame d'honneur, elle partirait, elle s'en irait n'importe où, elle inventerait n'importe quoi pour motiver son refus. Non, elle ne pourrait pas assister au mariage, elle élaborait des projets de toilette, masquant son amère déception, mais bâtissait tout un plan pour se dérober à la dernière heure.

Le père Courtois avait représenté à son gendre en expectative, qu'il n'approuvait pas ce mariage. Avec son gros bon sens d'homme né trop intelligent pour la seule culture très élémentaire qu'il lui avait été donné de recevoir, il expliqua que sa fille n'était pas préparée à entrer dans ce monde où on voulait l'attirer, il mit le jeune homme en garde contre des regrets possibles.

— Moé, j'approuve pas c'te mariage-là. Y a rien qu'une raison qui pourrait l'expliquer, ce serait l'amour...

— J'aime votre fille, monsieur Courtois, voilà bien en effet pourquoi je veux l'épouser.

— Vous avez l'air d'un honnête homme, j'vous crois, c'est pour ça que je donne mon consentement, mais j'vous répète que j'peux pas voir vot' mariage d'un bon œil. Not' Patricia est pas faite pour la grande ville.

— Patricia est assez intelligente pour entrer dans un autre cadre plus doré, pour s'y adapter et ne pas être malheureuse.

— Je l'espère ben. Ça empêche pas que j'avais fait d'autres rêves pour ma fille.

La mère Courtois, de son côté, n'osait montrer trop ouvertement sa fertilité de voir sa fille devenir une belle madame de la ville, vivre d'abord aux États-Unis pendant deux ou trois ans, porter des belles robes, des fourrures.

Elle avait été bien inspirée de lui donner un nom qui convenait si bien à ces grandeurs nouvelles, malgré sa marraine qui voulait l'appeler Marie-Louise, malgré le père à qui ce nom de roman-feuilleton de la Gazette ne disait rien.

Patricia ne se montrait pas trop enivrée, elle était calme, chantait en préparant son trousseau qu'on faisait venir de Toronto sur catalogue, elle paraissait contente mais réfléchie. Elle connaissait bien les opinions diverses de ses parents, aussi n'excitait-elle ni la vanité de sa mère, ni les inquiétudes de son père.

On approchait du grand jour. Stéphane se laissait vivre, non pas comme en un cauchemar fatigant, mais comme enveloppé des brumes d'un rêve qui atténue les contours de la réalité, en ouatine toutes les arêtes.

Était-il malheureux?... Pas précisément. Son cœur ne se sentait pas léger, porté par les ailes de l'enthousiasme, mais sa fiancée avait quelque chose de pur, de délicat qui le reposait des manières affectées, des sentiments étudiés des autres jeunes filles qu'il avait côtoyées. Oubliant les sentiers par lesquels il était allé vers Patricia, il se félicitait de son choix et se préparait dans le plus grand calme à sa vie de ménage un peu nomade dans les premiers temps, ce qui l'empêchait de voir l'échec probable qu'elle deviendrait plus tard.

Ses amis du Cercle semblaient contraints, on ne lui parlait plus de son mariage prochain. Toute curiosité avait disparue. Colombe, visiblement, l'évitait. Il remarquait à peine cette attitude des uns et des autres, pris surtout par les formalités et les préparatifs d'une longue absence et de son séjour à l'étranger.

Le père Courtois eut encore un long entretien avec sa fille, quelques jours avant que l'on mette les bans à l'église :

— J'ai voulu t'ouvrir les yeux, dit-il en terminant. T'as l'âge de comprendre et de choisir toi-même ton cadre, comme dit ce beau monsieur de la ville qui veut devenir mon gendre, mais je t'avoue que je me sens pas à l'aise de penser qu'y sera en quelque sorte mon garçon. Ben avenant, ben intéressé dans nos travaux, c'est vrai, mais y parle pas comme nous autres, y a pas été élevé comme nous autres, y pourrait pas s'habiller comme moé avec une vieille chemise, des grosses bottines, des culottes pas pressées. Ça m'met mal à l'aise de le voir toujours avec ses petits souliers fins, une cravate de soie, des chemises fines et des habits qu'on dirait tout flambant neuf sorti de chez le tailleur.

Ces comparaisons froissaient un peu Patricia qui n'avait pas eu de peine elle à remplacer les tabliers de couil par les petites robes à jupes paysannes amplement plissées à la taille, sur lesquelles elle boutonne de vrais nappes, pas beaucoup plus grands que des mouchoirs.

Le soir même de ce jour, on apprit la mort d'une voisine, malade depuis longtemps, madame Baptiste Bonparlant. Il fut décidé qu'on irait veiller dans la maison funèbre. Patricia emporta son tricot, elle avait un chandail à finir pour son voyage.

Au cours de la soirée, après avoir sur tous les tons célébré les vertus de la défunte, René Bonparlant, le fils aîné, s'arrangea pour être seul avec Patricia qui, à l'écluse du rang, avait toujours été sa camarade préférée. Devenu jeune homme, il se sentait comme gêné en sa présence. Dans les veillées des alentours, il l'invitait comme première danseuse et la ramenait chez elle, mais n'avait jamais osé

solliciter la faveur de lui rendre visite le dimanche, en vrai « cavalier ».

Ayant épanché son chagrin filial dans le cœur de l'amie d'enfance, il se replia sur son propre cœur et confia à Patricia qu'il n'avait pas cessé de l'aimer et qu'il caressait depuis bien des années l'espérance de l'avoir pour femme. Il ne pouvait pas croire qu'elle allait se marier bientôt avec un autre, s'en aller à la ville, partir même pour les Etats...

— Si t'avais voulu, si tu voulais encore pendant qu'y est temps...

— Tu dois comprendre, mon pauvre René, qu'il est trop tard.

— Aimes-tu pour vrai ce gars de la ville?

— Tiens, puisque je l'épouse!

— Des fois, c'est peut-être parce que ça t'éblouit de devenir une grande dame, de te promener en auto, d'avoir une belle bague avec un diamant, rapport que j'aurais pas pu te donner plus qu'un saphir ou un rubis pas bien gros.

— J'aime Stéphane et je vais l'épouser dans dix jours, voyons René, pense à autre chose. D'abord, ta pauvre mère vient de mourir, ce n'est pas le temps de parler d'amour.

— Au contraire, c'est le temps. Il faut une femme dans la maison. Y a rien que toé que j'aurais voulu qui remplace ma bonne mère. C'est pour ça que je parle d'amour, de mariage, malgré ma cravate noire. J'ai ben pensé à mon affaire. J'étais content, en dépit de mon chagrin, quand je t'ai vu arriver. C'est même la seule chose qui a pu me faire battre le cœur. J'ai donné un grand coup pour t'en parler, c'est ma dernière chance... une ben p'tite chance, j'sais ben... mais si tu voulais changer d'idée, si tu voulais qu'on s'marie au printemps prochain, même avant, t'aurais rien qu'à venir à la maison demain matin, avant le service, à marcher avec moé en suivant le corps, pis ça serait comme nos fiançailles. Ça serait entendu que tu deviendrais madame Bonparlant.

— Tu es fou, René, on ne parle pas de choses pareilles devant le cercueil de sa mère, on ne cherche pas à attirer la fiancée d'un autre, quand on est honnête.

— Ma pauvre mère m'entend, c'est une sainte qui est rendue près du bon Dieu, c'est à elle que je fais des prières pour que mes desseins s'arrangent.

— C'est inutile, René. Oublions tout cela et disons notre chapelet pour le repos de son âme. Ta mère est au Ciel sans doute, ces prières retomberont sur sa famille.

Deux larmes furtives glissent sur les joues rasées de frais du robuste jeune homme, elles coulent sur ses mains et se fondent sur les grains de buis du chapelet qu'il roule entre ses doigts. Il penche la tête, l'incline davantage jusqu'à ce qu'elle finisse par lui tomber entre les mains et répond d'une voix de plus en plus faible aux Ave que récite Patricia.

Au petit jour, quand celle-ci retourne chez elle se reposer un peu, elle tend la main à René à qui elle dit d'une voix bien ferme en le regardant dans les yeux :

— Bonne chance, mon ami.

— Je ne peux pourtant pas briser mon avenir, sacrifier tout le bonheur que je tiens, pense-t-elle en s'étendant sur son lit.

Brisée de fatigue, elle s'endort pour se réveiller en sursaut quand sa mère l'appelle et lui demande de l'accompagner à l'église pour le service funéraire.

— Nous ne passons pas à la maison des Bonparlant, n'est-ce pas?

— Il est trop tard. Nous prendrons le cortège quand il passera au grand chemin.

Patricia trouve plus convenable de mettre une robe et un chapeau noirs pour assister à un enterrement. Elle est encore toute étourdie des déclarations de René qui lui roulent dans la tête avec une persistance qu'aucune autre pensée ne peut chasser.

— C'est fou, se répète-t-elle. Je ne dois pas m'attarder à m'enorgueillir de cette demande en mariage. C'est tromper Stéphane que d'en garder le souvenir.

A l'église, elle se plaça de manière pourtant à voir le visage de René. Comme la veille, en récitant le chapelet, il tenait sa tête entre ses mains et ne retenait pas les larmes qui coulaient sur son visage d'homme pour le rendre plus émouvant.

Bien des pensées dont elle ne songeait plus à arrêter le flot lui tournaient dans la tête. Qui sait, durant son éloignement, si ce ne serait pas le tour de sa propre maman à disparaître... Elle eut comme le vertige de cette séparation dont elle n'avait pas encore soupesé le poids. Au moment de quitter la maison paternelle sans retour, on sent comme un déchirement que les reflets du bonheur entrevu, tout proche, ne peuvent pas dorer tout à fait.

Son cœur devint très lourd et gagnée par la tristesse ambiante de ce jour de deuil, elle pleura. Son regard croisa celui de René comme il sortait de l'église. Le jeune homme ne fut pas sans remarquer qu'ils étaient rougis et que Patricia avait perdu son arrogance de la veille.

— Pourquoi n'a-t-elle pas accepté l'invitation que je lui ai faite d'assister près de moi aux funérailles de ma mère, se disait-il. Elle ne veut pas abandonner l'autre...

— C'est impossible, impossible, se répétait Patricia.

Il y avait lutte dans son cœur. Son père avait commencé, avec ses exhortations, par la troubler. Les révélations inattendues d'un amour certainement sincère, ne pouvaient pas la laisser indifférente. Mais, de là à rompre ses fiançailles, à laisser échapper les chances d'un brillant mariage, non, ce serait trop insensé.

Toute la famille Courtois se rendit au cimetière pour l'inhumation de madame Bonparlant. Quand le prêtre récita la dernière prière, le veuf et les orphelins inclinèrent un peu plus la tête, des larmes se répandaient sur les mains brûlées par le soleil du dernier été, glissaient silencieusement et allaient se mêler invisiblement aux mottes de l'ultime repos de la brave femme qui disparaissait.

Dans la plupart des nos belles paroisses canadiennes, le deuil d'une famille est un deuil général; ce tableau des parents, des voisins, des amis, des concitoyens rassemblés autour d'une tombe, a quelque chose de poignant pour les regards et pour le cœur.

Chacun reprenait maintenant le petit sentier du cimetière, la famille en tête courbée sous sa peine. Une double douleur s'amassait dans le cœur de René, le rendait si lourd qu'il croirait vraiment cet organe de l'amour changé en une masse de plomb si quelqu'un le lui affirmait. Il murmurait pour lui seul :

— C'est fini, c'est bien fini.

Doucement, très doucement, une main gantée de fil blanc se glissa sous son bras, comme on allait franchir la grille du Jardin des Morts :

— Je la remplacerai, lui disait tout bas une voix féminine.

Les yeux du jeune homme s'illuminèrent. Son visage devint presque heureux malgré le cerne des larmes, l'abattement causé par les nuits de veille et le chagrin :

[Lire la suite page 14]



UNE DÉBUTANTE WOODBURY

Coupe son Gâteau de Noces

MARIAGE à l'Eglise, tulle blanc, fleurs d'oranger ! Le point de mire est encore une jeune fille exquise au teint Woodbury merveilleux. C'est Lynette Emelyn Diedrick de Kingston, Jamaïque, débutante, jeune épouse de Frank Leonard MacIntosh de la RCAF.



1. Un baiser pour la mariée ! L'exquise Lynette attribue la douceur lisse de son teint aux soins Woodbury qu'elle emploie "depuis toujours".



2. Photo prise à Washington, D.C. En l'absence de Frank à l'armée, notre patriotique Lynette a un travail de guerre à l'Ambassade d'Angleterre.



3. "Après une longue journée, mon Cocktail Woodbury fait merveille pour ma figure," dit Lynette. "Un bon massage mousseux de Savon Woodbury. Puis rinçage à l'eau chaude — suivi d'eau froide."



4. Suivez l'exemple des Jeunes Mariées Woodbury vers l'idylle ! Demandez à Woodbury son aide — le savon de beauté mis en pain par des hommes de science *uniquement* pour les soins de la peau !

L'ORGUEIL DE LA VIE

[Suite de la page 8]

de plaisanteries poivrées et de souvenirs émoussés. Péniblement, Ruffio s'habitua à la chaleur du jour, au froid de la nuit, à la prononciation arabe, à la puanteur des chameaux, à chaque courrier, il recevait sa lettre de femme et lorsqu'il la lisait tout son visage d'enfant farouche frémissait, trahissant parfois l'amertume, d'autres fois l'attendrissement, le plus souvent le désespoir.

Puis, soudain, au bout de six semaines, sans que l'on sût l'origine exacte d'un aveu ou d'une confidence, un nom courut le poste : Béatrice Lorna. C'était d'elle que venaient les lettres, toujours brûlées une à une. C'était pour elle que Ruffio avait quitté l'Europe. Sa vie, sa raison d'exister, son tourment et sa joie, se résumaient en Béatrice Lorna. Quelle femme était-elle au juste ? Jeune fille, veuve, affranchie, liée à un mari jaloux ou à un homme de devoir qu'elle n'aimait point ? Le sourire contraint de Ruffio lui gardait son mystère. Il voulait bien l'évoquer : le nom était joli, la femme aussi, assurément, mais, par galanterie, sans doute, il tenait à l'incognito. L'avait-il désirée en vain, aimée de toute sa chair ou de tout son esprit ? Là-dessus, il laissait tomber le silence comme un rideau sur une alcôve. Mais, sur cette âpre terre d'Afrique qui ne suppose que sacrifice et mystique renoncement, cet amour le poursuivait pour l'envoûter à nouveau. Il se plaisait à parler de Béatrice à demi-mots, réticent et confus. Le « toubib » hochait la tête en toussotant. Bastiglia cachait sous un léger cynisme une curiosité de collègien turbulent. Gherardi rectifiait toujours de son froid sourire son regard compréhensif et humain. Le « Caporal » avait sondé bien d'autres cœurs et, pourtant, obscurément inquiète, cette femme qui n'était plus qu'une spectatrice de la vie, voyait le nom de Béatrice Lorna prendre une sorte de puissance incontrôlable, maléfique comme un enchantement, forte comme une maladie de l'âme que rien ne peut guérir. Un soir, lasse de s'être courbée aussi bas que tant de misères, de sa chambre étroite et surchauffée, dans le bâtiment du poste sanitaire, elle entendit, sur la terrasse du bordj, les hommes parler entre eux. Ruffio disait, comme un poème, la beauté de Béatrice Lorna. Dans la nuit qui courait en vagues opaques et sourdes sur l'oasis bruisante, escamotait, au loin, la crête aigüe des roches fauves, la dureté du sol nu, des hommes surent que Béatrice avait les yeux roux, la chevelure blonde, le corps flexible et la démarche balancée. Puis le silence traîna. La nuit close était vaste à faire peur. Le « Caporal », à cet instant, comprit que dans chaque cœur résonnait comme un bourdon le nom de Béatrice Lorna, qu'il y éveillait des vibrations profondes et que la contagion les atteignait tous, le « toubib ». Bastiglia, le sous-officier qui rôdait dans la cour, le « radio » qui, en sourdine, aux étoiles, sifflait *Santa Lucia*. Aucun n'était épargné, pas même Gherardi, malgré son blâme net et calme rompant le silence :

— Que l'on cultive un rêve intérieur, c'est légitime, Ruffio, mais il est coupable, ici plus qu'ailleurs, de se livrer sans résistance à une intoxication. Une intoxication : Gherardi avait trouvé le mot. L'âme et l'ombre de Béatrice Lorna habitaient le désert tout entier. A partir de ce moment, sous divers prétextes, aux heures de détente ou de désœuvrement, les officiers et sous-officiers du poste vinrent à l'infirmerie trouver le « Caporal ». Ils en étaient déjà à la passe critique où il leur fallait parler d'Elle, de Béatrice, se confier. Ils croyaient agir à l'insu les uns des autres avec l'étrange naïveté des

hommes qui n'échappent point à la femme quelle qu'elle soit. Les mensonges, comme les raisons impérieuses, variaient :

— « Caporal », disait le docteur, j'ai reçu les journaux d'Italie, vous intéresseraient-ils ?

— « Caporal », quand on passe devant l'infirmerie, ça empest la teinture d'iode. Prenez garde, on a renversé un flacon ; est-ce que les indigènes ne s'introduiraient pas dans la pharmacie pour voler des fioles ?

C'était Bastiglia qui parlait.

— « Caporal », je ne veux pas demander conseil au « toubib », il est trop ancien au bled et me jugerait comme une mazette, mais, la nuit, entre les insomnies, mes rêves imitent le théâtre d'épouvante. Puis-je avoir une drogue ?

Le prétexte de Ruffio...

— « Caporal », Bastiglia me noue les nerfs avec les rengaines de son phono, cela me repose de voir vos bons yeux. Ainsi s'exprimait Gherardi.

Le « Radio », lui, avait découvert un trou dans le treillis qui s'adaptait à la fenêtre :

— Faites excuse, mame, vaudrait mieux que je répare ça tout de suite ou cette nuit, en voyant la lumière, des bêtes pourraient vous visiter.

Ils passaient, mais ils s'installaient pour vingt minutes ou pour une heure et sur leurs lèvres tremblait le nom de

Béatrice Lorna. Pour les uns, elle était elle-même, une fille d'Eve, pour les autres elle restait une synthèse, une légende ou un article de foi.

Le « Caporal » était le docteur :

— Quand je pense à la place qu'une femme peut tenir, moi qui ne suis qu'un vieux racorni, j'ai des regrets. J'ai vécu avec ma femme légitime pendant des années ; un jour, nous avons échangé des paroles stupides et violentes, parce qu'elle ne supportait plus l'Afrique et refusait de continuer à y vivre. C'était à Benghazi. Nous nous sommes séparés, je suis parti pour le Sud. J'aurais pu céder. Depuis trois ans, je ne lui ai pas écrit. Entêtement, paresse, rancune... Oh ! bien sûr, elle n'est pas une Béatrice Lorna, mais enfin une femme, dans la vie d'un homme, c'est quelque chose de très fort...

Bastiglia subissait toutes les phases d'un emportement passionné :

— Parole d'honneur, « Caporal », je n'ai jamais été pincé par une femme comme par celle-là. Et le plus drôle, c'est que je ne l'ai jamais vue ! Impossible de faire montrer une photographie à cet animal de Ruffio. Peut-être n'en possède-t-il pas. L'image est dans son cœur... Romantique, va ! Comme je le connais, c'est un type qui a raté une occasion. Il a dû lui parler du clair de lune et des étoiles, alors qu'avec beaucoup d'entre elles il faut la manière forte. Si c'avait été moi...

LE PARI DE STEPHANE

[Suite de la page 13]

— Merci, Patricia. Si tu savais comme je t'aime !

Sans un autre mot, sans invitation en parole, comme si cela était la chose la plus naturelle du monde, il fit monter celle qu'il avait le droit de considérer maintenant comme sa fiancée, dans la voiture qui les amenait à la messe chaque dimanche.

La famille de Patricia avait à peine eu connaissance de ces agissements. On l'attendait pour se mettre en route, quand elle se pencha et fit un signe de la main.

— Not' fille est folle, dit le père en essuyant ses moustaches tombantes.

La mère répondit :

— Entre voisins, mon vieux, les enfants se considèrent comme des cousins, comme des frères et sœurs.

René laissa Patricia chez elle, sans entrer, mais promettant de revenir dès le lendemain soir :

— Il me semble que ce ne serait pas convenable, dit-il, de faire tout de suite la grande demande, mais du moment que j'ai ta parole, je me sens heureux.

Au dîner, monsieur Courtois ne manqua pas d'apostropher sa fille :

— Tu t'es conduit' en écervelée. T'es fiancée ou ben tu l'es pas.

— Oui, je suis fiancée, papa.

— Ben, laisse les aut' garçons tranquilles. C'est ben le temps de finauser René quand y vient d'enterrer sa mère.

— René est mon fiancé !

— Je te disais ben la mère que not' fille était folle.

— Je ne suis pas folle, j'ai simplement changé d'idée, et c'est René Bonparlant que j'épouserai dans un mois ou deux.

— C'est pas possible. Et monsieur Stéphane ?

— Maman, je sais que j'aime mieux René à présent. Papa avait raison

l'autre jour, je serai plus heureuse si je reste dans notre monde.

On ne discuta plus, mais madame Courtois eut beaucoup de peine à se chasser de la tête tous les beaux rêves entrevus. C'était si agréable de penser que sa fille serait une grosse dame de la ville, qu'elle se promènerait en automobile et reviendrait au village avec des robes que tout le monde regarderait...

Le père se demandait s'il n'avait pas rêvé lui aussi, car Stéphane ne revint pas après avoir reçu la lettre de Patricia et le paquet contenant la montre-bracelet, les boucles d'oreilles, la plume réservoir et tous les cadeaux qu'il lui avait faits au cours des derniers mois. Il répondit simplement un mot poli, joignant des salutations pour ses parents. La jeune fille eut l'impression qu'il n'éprouvait pas grand chagrin, bien d'autres en auraient senti un certain dépit, mais elle était trop naïve pour en concevoir des regrets. Elle oublia elle aussi, comme si toute cette histoire n'avait été qu'une lecture.

Le voyage aux Etats-Unis fut remis à l'année suivante. Et à quelque temps de là, Yves reçut une belle bicyclette avec la carte de Stéphane sur laquelle il avait écrit ces mots :

J'ai perdu mon pari !

Personne ne demanda d'explications à Stéphane au sujet de la rupture de ses fiançailles, il ne connut donc pas la mortification d'avouer que Patricia lui en avait préféré un autre. Bien des suppositions allèrent leur train, se rapprochant plus ou moins de la vérité. On se retrouva au Cercle Entre-Nous, Colombe redevint joyeuse et Stéphane finit par se rendre compte qu'elle était jolie, gentille, qu'elle était de même milieu social que lui, de même éducation et que, sans contredit, c'était la femme qu'il lui fallait !

JEANNE ALLARD.

— Si c'avait été vous ?... Votre manière vous procure des intrigues durables, n'est-ce pas ? Quelle est celle qui continue à vous écrire, à penser à vous ? Espèce de gosse ! Vous désirez toujours ce que vous n'avez pas. Et puis, allez-vous-en ; lorsque vous parlez de Béatrice, vous faites des yeux de possédé ; si vous préférez : d'intoxiqué.

— Bah ! L'amour, ça ne vous donne pas de frissons, « Caporal ». Sérieusement : cette femme, c'est mon type ; blonde, des prunelles dorées qui changent avec la lumière, un corps flexible qui se ploie sous des bras puissants... Je la vois...

Inquiète et le sentant sincère, l'infirmerie le chassait. Des sens exaspérés et créant à ce songe une réalité charnelle, Bastiglia était, de tous, le plus « intoxiqué ». Ruffio, lui, semblait être la proie de ses nerfs, consumé par une vie cérébrale intense, une obsession sans issue. Entre de pesants silences, ponctuant chaque phrase de son sourire gêné, il évoquait Béatrice tout en lui laissant son mystère, rappelait les paysages qui s'associaient à son souvenir, la joie douce-amère qu'il avait éprouvée un dimanche à Ravello, un village près du ciel, l'un des plus beaux du monde, au-dessus de la corniche d'Amalfi :

— Je savais que je ne la reverrais plus. Nous étions sur la terrasse de la villa Cimbrone, il n'y avait devant nous que la mer, lisse et verte : un champ illimité de rêve et d'espoir. Béatrice appuya sa tête contre mon épaule. Elle dit... Peu importe ! Mais c'est à cause d'elle et pour elle que je suis ici. Comprenez-vous ? Pour elle uniquement.

Il martelait les mots avec acharnement comme s'ils avaient pu, pareils à des pointes acérées, pénétrer dans sa propre chair et dans le cerveau du « Caporal ».

Gherardi, anxieux, reconnaissait que chaque jour, à chaque heure, le mal progressait :

— C'est de la folie collective, « Caporal ». Je suis assez vieux Saharien pour ne pas ignorer que ces sortes d'emprise s'exercent sur les gens les plus forts. Il y a des exemples de contagion du suicide, d'épidémies de cafard, de ravages par la peur. Je me demande si Béatrice Lorna n'est pas pire que la phobie de la solitude ou la terreur irraisonnée. Moi-même... avant l'arrivée de Ruffio, je croyais avoir enterré mes souvenirs, ceux que j'avais retrouvés dans le délire, vous rappelez-vous ? Une adolescente qui m'aimait lorsque j'étais jeune homme et que j'ai laissé bêtement devenir la femme d'un ami. Plus tard... Oh ! passons. Seulement, lorsqu'on remue le fond d'une mare avec un bâton, tout le dépôt remonte à la surface, et Ruffio, sa Béatrice, ses maudites histoires... Je souhaiterais l'envoyer au diable.

Les semaines coulaient. Comme une ombre élastique, en s'étendant, empiète sur le jour, la folie gagnait du terrain. Le mal du pays s'accroissait chez le « toubib », le désir chez Bastiglia. Un bizarre sentiment de triomphe semblait animer Ruffio, l'instinct de l'enchanteur dont le charme s'avère efficace. Gherardi restait, de l'avis de chacun, le pur amoureux de la solitude, le Saharien accompli, mais il acceptait ce mensonge d'un sourire plus amer et plus froid. Le « radio » même qui, en extase, caressait la douce image d'une femme dans l'intimité de laquelle il n'eût pas vécu en Europe, grisé par des idées de grandeur, de conquêtes au linge soyeux, aux parfums de luxe, aux fourrures rares, cessait depuis longtemps de correspondre avec la terne fiancée qui l'attendait à la caisse d'un hôtel de San Remo.

Soudain, cette figure parée de tous les rêves immolés, de tous les songes vaincus, les regrets et les convoitises d'hommes abreuvés de sacrifice, lassés par l'isolement, s'éclaira d'une autre lumière.

Gherardi était en tournée d'inspection, une crise de foie clouait le « toubib » sur son lit de sangle lorsqu'un matin un géologue et un journaliste s'arrêtèrent au poste. Ils ne devaient repartir que le soir. Bastiglia et Ruffio les reçurent à la « popote ». Quand ils eurent usé les potins d'Europe et les anecdotes du bled, le journaliste proposa un poker. Sachant les proportions que pouvait prendre au désert le goût des cartes, Gherardi bannissait le jeu. C'était plutôt un conseil qu'un ordre; lui présent, personne n'eût résisté à ce conseil, mais il était absent et Bastiglia, comme Ruffio, cherchait une diversion à l'ennui. Bientôt, rien n'exista plus pour eux que le jeu et la violence des réactions qu'il provoquait. Pourtant, Ruffio trahissait plus que de l'intérêt: une excitation malade, une ivresse frénétique. En lui se révélait soudain l'homme possédé depuis longtemps par le vice des cartes. Fanatisé, perdant tout contrôle, il eût joué son cœur s'il avait pu, à l'instant, l'arracher. La malchance s'acharnait sur lui. Bastiglia, par contre, détenait une veine insolente. La solde de Ruffio passa entre ses mains. Le géologue insinua alors que le plaisir avait peut-être assez duré. Ruffio se récria, il semblait hors de lui. Une nouvelle partie commença. Le sens des réalités devint à peu près nul chez les quatre hommes. Ruffio avait joué, après sa dernière lire, sa chevalière d'or et son bracelet-montre, il paraissait frappé de folie, mais il s'entêtait comme un soldat vaincu continue à se battre sans armes, avec ses poings.

— Essaye ta chance, dit Bastiglia. Comme enjeu, Béatrice Lorna...

— Pour les deux visiteurs, le nom ne signifiait rien. Le regard de Ruffio changea. Il eut un rire insolite et, de nouveau, reprit les cartes. Il ne comprit sans doute la valeur de l'enjeu que lorsqu'il eut perdu. Le visage de Bastiglia était empreint d'une passion tendue, intense, inouïe.

Le journaliste et le géologue quittèrent les lieux avec leurs gains et, une fois dégrisés, une gêne étrange née d'un problème irrésolu résidant dans les quelques syllabes d'un nom de femme. Ruffio ne reparut pas de la soirée. De retour au poste, Gherardi trouva à Bastiglia une physionomie inquiétante.

— Il est temps que vous partiez d'ici quinze jours en congé, dit le capitaine, vous avez la tête d'un « mahboul ».

Le lendemain matin, l'ordonnance de Ruffio surgit à l'infirmierie en criant que le lieutenant gisait mort sur son lit. Il venait de nettoyer lui-même son revolver.

— Mais, remarqua Gherardi une heure plus tard, la balle a bien choisi la place où elle devait se loger...

Bastiglia parla. Il avait une figure de noyé, cherchait son souffle à chaque mot:

— C'était... une affaire d'honneur... Ruffio... estimait qu'une dette, quelle qu'elle soit... doit être payée. Lorsqu'il a recouvré sa lucidité... il n'a pu se consoler d'avoir, sous l'empire d'une... folie, cédé à un autre... par une sorte d'odieux marché, Béatrice Lorna...

L'infirmière, en veillant Ruffio, pleura comme elle avait pleuré si souvent des morts tout seuls et loin d'une terre moins cruelle. Le soir, en sa présence, Gherardi trouva, encore une fois, le mot qui convenait: ensorcellement.

— Nous avons tous été ensorcelés, Bastiglia plus que les autres parce qu'ayant éprouvé l'angoisse de la chair

avec celle de l'esprit. Pourtant, je ne puis lui pardonner — lui non plus ne se pardonne pas. Obscurément, en jouant à Ruffio sa Béatrice, il savait que d'ici quinze jours il serait en Italie et il pensait la conquérir. C'est cela que Ruffio a compris.

— Et le désert, le comptez-vous pour rien? dit le « Caporal » d'une voix rouillée. Sans le désert, que serait-elle, Béatrice Lorna? S'il y a un ensorcellement, c'est le désert qui l'a créé. L'histoire de Ruffio n'a pris son importance que par lui. Bastiglia n'a pas prévu les conséquences de son coup de tête, c'est l'amoureux des onze mille vierges, il aime toutes les femmes et aucune. Béatrice aurait subi le sort commun: photo dans une cantine et anecdote pour les soirées à la popote. Le désert seul lui a fait croire à une passion. Et maintenant, que va-t-il devenir?

— On se bat en Afrique orientale, dit simplement Gherardi.

Ruffio n'avait laissé derrière lui aucune lettre de Béatrice, rien qui révélât son adresse ou son exacte identité. Seule, sa tante habitant Naples fut avertie de sa mort « accidentelle ».

Bastiglia partit pour l'Abyssinie. L'année se termina. La vie continua au désert, toute pareille. Le nom de Béatrice Lorna garda sa force et son prestige. Par la tragédie, il avait acquis un pouvoir plus vaste, plus redoutable aussi, surnaturel et occulte.

Bastiglia fut tué, une nuit, par une sentinelle dunkalie, dans cette colonne qui, à travers une étendue illimitée, inexorablement ingrate et brûlée, cherchait à atteindre Fort Sardo. Cette Afrique-là lui était étrangère, différente de celle dont il avait subi le charme violent, dont la rigueur et l'inimaginable puissance de fascination avait exalté ses désirs de gamin inconscient. La nouvelle de sa mort parvint, beaucoup plus tard, en Libye, en le pleurant et revivant son agonie, l'infirmière le veilla.

Quelques semaines passèrent encore. Le « radio » reçut une lettre de sa fiancée la caissière de San Remo, qui, exaspérée par un silence de huit mois, lasse d'attendre en vain, de saluer chaque jour et du même sourire les clients de l'hôtel, vieux joueurs du casino ou aristocraties ruinés, lui annonçait son mariage avec un employé des chemins de fer.

— Ah! par exemple! Par exemple! répéta-t-il en se faisant panser un panaris par le « Caporal ». C'était une si brave fille, je ne lui voulais pas de mal. Bien sûr, c'est Béatrice Lorna qui m'a chambarde la cervelle... mais, des dames comme elle, en y réfléchissant, c'est tout de même pas pour moi.

Le « Caporal » répondit:

— Inch'Allah!
A ses yeux, la puissance de Béatrice n'avait désormais plus de limites.

En Italie, on eut besoin d'une infirmière — de la meilleure — pour les malades rapatriés d'Afrique Orientale et on la réclama. Un matin, elle quitta le poste, mais, comme l'année précédente, elle n'était pas seule. Dans la camionnette, c'était l'épaule du « toubib » qui, cette fois, heurtait la sienne à chaque cahot. Le docteur disait son bonheur d'aller tailler des rosiers dans un jardin de Padoue. Il avait fini son temps au désert. Il avait aimé la vie coloniale; à présent, comme une liaison trop longue, elle lui pesait. Il n'était plus bon à rien. Sa femme l'attendait. Il était très en retard au rendez-vous.

— Presque quatre ans, « Caporal »! Du temps gagné pour servir, perdu pour le cœur. Là-bas, nous étions si obsédés par une image de femme que la mienne m'a manqué. Je lui ai écrit, elle a répondu. Maintenant, n'est-ce

SOULAGEZ LES Maux de Gorge... Rhumes

de la façon qu'ont adoptée
des millions de gens



MAL DE
GORGE

Soulagé par
ASPIRIN

PRESQUE
IMMÉDIATEMENT

POURQUOI ASPIRIN
SOULAGE SI VITE



Il est une bonne raison pour laquelle les symptômes de rhumes—mal de tête, douleurs musculaires, mal de gorge—sont si vite soulagés par l'ASPIRIN.

Voyez ce qui se passe dans le verre. Un comprimé d'ASPIRIN véritable commence à se désagréger presque instantanément quand il entre en contact avec l'eau.

Il est donc prêt à agir promptement... à vous assurer le soulagement le plus sûr et le plus rapide.

Gargarisez-vous avec de l'ASPIRIN et soulagez la douleur et le malaise presque instantanément! Pris avec de l'eau, l'ASPIRIN soulage vite les maux de tête causés par les rhumes... ainsi que les douleurs musculaires qui les accompagnent.

Pour la douleur qui résulte de:

MAUX DE GORGE: Ecrasez trois comprimés dans $\frac{1}{3}$ de verre d'eau. Gargarisez-vous bien.

RHUMES... MAUX DE TÊTE: Prenez deux Comprimés d'ASPIRIN avec un verre d'eau.

NÉVRALGIES, NÉVRITES: Prenez deux comprimés avec un verre d'eau.



ASPIRIN

NOUVEAUX BAS PRIX!

Petite boîte de 12..... 18c

Flacon économique de 24..... 29c

Gros flacon de 100..... 79c



Le nom "Bayer" en croix sur chaque comprimé vous garantit que c'est bien l'ASPIRIN

pas, ce serait vraiment trop bête de rester séparés... Peut-être suis-je meilleur que les autres, « Caporal », puisque je suis la seule belle œuvre de Béatrice Lorna ?

De nouveaux venus remplacèrent au poste les hommes qui l'avaient quitté. Gherardi y demeura. Béatrice devenait pareille à la divinité d'une religion dangereuse, oubliée et secrète, pratiquée par un seul initié. Le capitaine se taisait, il ne parvenait pas à se guérir de la douleur provoquée par un drame qu'il n'avait pu éviter. Sur les murs du bordj, le nom de Béatrice n'était pas effacé. Son souvenir restait capiteux comme un vin fort et doux. Les sous-officiers en parlaient toujours, en confiance, avec un sentiment de superstition.

La paix, cependant, avait abandonné Gherardi ; une lame sourde avait ramené en son âme le fond de son passé ; un vent de furie et de passion avait vaincu des hommes, balayé des vies. Si Béatrice le hantait, elle n'éveillait en lui ni jalousie ni amour, mais une amère curiosité mêlée de rancune et d'angoisse envers une cause inconsciente de défaites, de souffrances et de joies.

Peu à peu, dans son isolement moral, Gherardi s'attacha à cette femme lointaine, se dérobant dans une pénombre comme les idoles des sanctuaires de l'Inde, images souvent puérides, primitives ou inachevées qui ne sont parfois que la proie d'un brahme dont le fanatisme les hausse au premier rang des dieux. Si Ruffio avait su garder le silence. Béatrice eût été inoffensive. Peut-être ignorait-elle sa mort, l'accusait-elle d'inconstance et d'oubli ou bien le pleurait-elle sans avoir jamais connu le rôle que, dans le désert, il lui avait fait jouer ?

Soir après soir, en voyant le soleil s'enfoncer derrière l'immensité ardente et rousse qu'il avait parcourue de toutes parts à travers ses dunes molles et ses rudes hamadas et qui était depuis des années son décor et son horizon, Gherardi attendit le moment où à son tour il partirait en congé. Le temps s'usa dans une austère monotonie. Le jour souhaité arriva. Aussitôt en Italie, Gherardi rechercha Béatrice Lorna. Il erra dans des villes, interrogea des gens, suivit des passantes, s'adressa à une agence, mais ne trouva aucune femme du nom de celle qu'aimait Ruffio. Enfin, s'acharnant, il tenta la démarche qu'il avait hésité à faire jusqu'alors. Il alla, à Naples, voir la tante de Ruffio. Et ce fut ainsi qu'il connut la vérité.

Le lendemain, il rencontra le « Caporal » sur la via Partenope et, en marchant à ses côtés, il lui conta ce qu'il savait. Devant lui, venait de s'effacer comme un mirage la merveilleuse figure de Béatrice Lorna. Pourtant, il paraissait encore reconstituer par la pensée son visage et s'efforcer de l'évoquer. Il regardait au loin, dans le crépuscule gris, trembloter sur la baie des cordons de lumières. Près du Castello dell'Ovo, il s'appuya contre le parapet du quai, coude à coude avec le « Caporal ». Des gens allaient et venaient derrière eux, une ville vivait ; ils ne s'en souvenaient plus.

— Comment croire à la réalité, « Caporal », dit Gherardi, elle me semble être une hérésie ? Cependant, il faut bien s'habituer à admettre que Béatrice Lorna n'existe pas, qu'elle n'a jamais existé, qu'elle est née dans l'imagination de Ruffio et ne lui a survécu que parce qu'il l'avait créée trop grande et qu'elle l'a dépassé...

Un mythe, un conte, peut-être une mystification : Béatrice se résumait en ces mots. La passion de Ruffio, l'objet de sa frénésie, c'était le jeu. Les cartes avaient annihilé en lui le goût du plaisir, celui de l'amour. Sa tante, après

maintes réticences, avait fini par révéler une triste histoire, vite étouffée, de tiroir fracturé chez elle, d'argent dérobé pour solder une dette criante contractée au poker. Ruffio était possédé d'un démon, mais il n'était ni lâche ni déchu. Il avait quitté l'Italie pour l'Afrique avec une volonté absolue de renoncement et d'expiation. Néanmoins, il entendait arriver en Libye la tête haute et provoquer l'envie plutôt que la pitié. Il avait perdu l'orgueil de la vie et, de lui-même, avait voulu, aux yeux des autres, le retrouver.

— Cette raison de vivre, dit le capitaine, ce fut l'amour. Il inventa de toutes pièces une femme idéale, choisit consciencieusement jusqu'à son nom. Une Maria ou Margherita Rossi

il la désirait unique. Dante lui inspira Béatrice — c'était si simple ! — Où trouva-t-il Lorna ? Dans un annuaire, dans un roman, sur une enseigne ? Peut-être entendit-il les syllabes émergeant d'une foule, criées dans la rue, à travers le tumulte d'une boîte de nuit, la houle d'un port ? Qu'importe ? Il sut la faire belle et nous l'imposer. Les lettres qu'il recevait venaient de sa tante l'adjurant de boire l'eau filtrée, de se couvrir la nuit et de ne pas toucher à une carte. C'est une femme restée jeune d'esprit et non sans coquetterie, pourquoi n'aurait-elle pas eu du papier à lettre élégant ?

Peu à peu, Ruffio s'est épris de son rêve, ce rêve a empiété sur sa vie au point que, le voyant près de s'écrouler, il a préféré mourir. Il a compris que

se serait rencontrée dans chaque ville ; Bastiglia, partant en congé, se mettrait à la recherche de Béatrice Lorna et que, tôt ou tard, il saurait la vérité — cette vérité mesquine qui le diminuait tant. A nouveau, en jouant Béatrice, il perdit l'orgueil de la vie — et cela sans recours. En mourant, il a triomphé, malgré tout ; cette vérité qu'il détestait ne courra pas le désert, elle restera entre vous et moi...

L'infirmière se sentait amorphe, une lourde tristesse l'enveloppait. Il lui semblait que son âme se détachait d'elle, qu'elle rejoignait, dans le désert, celle, inapaisée, de Ruffio. Deux hommes étaient morts, un autre avait provoqué l'abandon d'une femme sûre, un autre encore avait retrouvé une vieille compagne et, dans un jardin de Padoue, taillait à présent ses rosiers. Tel était, dans le mal et dans le bien, le bilan de l'œuvre de Béatrice Lorna et de Ruffio, son créateur.

— Gherardi, dit le « Caporal », je suis peut-être un sentimentale idiot, mais j'ai de la peine parce que pour vous, hier, Béatrice Lorna est morte.

— Morte ? Qui a dit cela ? protesta Gherardi. Morte pour moi, morte pour vous, morte ici. Mais au désert, quoi de changé ? Elle est un conte, un mensonge. Là-bas ce ne sont pas les premiers ! Le nom subsiste ; dans les campements nomades, l'histoire se racontera autour des feux. Il ira de poste en poste apporter l'espoir, l'illusion de l'amour. Des hommes en se rencontrant le prononceront. Sa légende ne périra pas. Au fond du vieux cœur brûlé de l'Afrique Béatrice Lorna est vivante.

Le « Caporal » avait terminé son récit. Un silence passa entre nous. L'angoisse du désert m'étreignait à l'évocation des songes qui exaltaient la rigueur des jours et remplissent le vide des nuits.

— Gherardi n'a rien ajouté ? dis-je enfin.

Le « Caporal » reprit son souffle :

— Ne faites pas attention à moi si je pleure : tout cela me paraît si vaste, si terrible et si grand... Gherardi ? Ah ! oui... La nuit était tombée. Les orchestres se déversaient en romances dans les restaurants de Santa Lucia. Nous nous étions remis à marcher côte à côte, Gherardi et moi. De sa voix froide et nette, il parlait :

— Je ne suis pas si près d'être délivré de Béatrice, son mythe a donné un sens à nos rêves... Après tout, il représente peut-être la femme dont le souvenir dort en chacun de nous, celle qu'on a aimée ou celle qu'on attend...

En disant cela, il s'arrêta de marcher et, me prenant la main, il la baisa — sans doute parce que même vieille et laide, je suis une femme...

JACQUELINE MARENIS.

Montréal, la métropole du Canada, est une ville cosmopolite. Il est évident que, dans son aspect général, sa physionomie est canadienne-française, mais si l'on fait une excursion dans le quadrilatère formé par les rues Ontario, Bleury, St-Jacques et St-Denis, on y verra un peu de tout, sans trop insister... Dernièrement, notre photographe, au hasard d'une promenade, remarqua une annonce rédigée en plusieurs langues à la devanture d'une pharmacie, sise à l'angle des rues Demontigny et St-Laurent. Pour le commun des Montréalais qui ont l'habitude d'y passer, la réclame n'offre peut-être pas d'intérêt particulier, mais pour nos lecteurs qui n'habitent pas la région, il en va sans doute autrement. C'est à leur intention que notre photographe a pensé prendre cette photo. A eux de juger s'il a eu raison.

Photo Le Samedi.

Conseils pratiques

GRAISSE SUR PAPIERS PEINTS—Pressez un papier buvard sur la tache et frottez avec un fer chaud. Ou mélangez de la terre à foulon à de l'ammoniaque liquide ; appliquez, en pâte assez claire. Laissez sécher et brossez.

NETTOYAGE DES VITRES—Pour nettoyer les vitres, ajoutez à 2 pintes d'eau chaude 2 cuillerées à soupe d'ammoniaque de ménage OU une cuillerée à soupe d'alcool méthylique.

MEUBLES EN CUIR—Le capitonnage en cuir devrait être frotté de temps à autre avec une huile appropriée comme : Huile de Citron, Huile de Lin Crue, Poli à Meubles, Vaseline, Huile de Ricin, ou de l'huile pour mécanismes, pour l'empêcher de se dessécher. Une huile foncée rendrait le cuir plus sombre. Ne négligez pas d'enlever tout excédent d'huile.

CUIR SALI—Lavez à l'eau et au savon pur ; enduisez d'huile et lustrez.

ENCRE INDELEBILE—Les taches de cette encre disparaissent généralement quand on y applique de l'ammoniaque et de la térébenthine.

COURTOISIE C.I.L.



MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'École Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

RAGOUT DE BOULETTES

2 livres de maigre de porc
1 c. à tb. de graisse
1 oignon
1 pinte d'eau bouillante
sel, poivre et épices au goût

Passer au hache-viande 2 livres de maigre de porc, ajouter l'oignon haché finement et revenu dans 1 c. à tb. de graisse. Assaisonner de sel et poivre. On peut ajouter si on le désire, $\frac{1}{4}$ de c. à thé de sel et poivre. On peut ajouter si on le désire, $\frac{1}{4}$ de c. à thé de cannelle et $\frac{1}{4}$ de c. à thé de clou. Bien mélanger la viande et les épices, façonner en boulettes, passer légèrement dans la farine. Jeter les boulettes dans 1 pinte d'eau bouillante, assaisonner. Laisser mijoter $1\frac{1}{2}$ heure. Saupoudrer 4 c. à tb. de farine grillée au-dessus et laisser cuire encore $\frac{1}{4}$ d'heure. Vérifier l'assaisonnement et servir bien chaud.

POUDING AU BLE-D'INDE

2 c. à tb. de graisse
1 $\frac{1}{2}$ tasse de lait
 $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
3 c. à tb. de farine
2 œufs
 $\frac{1}{4}$ de c. à thé de poivre
2 c. à tb. d'oignon
1 boîte de blé-d'Inde

Faire blondir l'oignon haché bien finement dans la graisse. Ajouter la farine. Brasser le mélange jusqu'à ce que ce soit crémeux et mouiller avec le lait. Laisser cuire en brassant jusqu'à épaississement. Retirer du feu. Ajouter le blé-d'Inde puis les jaunes d'œufs légèrement battus. Assaisonner. Battre les blancs en neige ferme. Verser le tout dans un plat beurré et faire cuire au four de 350° F. 30 à 35 minutes. Servir aussitôt.

BISCUITS AU CHOCOLAT

6 c. à tb. de graisse
2 œufs
 $\frac{1}{4}$ de c. à thé de sel
 $1\frac{1}{2}$ c. à thé de poudre à pâte
 $\frac{1}{2}$ tasse de noix Grenoble hachées
 $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre
2 onces de chocolat fondu à la vapeur
2 tasses de farine
1 c. à thé de vanille

Défaire en crème la graisse, ajouter le sucre graduellement puis le chocolat fondu à la vapeur et les deux œufs bien battus. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange. Si la pâte n'est pas assez ferme, il faut ajouter un peu de farine. Façonner en rouleau de 2 pouces et laisser refroidir au frigidaire plusieurs heures. Tailler en minces tranches, placer sur une tôle beurrée et faire cuire au four de 350° F. 5 à 8 minutes. Il faut éviter un four trop chaud pour ces petits biscuits qui brûlent facilement.

PATE DE BŒUF A LA "PARMENTIER"

2 c. à tb. de graisse
1 c. à thé de fines herbes
1 tasse d'eau bouillante
 $1\frac{1}{2}$ livre de bœuf de ronde
2 c. à tb. de farine
sel et poivre

Faire chauffer la graisse et y faire brunir le bœuf coupé en cubes d'un demi-pouce 10 minutes. Saupoudrer avec 2 c. à tb. de farine et quand le tout est bien brun, mouiller avec 1 tasse d'eau bouillante. Assaisonner au goût et laisser cuire jusqu'à ce que tendre $1\frac{1}{2}$ à 2 heures. Verser dans un plat à pâte en pyrex bien beurré et couvrir de pâte faite avec les ingrédients suivants :

1 tasse de farine
 $\frac{1}{4}$ de tasse de graisse
2 c. à thé de poudre à pâte
1 c. à thé de sel
1 tasse de pommes de terre cuites et écrasées
 $\frac{3}{4}$ de tasse de lait

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel et la poudre à pâte. Mettre dans un bol avec la graisse coupée en petits morceaux, ajouter les pommes de terre. Bien mélanger à l'aide d'une fourchette et délayer avec le lait. Rouler légèrement et étendre cette pâte sur la viande. Cuire à four chaud 400° F. $\frac{1}{2}$ heure.

PAIN AU SAUMON

2 tasses de saumon en conserve
 $\frac{3}{4}$ de tasse de lait
1 tasse de mie de pain
2 œufs battus
1 petit oignon râpé
1 c. à thé de sel

Vider une boîte de saumon en conserve et l'écraser à l'aide d'une fourchette. Y ajouter tous les ingrédients ci-haut mentionnés. Verser dans un moule beurré et cuire 40 à 50 minutes au four de 350° F. Démouler sur plat chaud et servir avec une sauce béchamelle à laquelle on ajoute du persil frais haché finement.



Le blé d'Inde avec la Saveur du Jardin

Vous rappelez-vous tout l'agrément qu'a ressenti votre Famille l'été dernier, quand vous mangiez de blé-d'inde nouvellement cueilli et cuit "tel qu'il faut". Vous pouvez retrouver ce moment si vous servez du Blé-d'Inde Del Maiz Style à la Crème. Les riches et longs grains sont dans leur propre crème... leur délicieux goût original est scellé dans chaque boîte parce que ces grains sont cueillis "au moment fugitif de la parfaite saveur". Donnez un régal à votre Famille — achetez du Blé-d'Inde Del Maiz dès aujourd'hui — vous le reconnaîtrez par le souriant Green Giant sur l'étiquette.

DEL MAIZ  **CREAM STYLE CORN**
BRAND
FINE FOODS OF CANADA LIMITED
STE-MARTINE, QUÉBEC

Notre feuilleton

LE JOUR ET LA ROSE

Par EMILE RICHEBOURG

AUSSÏ est-ce avec beaucoup de circonspection, de la délicatesse et de tact que Mme Durand, après avoir expliqué à Aurore ce que c'est que le monde, la société, vivant sous la protection des lois communes à tous, lois qu'on doit respecter, auxquelles on doit l'obéissance, et lui avoir dit ce qu'on entendait par civilisation, lui parla des nombreux devoirs de la femme, de la grande mission à laquelle elle est appelée, de la place qu'elle doit occuper dans la société d'un peuple civilisé.

C'était toujours de la manière la plus simple que l'institutrice instruisait son élève. L'explication de chaque chose venait à son heure, et chaque chose était le sujet d'une causerie familière.

Il arrivait souvent qu'à la suite d'une explication donnée, la jeune fille restait rêveuse, la tête penchée sur sa poitrine. Elle faisait ses réflexions sur ce qui venait de lui être dit : après quoi, relevant la tête :

— Oui, disait-elle, j'ai bien compris.

Et, pour remercier l'institutrice, elle jetait ses bras autour de son cou et l'embrassait.

Aurore n'apprenait pas sans avoir, parfois, de grands étonnements. Un de ces étonnements fut d'entendre dire à madame Durand qu'il y a dans le monde des bons et des méchants des deux sexes, et que si tous les peuples civilisés ont des lois, des lois basées sur le principe de l'équité, ces lois ont été créées pour protéger les bons et existent également pour punir les méchants. Aurore n'avait pas pensé jusque-là qu'on pût être méchant.

Un autre de ses étonnements fut d'apprendre qu'il y a dans le monde beaucoup de choses de convention, et que la civilisation, imposant par ses lois un ordre de choses à une société, est souvent en opposition avec les grandes lois de la nature. Cependant elle comprit facilement les immenses bienfaits de la civilisation, quand l'institutrice lui eût fait voir ce qu'était réellement le monde dans les temps barbares, alors que la loi du plus fort primait toutes les autres.

D'ailleurs madame Durand lui apprenait en même temps quelles étaient les mœurs des peuples à toutes les époques et lui démontrait, par la comparaison, qu'il y avait eu nécessité absolue de civiliser les hommes en les forçant à se soumettre à des lois instituées pour le bien de tous.

Forcément, après avoir dit à Aurore qu'il y a des bons et des méchants, après avoir fait naître son admiration pour tout ce qui est bien, grand et beau, madame Durand dut mettre en opposition de tous les sentiments honnêtes, nobles et élevés, quelques-uns des instincts mauvais, des vices et des

passions qui avilissent l'homme. Elle lui montra l'un s'élevant, s'anoblissant par le travail et la pratique du bien, par ses vertus ; l'autre s'abaissant, se dégradant, perdant ses droits à l'affection, à l'estime, au respect de ceux qui le connaissent, parce qu'il est devenu l'esclave d'une de ces passions mauvaises, terribles, qui, du plus haut sommet, peuvent précipiter l'homme dans la boue de l'abjection.

Madame Delorme ne recevait personne. Aurore ne pouvait causer qu'avec elle et son institutrice et quelquefois avec les domestiques. Dans la rue, de sa fenêtre ouverte, et quand elle sortait en voiture ou à pied, elle voyait les passants, des hommes, des femmes, des jeunes filles, des vieillards, des enfants. C'était tout. Néanmoins, grâce à madame Durand, le monde n'était plus pour elle une chose inconnue. Elle aurait pu déjà y entrer et s'y faire remarquer par sa tenue, sa grâce, son intelligence, la vivacité de son esprit, bien qu'elle n'eût pas encore l'éducation, ni l'instruction solide que son institutrice voulait lui donner.

C'était comme un miracle de résurrection qu'avait fait madame Durand. Aurore le sentait quand elle disait :

— Je ne suis plus la même ; il me semble que je n'existais pas auparavant.

Cependant elle gardait précieusement quelques-uns des souvenirs de son existence précédente. Elle n'oubliait pas son père ; elle pensait à lui souvent, au contraire ; et, quand elle parlait de M. Delorme à madame Durand, c'était pour lui répéter combien il était bon et affectueux, combien il méritait d'être aimé.

— Quelle joie, quel bonheur pour lui, disait-elle, les yeux tout rayonnants, de me retrouver à son retour comme vous m'avez faite !

Elle n'oubliait pas non plus son ami Adrien ; n'était-ce pas lui, qui le premier, avait fait passer une clarté dans son pauvre cerveau malade ? Quatre personnes maintenant avaient une place dans son cœur ; ces quatre personnes étaient tout son monde à elle ; elle les gardait là, où elle les avait réunis, pour ne jamais les séparer. Maintenant qu'elle n'était plus la pauvre ignorante d'autrefois, elle savait bien ce qu'elle faisait. Elle n'oubliait pas Adrien parce qu'il avait été son premier ami, parce qu'il était le mari qu'elle voulait. Elle se disait souvent :

— Je n'ai rien à désirer ; j'ai toute ma famille : mon père, ma mère, mon institutrice, qui est aussi maman, et mon mari.

Madame Durand ne lui défendait point de lui parler du jeune homme.

— Adrien habite à Paris, lui disait-elle, comme se fait-il qu'en sortant presque tous les jours nous ne l'ayons jamais rencontré ?

— Paris est si grand ! Et puis il est possible quand nous nous promenons sur les boulevards, aux Champs-Ely-

sées et au bois de Boulogne, ce ne soit pas à la même heure que M. Adrien.

— Je regarde toujours si je ne l'apercevrai pas.

— Ce serait difficile sur les boulevards où il y a toujours beaucoup de promeneurs.

— Vous savez que j'ai de bons yeux.

— Je ne veux pas vous empêcher de penser à M. Adrien, ma chérie ; mais vous avez peut-être tort. Qui sait si ce jeune homme ne vous a pas déjà oubliée ?

— Oh ! non, non, ne dites pas cela ! Adrien m'a dit qu'il m'aimait, il ne peut pas m'oublier !

Aurore n'ignorait point l'existence des salles de spectacle. En lui faisant lire Corneille, Racine, Molière et un certain nombre de pièces choisies dans le théâtre contemporain, madame Durand lui avait expliqué comment ces drames et ces comédies étaient représentés sur la scène par des acteurs remplissant le rôle de chaque personnage.

Plusieurs fois déjà, la jeune fille avait témoigné le désir de voir un théâtre et d'assister à une représentation ; mais madame Delorme, se renfermant dans les ordres que lui avait donnés le comte de Lasserre, répondait toujours :

— Plus tard.

Un jour, Aurore ne se contenta point de cette réponse. Si douce et si docile qu'elle fût, elle avait une volonté. Elle insista pour qu'on la conduisit dans un théâtre. Madame Delorme, embarrassée, consulta l'institutrice.

— Mon Dieu, je comprends sa curiosité, répondit madame Durand, elle est bien naturelle.

— Alors vous croyez que je dois céder à son désir ?

— Je le crois.

— N'y a-t-il pas quelque danger ?

— Je n'en vois aucun.

— A quel théâtre irons-nous ?

— Au Théâtre-Français, de préférence. On y joue en ce moment un drame qu'on dit très remarquable : la *Fille de Roland*.

— Vous viendrez avec nous ?

— Non, je vous remercie.

— Pourquoi ?

— J'ai renoncé depuis longtemps à tous les plaisirs.

— Pourtant...

— N'insistez pas, madame, ce serait augmenter le regret que j'ai de ne pouvoir accompagner ce soir ma chère élève.

Aurore éprouva une joie très vive quand madame Delorme lui annonça que, le soir même, elle la mènerait au Théâtre-Français.

La jeune fille n'avait qu'une faible idée de ce qu'est une salle de spectacle, splendidement éclairée par les lustres et les feux de la rampe ; aussi s'attendait-elle à certaines surprises. Tout en pensant au plaisir nouveau

et inconnu qu'elle allait avoir, elle se disait.

— C'est là que je reverrai Adrien.

Elle n'eut point cette satisfaction. Vainement son regard chercha le marquis de Verveine de tous les côtés dans la salle. Cela lui causa un peu de dépit ; mais, bientôt, éblouie, ravie par tout ce qui était sous ses yeux, elle oublia sa petite déception. Le jeu brillant des acteurs, le puissant intérêt du drame, la captivèrent entièrement. Elle n'avait pas vu Adrien ; mais elle revint du spectacle heureuse, et dans l'enchantement de la délicieuse soirée qu'elle venait de passer.

Le lendemain, en embrassant madame Durand, elle lui dit :

— Il y a encore quelque chose de nouveau en moi.

— Quoi donc ?

— Comme un fourmillement de pensées dans ma tête ; c'est tout un monde. Il me semble que par une large fenêtre, qui s'est ouverte soudain, passent des torrents de lumière dans lesquels je suis enveloppée.

L'institutrice eut un sourire intraduisible.

— J'arrive au bout de la tâche qui m'a été confiée, se dit-elle ; M. Delorme peut revenir de son long voyage, je puis, maintenant, lui présenter sa fille !

XI — LE RETOUR

MADAME DELORME et madame Durand s'entendaient fort bien ensemble. Celle-ci était traitée par la première sur le pied d'une égalité parfaite. Jamais il ne s'était élevé un nuage entre elles ; ce que l'une désirait, l'autre le voulait aussi ; toujours elles étaient du même avis. Elles étaient comme deux amies d'enfance, comme les deux sœurs. Sans doute parce qu'elle-même était dans une situation dépendante, madame Delorme n'avait voulu prendre aucune autorité sur l'institutrice. Celle-ci l'avait remarqué, non sans étonnement. Du reste, madame Delorme lui avait causé plus d'une surprise, particulièrement dans sa manière d'être vis-à-vis d'Aurore. En effet, elle s'était aperçue que la mère avait pour sa fille comme de la déférence, quelque chose qui ressemblait à du respect. Pourquoi ? Elle avait vainement essayé de s'expliquer cette chose qui ne lui semblait pas naturelle. Pourquoi aussi la mère ne tutoyait-elle jamais sa fille ? Assurément, madame Delorme avait pour Aurore une vive tendresse ; que contient le cœur d'une mère.

D'un autre côté, Aurore ne se laissait point aller avec madame Delorme, comme avec elle, à ces doux épanchements du cœur, qui lui faisaient éprouver de si délicieuses jouissances. Vingt fois par jour Aurore l'embrassait, et c'est à peine si, le matin et le soir, elle présentait son front au baiser de sa mère. Enfin, Aurore qui, d'une voix si douce, si caressante,

l'appelait maman, disait toujours à madame Delorme : ma mère.

— Pourquoi cela, pourquoi ? se demandait-elle souvent.

L'appartement de madame Delorme était meublé avec une richesse, pour ne pas dire un luxe, qui annonçait une belle fortune. M. Delorme, ancien négociant retiré des affaires, — c'est ce qu'on lui avait dit, — devait avoir des amis. Comment, même en l'absence de son mari, madame Delorme ne recevait-elle personne ? Mais elle-même avait certainement des amies, et madame Delorme ne faisait jamais de visites ; jamais une personne étrangère à la maison n'était entrée dans l'appartement.

Toute cela était autant de sujets de surprise pour l'institutrice. Et elle se disait :

— C'est bien singulier !

Mais, absolument discrète vis-à-vis de madame Delorme et de son élève, elle ne se permettait pas de les interroger.

Après tout, que lui importait ! Si l'existence de madame Delorme était un peu mystérieuse, cela ne la regardait point. N'était-elle pas heureuse, autant qu'elle pouvait l'être, dans cet intérieur tranquille où on l'avait accueillie si affectueusement, où elle avait trouvé une jeune fille à aimer avec autant d'ardeur qu'elle aurait aimé sa fille, l'enfant si chère qu'elle avait perdue ?

Il lui arrivait, parfois, de penser que sa tâche accomplie, M. et madame Delorme la renverraient, n'ayant plus besoin de ses services. Alors elle sentait son cœur se briser, et elle versait des larmes abondantes. Si on la séparait d'Aurore, c'était lui enlever l'unique bonheur qu'elle pût avoir encore ; c'était la rejeter dans sa vie de douleurs, la replonger dans l'amertume sombre de ses regrets !

Mais elle cherchait à se rassurer en se disant :

— Madame Delorme me parle constamment de sa reconnaissance et de celle de son mari ; je les supplierai de ne pas me séparer d'Aurore et ils me garderont. Ils sont riches, qu'est-ce que cela leur fait d'avoir une personne de plus dans leur maison ? D'ailleurs, je vivrai près d'eux sans leur rien demander, et je saurai trouver le moyen de me rendre utile à quelque chose. Oui, oui, ils me garderont ; est-ce qu'Aurore voudrait me voir partir ? Elle m'aime autant que je l'aime, la chère petite !

Assez rarement et aussi très irrégulièrement on recevait une lettre du comte de Lasserre, signée René Delorme, le nouveau nom qu'il avait pris. Chaque lettre indiquait le lieu où la réponse devait être adressée.

Le comte n'avait écrit directement à sa fille qu'une seule fois, une lettre qui contenait une infinité de recommandations, mais qui exprimait en même temps sa vive tendresse. Cependant, chaque fois que madame Delorme répondait au comte, l'enveloppe contenait aussi une gentille lettre d'Aurore. M. de Lasserre pouvait ainsi juger par lui-même des progrès que faisait l'élève et apprécier les merveilleux résultats obtenus par l'institutrice.

Il avait quitté Paris depuis près de quatre mois, quand il reçut la première lettre de madame Delorme, laquelle lui annonçait que l'institutrice avait déjà, comme par miracle, transformé sa fille.

Est-il besoin de le dire ? le comte faillit devenir fou de joie et de bonheur. Sur cette lettre de bonne nouvelle il colla pieusement ses lèvres. Et quand M. Van Ossen vint le retrouver, il le prit dans ses bras et le serra à l'étouffer. C'était une sorte de délire.

Il pleurait comme un enfant. Et d'une voix entrecoupée il disait :

— Comme tu as bien fait de me parler sévèrement, de me montrer ma folie ! Il me semble que j'ai reconquis aujourd'hui la moitié de mon honneur ! Oh ! si je n'avais pas écouté tes conseils !... Mais non, je savais que tu es mon bon génie !... Sauvée, Aurore est sauvée, j'ai une fille maintenant !... Et sans toi, mon ami, mon cher Guillaume, sans toi elle serait restée idiote !...

Malgré la grande confiance que madame Delorme avait en l'institutrice, elle ne lui lisait ou ne lui faisait lire aucune lettre du comte. Elle se contentait de lui dire :

— J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Delorme ; il me dit ceci et cela et pour vous telle et telle chose.

Il y a lieu de supposer que M. de Lasserre n'écrivait point à madame Delorme comme un mari écrit à sa femme, et que si madame Delorme cachait avec tant de soin les lettres qu'elle recevait du comte, c'était dans l'unique crainte de faire connaître le secret qui devait être gardé jusqu'à ce qu'il plût à M. de Lasserre de le faire connaître lui-même.

Aurore qui n'avait, aucun secret à cacher, s'était empressée de montrer la lettre de son père à sa « maman. » Mais se doutant bien que l'institutrice verrait sa lettre, le comte l'avait écrite de façon à ne lui laisser rien soupçonner de ce qu'il ne fallait pas qu'elle sût.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. le comte de Lasserre, plusieurs fois millionnaire, dut se résoudre à l'évidence : Hélène, sa jeune épouse, s'était enfuie de l'hôtel la nuit, comme une voleuse, en emportant son enfant. Rien n'avait retenu la malheureuse, ni la crainte du scandale, ni la pensée de l'avenir qu'elle préparait à sa fille, ni l'opprobre dont elle couvrait le nom de son mari, ni le stigmate de honte qu'elle imprimait sur son front... Le comte, assuré qu'Hélène était allée au foyer de son ami, n'eut plus qu'une seule pensée : retrouver la comtesse afin de lui arracher sa fille. Cet homme qu'un immense malheur venait d'écraser, retrouvait en lui, à la pensée de sa fille, une force surhumaine.

En lisant cette lettre, fort touchante d'ailleurs, d'un père à sa fille, lettre d'une écriture rapide, un peu grosse et presque ronde, l'institutrice éprouva une émotion singulière qui, du reste, ne fut que d'un instant. La façon dont les lettres de cette écriture étaient formées et jetées sur le papier l'avait subitement frappée, en éveillant en elle le souvenir vague, incertain, d'une écriture pareille. Mais après avoir lu la lettre jusqu'à la fin et la signature : René Delorme, elle sourit tristement de sa méprise.

Et elle pensa avec raison que puisqu'il y a des hommes qui se ressemblent de visage, de tournure et de manières, plusieurs écritures peuvent également se ressembler.

Or, un an et quelques jours s'étaient écoulés depuis le départ du comte de Lasserre, lorsque madame Delorme reçut une lettre de lui, annonçant son retour prochain à Paris.

Il y eut chez Aurore une grande explosion de joie. Elle courait à travers l'appartement, sautait, bondissait, riait, pleurait, embrassait l'institutrice et madame Delorme. C'était une véritable petite folle.

— Je voudrais déjà qu'il fût ici pour le manger de baisers, disait-elle. Comme il va être content, comme il sera heureux !

Et, se plaçant devant une glace, elle ajoutait :

— Bien sûr il ne me reconnaîtra pas, puisque c'est à peine si je me reconnais moi-même.

Madame Delorme parla du retour de M. Delorme comme une tendre épouse, qui a compté les longues heures d'absence d'un mari aimé, et qui éprouve une vive satisfaction de le voir revenir près d'elle.

Quant à l'institutrice, elle était triste, elle avait l'air songeur. Elle aurait bien voulu partager la joie de son élève, mais elle ne pouvait pas. Aurore avait beau lui dire :

— Vous ne connaissez pas mon père, mais vous verrez comme il est bon ! Il sait tout ce que vous avez fait pour sa petite Aurore ; dès qu'il vous aura vue, il vous aimera autant que ma mère et moi nous vous aimons !

Elle restait soucieuse comme si elle eût eu le pressentiment de quelque malheur. Ce qu'elle éprouvait n'était pas de la crainte, et pourtant cela y ressemblait ; c'était une sorte d'anxiété, une espèce de malaise qu'elle ne pouvait définir. Et, inquiète, elle se demandait quels changements il y aurait dans la maison après le retour du père.

Un soir, entre neuf et dix heures, comme madame Delorme, Aurore et l'institutrice, réunies dans le salon, se disposaient à se séparer pour le repos de la nuit, un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

— C'est lui ! dit madame Delorme en se dressant sur ses jambes.

— Mon père, c'est mon père ! exclama Aurore.

L'institutrice devint très pâle et son cœur se mit à battre violemment. Elle

Aurore était accourue vers son père comme le comte donnait l'ordre à un domestique de l'annoncer.

A la vue de sa fille si animée, plus gracieuse et plus belle que quand il l'avait quittée, dont le front était irradié de bonheur, dont le regard doux, éclairé par l'intelligence, pétillait de tendresse, M. de Lasserre resta immobile, les yeux grands ouverts fixés sur Aurore, comme s'il eût hésité à la reconnaître.

Si bien qu'il eût été prévenu par les lettres de madame Delorme, le comte ne s'attendait point à une pareille métamorphose. Et il contemplant cette merveille, sa fille, toute rayonnante, toute ensoleillée, saisi d'une admiration profonde.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas ? dit Aurore d'une voix douce et vibrante, les bras tendus, prête à s'élançer.

— Ma fille ! ma fille ! s'écria le comte. Un sanglot qui montait à sa gorge lui coupa la voix.

Ses bras, qui s'étaient ouverts, se refermèrent sur l'enfant collée contre sa poitrine.

Pendant un instant on n'entendit que le bruit des baisers sonores donnés et rendus. Puis deux sanglots s'échappèrent en même temps. Le père et la fille pleuraient de joie, continuant à s'étreindre dans leurs bras frémissants.

— Oh ! père chéri, dit la jeune fille de sa voix douce et fraîche comme un souffle de la brise, comme je sens bien que tu m'aimes !

Ces paroles furent suivies d'un nouveau grésillement de baisers.

Le comte restait muet ; il était si ému qu'il ne pouvait prononcer une parole.

Cependant madame Delorme s'était décidée à sortir du salon pour venir à la rencontre de son bienfaiteur. Le comte l'embrassa sur les deux joues ; puis il saisit une de ses mains et la serra dans les siennes en lui disant tout bas ce seul mot :

— Merci !

— Vous ne pouvez pas rester ici, mon ami, dit madame Delorme ; d'ailleurs vous devez être fatigué ; votre chambre est prête ; si vous le voulez, nous allons vous y conduire.

— Je ne suis nullement fatigué, répondit le comte, et je passerais volontiers la nuit sans songer à prendre du repos. Le véritable repos pour moi, aujourd'hui, c'est d'être près de vous ; c'est de voir, c'est de contempler ma fille ; c'est de l'embrasser, c'est de causer avec elle.

— Alors entrons dans le salon ; venez.

Tenant Aurore dans ses bras, la portant presque, le comte suivit madame Delorme.

Dans le salon, une conversation animée, charmante, pleine d'abandon, s'engagea entre le père et la fille, assis l'un à côté de l'autre sur une causeuse. Le comte se plaisait à multiplier les questions qu'il adressait à sa fille, et Aurore lui répondait avec une grâce, une facilité, une vivacité d'esprit, qui faisaient constamment grandir son admiration. Il n'avait pu encore se rendre maître de lui ; toujours sous le coup de sa grande émotion, à chaque instant il essayait les larmes qui, malgré lui, jaillissaient de ses yeux. Il ne cherchait pas à cacher son ravissement. Le rayonnement de son regard, l'expression de sa physionomie, disaient son bonheur.

— Oui, oui, pensait-il, c'est merveilleux !

Il avait tant de choses à dire à sa fille que, jusque-là, il n'avait pas pensé à l'institutrice ; Aurore elle-même, l'ingrate, toute à la joie de re-

n'aurait certainement pas su dire pourquoi.

La porte avait été ouverte et on entendait un bruit de pas dans l'escalier. Le cocher qui avait amené le comte de la gare montait la malle de son voyageur.

Impatiente de se sentir dans les bras de son père, malgré madame Delorme, qui essaya de la retenir, Aurore s'élança hors du salon.

L'institutrice s'était levée.

— Madame, dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement, permettez-moi de me retirer.

— Comment ! vous ne voulez pas rester ici avec moi pour recevoir M. Delorme ?

— Excusez-moi, je me sens fatiguée.

— En effet, vous êtes un peu pâlotte.

— Et puis, après une absence d'une année, M. Delorme a certainement bien des choses à vous dire ; je ne veux pas vous gêner par ma présence.

— Au fait, vous avez peut-être raison. Mais M. Delorme voudra sans doute vous voir, causer avec vous d'Aurore.

— Eh ! bien, si M. Delorme désire me parler ce soir, vous me ferez prévenir ; je ne me coucherai pas ; il suffira, j'espère, d'un moment de repos sur le canapé pour dissiper le malaise que j'éprouve.

Sur ces mots l'institutrice serra la main de madame Delorme, et, comme si elle eût craint de voir paraître le voyageur, elle sortit précipitamment du salon.

voir son père, oubliait celle qu'elle appelait maman.

Mais en établissant une comparaison facile entre l'enfant, la pauvre idiote, qu'il avait quittée un an auparavant, et la belle et intelligente jeune fille qu'il retrouvait, le comte songea à la jeune femme qui avait opéré ce miracle, à cette madame Durand qu'il ne connaissait pas encore.

Ce que madame Delorme avait fait pour lui n'était pas à comparer à ce que madame Durand avait fait pour sa fille. Sans doute, il était reconnaissant du dévouement de la première; mais l'autre, l'autre?... Par quel moyen lui témoigner sa reconnaissance? Quels mots employer pour la remercier? Il ne les trouvait, ces mots capables d'exprimer ce qu'il ressentait, dans aucune des langues qu'il connaissait. Il sentait que cette femme méritait qu'il s'agenouillât devant elle comme devant une divinité.

— Où est donc madame Durand? demandait-il tout à coup.

— Oh! c'est mal, c'est bien mal, fit Aurore d'un ton attristé, de ne t'avoir pas encore parlé de ma bonne amie.

Madame Delorme répondit:

— Elle s'est trouvée un peu fatiguée ce soir et s'est retirée dans sa chambre au moment de votre arrivée.

— Je comprends, dit le comte, elle a craint d'être indiscret... Pourtant elle est de la famille.

— Une autre mère pour moi, dit Aurore.

— En me quittant, madame Durand m'a dit qu'elle ne se coucherait pas, reprit madame Delorme, et qu'on n'aurait qu'à la prévenir si vous désiriez lui parler.

— Je cours la chercher, dit Aurore, en bondissant vers la porte.

Le comte la rappela.

— Non, lui dit-il, ne dérange pas ce soir ton institutrice, ma mignonne. Elle s'est trouvée fatiguée, elle a besoin de se reposer; je la verrai demain.

La jeune fille revint s'asseoir près de son père.

M. de Lasserre était trop impatient de connaître madame Durand et il savait trop ce qu'il devait à l'institutrice de sa fille pour vouloir remettre au lendemain l'entrevue qu'il désirait avoir avec elle, afin de lui exprimer, autant qu'il le pourrait, les sentiments de reconnaissance dont son cœur était pénétré. Mais une réflexion subite lui était venue. Il avait senti que, pour ce qu'il voulait dire à l'institutrice dans cette première entrevue, et pour être moins gêné devant elle, il ne fallait pas qu'il lui parlât en présence d'Aurore et de madame Delorme.

On causa un instant encore, puis le comte se leva.

— Je sais que tu te couches habituellement vers dix heures, dit-il en s'adressant à sa fille, et l'aiguille de la pendule va bientôt marquer minuit; tu dois avoir besoin de dormir.

— Mais, non, père, je t'assure que je n'ai pas du tout sommeil.

— Soit, mais je ne veux pas te priver du repos si nécessaire à ton âge.

— Cher père, tu sais que quand je le veux je suis vaillante.

— Je crois que ma mignonne chérie aime toujours beaucoup son père, répondit-il en souriant, et que pour rester près de lui elle ne penserait ni à se reposer, ni à dormir. Allons, viens que je mette un bon gros baiser sur ton front. Demain nous reprendrons notre intéressante conversation.

Madame Delorme sonna. La femme de chambre parut, un flambeau à la main.

— Oh! que je t'embrasse encore! dit Aurore en se suspendant au cou de son père.

Ensuite, elle présenta son front à madame Delorme.

— Bonsoir, ma mère, bonsoir, cher père, dit-elle.

Et elle suivit la femme de chambre.

— Chère madame, dit le comte à madame Delorme, vous me rendez au centuple jour par jour, heure par heure, le peu que j'ai eu le bonheur de faire pour vous. Par amitié pour moi, vous avez accepté une situation difficile et délicate: vous remplissez dignement votre mission.

— En m'inspirant de votre pensée, monsieur le comte, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour être à la hauteur des devoirs que je m'étais imposés.

— C'est vrai, et vous avez mieux réussi que je ne l'espérais. Vous devez avoir beaucoup de choses à me dire; demain et les jours suivants nous aurons tout le temps de causer.

— Monsieur le comte habitera ici?

— Je vous ai fait connaître mes intentions, elles sont toujours les mêmes; non, je ne puis encore demeurer sous le même toit que ma fille, et c'est exceptionnellement, pour donner satisfaction à un besoin de mon cœur, que j'ai voulu passer cette nuit près de vous. Dès demain j'irai rejoindre Francesca, une vieille domestique muette, qui occupe le modeste appartement que j'ai loué rue du Rocher, sous le nom de Pierre Rousseau. Mais souvent je viendrai voir ma fille et vous, madame Delorme. Toutefois, j'espère que cette existence, très pénible pour moi, ne durera pas longtemps; il peut se faire que certains événements rapprochent le jour de notre réunion.

Vous m'avez dit tout à l'heure que madame Durand attendrait que je la fisse appeler si je désirais lui parler.

— Je ne pense pas qu'elle se soit couchée, monsieur le comte.

— Eh bien, je ne veux pas attendre à demain pour la remercier des bons soins, des soins intelligents et maternels qu'elle a donnés à Aurore. Ayez l'obligeance d'aller la prévenir que je l'attends. Cela fait, vous rentrez chez vous car, vous aussi, madame Delorme, vous devez avoir besoin de vous reposer.

La fausse mère d'Aurore s'inclina devant le comte, comme devant un maître, et sortit.

XII — MATER DOLOROSA

LE COMTE resta un instant immobile, les yeux fixes, ayant l'air de réfléchir. Puis il fit lentement le tour du salon. La satisfaction, la joie qui rayonnait dans son regard, illuminait son noble et large front couronné de cheveux blancs. Il portait toujours toute sa barbe, mais beaucoup moins longue, car il la faisait tailler fréquemment.

— Oui, je suis heureux aujourd'hui, se dit-il, trop heureux peut-être. J'ai toujours peur de la fatalité qui s'est attachée à mon existence; et quand j'éprouve une grande joie, quand un bonheur m'arrive, il me semble que je touche à une immense douleur, que je vais rencontrer une amère déception.

Et pourtant... Allons, vieux misanthrope, réfléchis, regarde autour de toi et vois... Des nobles cœurs, de l'affection, du dévouement! Ah! cela fait du bien, cela réchauffe de sentir qu'on n'est pas seul dans la vie, qu'on peut s'appuyer sur quelque chose! Qu'ai-je encore à désirer? Peu de chose après ce qui m'est donné. J'ai l'affection d'un véritable ami; j'ai, rue du Rocher, le dévouement d'une femme fidèle; j'ai ici deux autres dévouements aussi sûrs, mais plus grands; c'est au dévouement de ces deux femmes, de madame Delorme, de madame Durand, surtout, que je dois le bonheur qui inonde mon âme! Je prends le malheur du passé, le bonheur du présent, et je les jette dans la balance; le poids le plus lourd, celui qui est si léger pour moi, c'est le bonheur!... Ah! je le sens, je commencé à me réconcilier avec l'humanité!...

Soudain, un bruit de pas légers et le froufrou d'une robe arrivèrent à son oreille; il se redressa brusquement et fit quelques pas vers la porte, sur le bouton de laquelle se posait une main timide. La porte s'ouvrit doucement, presque sans bruit, et l'institutrice, tenant de la main gauche un chandelier, parut sur le seuil.

Le comte fit encore un pas en avant, la main tendue; mais aussitôt il se rejeta en arrière comme si un épouvantable fantôme ou quelque monstre hideux, menaçant, se fût dressé devant lui.

En même temps, l'institutrice poussa un cri rauque, et le chandelier, s'échappant de sa main, roula sur le tapis.



Un tremblement convulsif secouait tous ses membres; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Blanche comme un lis, les yeux démesurément ouverts, elle s'appuya contre le chambranle de la porte pour ne pas tomber.

Le visage du comte avait subitement changé d'expression; toutes les rides de son front s'étaient creusées; il se dressait dur, sévère, terrible comme un juge qui prononce une sentence de mort. Maintenant, ce n'était plus la joie, mais la colère qui étincelait dans ses yeux.

L'institutrice resta pendant un instant pantelante, comme écrasée sous le regard fulminant du comte. Enfin un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, et se sentant assez de force pour avancer, tremblante toujours, courbant la tête, elle marcha vers le comte, qui resta immobile comme si ses pieds eussent été cloués au parquet.

— Pitié, monsieur le comte, dit-elle en joignant les mains et en tombant à genoux, pitié pour la femme coupable, pitié pour la pauvre mère au nom de son enfant!

— Relevez-vous, madame, dit sourdement M. de Lasserre, on ne s'agenouille que devant Dieu.

— Ou devant son juge, monsieur le comte, pour implorer sa miséricorde.

— Il y a seize ans que je vous ai jugée et condamnée!

— C'est vrai, monsieur le comte, mais écrasée, broyée sous le poids de votre malédiction, de mes regrets, de mes remords, il y a seize ans que je souffre, que je pleure... Ah! si la faute a été grande, le châtement a été terrible!

— Ne me parlez pas du passé, madame, non, ne m'en parlez pas!

— Hélas! vous ne l'avez pas oublié!

— Je ne l'oublierai jamais. Oh! misère de la vie! inexorable fatalité, toujours, toujours cramponnée après moi!... C'est ici, dans cet asile de l'innocence et de la pureté, quand j'avais tout fait pour vous éviter, c'est ici que vous me retrouvez!

— Je ne vous cherchais plus, monsieur le comte, je ne cherchais plus ma fille... Résignée, je laissais à Dieu le soin de me rapprocher de mon enfant, ne cessant d'espérer qu'il aurait un jour pitié de mes souffrances et de mes larmes!... Ah! Dieu est bon, monsieur le comte. Je pouvais mourir de douleur, de misère, de faim. Je ne l'ai pas voulu; il fallait que je vécusse afin de pouvoir mériter un jour le pardon après le repentir. Pour vivre, il fallait travailler; je suis devenue institutrice. Ah! Dieu avait ses vues sur moi! C'est par sa volonté, par la vôtre, monsieur le comte, que j'ai été appelée ici. Dieu juste! Dieu grand! Comme j'avais raison d'espérer en lui!... C'est sa main divine qui a conduit la mère malheureuse près de son enfant. Car ce n'est pas une institutrice qu'il fallait à ma fille, mais sa mère, monsieur le comte, sa mère!... Oui, sa mère seule avait le pouvoir d'ouvrir son cœur et d'éclairer sa pensée.

Même aux Indes, il y a des crevaisons, mais c'est moins grave lorsqu'il y a un chameau pour tirer la charge. Le charretier, un brave Hindou, trouve l'aventure bien amusante. Il s'est tout bonnement assis sur le voyage de charbon qu'il a mission de transporter, et s'est imaginé que la voiture, grâce à un sortilège inattendu, se transformerait peut-être en tapis magique — vu que nous sommes ici au pays des Mille et Une Nuits — s'il demandait à quelques aviateurs canadiens de s'occuper de la monture. Photo C.A.R.C.

Et c'est sans la connaître, sans savoir qu'elle était ma fille, que je lui ai donné toute la tendresse de mon cœur, tout l'amour maternel que peut avoir une mère! Oui, j'ai donné à celle qu'on appelait Aurore Delorme toute la tendresse, tout l'amour que je tenais en réserve pour Lucie de Lasserre. Pourquoi cela, monsieur le comte, pourquoi? Parce que c'était ma fille parce que cette chose mystérieuse qu'on appelle la voix du sang parlait en moi! C'était ma fille! C'était ma fille!... Vous ne pouvez pas dire le contraire, monsieur le comte, c'est Dieu qui a voulu cela!

M. de Lasserre restait impassible; mais, malgré lui, il commençait à se sentir remué jusqu'au fond des entrailles.

— Monsieur le comte, continua la comtesse, il y a seize ans, vous m'avez jugée et condamnée; j'ai expié ma faute, mon crime... Ayez pitié de la femme coupable, oubliez le mal qu'elle vous a fait; au nom de notre fille, de notre enfant, pardonnez à la mère!

M. de Lasserre laissa tomber de ses lèvres ce mot terrible:

— Jamais!

La malheureuse poussa un cri déchirant, se courba jusqu'à ses pieds et éclata en sanglots.

Au bout d'un instant elle releva lentement la tête et tendit vers le comte ses mains suppliantes, en lui montrant son pâle visage inondé de larmes.

— Jamais! répéta le mari d'une voix creuse.

Elle se courba de nouveau jusqu'à terre.

Le comte reprit d'un ton sévère:

— Vous ne pouvez plus rester dans cette maison; demain, sous un prétexte quelconque, que vous trouverez, vous partirez.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle.

— Que vous ne pouvez plus rester dans cette maison et que vous la quitterez demain.

La comtesse frissonna des pieds à la tête. Puis, comme sous l'action d'une pile électrique, elle se dressa debout en face de son mari, frémissante, fiévreuse, une flamme dans le regard.

— Vous voulez me chasser, me séparer de mon enfant! exclama-t-elle. Non, vous ne ferez pas cela, vous ne le pouvez pas!

— Il le faut: le bonheur d'Aurore passe avant tout.

— Le bonheur d'Aurore! Est-ce vraiment son bonheur que vous cherchez.

— Ma fille ne doit pas savoir que vous êtes sa mère.

— Et pourquoi?

— Etrange question! Mais vous ne réfléchissez donc pas? Pourquoi? Parce qu'il y a d'autres choses qu'elle doit ignorer toujours.

La comtesse poussa un gémissement, et, accablée, baissa la tête.

— D'ailleurs, continua M. de Lasserre, ma fille a la mère que je lui ai donnée. Elle et moi ne pouvons plus porter un nom que vous avez déshonoré. Lucie de Lasserre n'existe plus, elle est devenue Aurore Delorme, la fille de madame Delorme. Comprenez-vous, enfin, pourquoi vous ne pouvez plus rester ici?

— Eh bien, non, je ne comprends pas!

— Prenez garde, madame!

— Est-ce une menace?

— Peut-être.

— Ainsi, vous me chassez! Ainsi, parce qu'il vous a plu de faire croire à ma fille que madame Delorme est sa mère, vous vous imaginez que, déchue de tous mes droits, je ne suis plus rien! Et une fois encore vous voulez enlever l'enfant à sa mère!

Monsieur le comte, il y a en moi une chose que vous ne pouvez détruire, une chose sacrée, la maternité, qui proteste et se révolte!... Je ne devine pas quelles sont vos idées; mais je le sens en moi, monsieur le comte, vous vous trompez, vous vous trompez!... Non, en voulant m'éloigner de ma fille vous n'agissez pas en vue de son bonheur. Ah! dites-le, c'est moi, toujours moi que vous voulez frapper!

Me laisser près de ma fille serait comme une promesse de pardon, et vous me l'avez fait entendre durement, vous ne pardonneriez jamais!

Bon, noble, indulgent, généreux pour tout le monde, vous êtes sans pitié pour moi. Rien ne peut vous émouvoir, ni mes souffrances passées, ni l'amour de la mère, ni mes prières, ni mes larmes! Pour moi votre grand cœur s'est fermé. Oh! je le sais, j'ai été une misérable; j'ai mérité votre colère, votre mépris, votre haine... Mais n'est-ce donc rien que l'effroyable douleur causée par un instant de faiblesse, d'égarement ou de folie? N'est-ce donc rien que les remords brûlant duquel naît le repentir?

Est-ce que vous n'y croyez pas, à mon repentir? Demandez en Angleterre, à milady Forster, qui m'a confié sa fille pendant cinq ans, demandez à votre ami, M. Van Ossen, quelle a été ma conduite; demandez-leur si je n'ai pas fait ce que je devais pour expier ma faute, pour laver la tache de honte imprimée sur mon front! Mais non, en regardant votre fille, demandez-le à vous-même!

Deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues, elle suffoquait; elle s'arrêta pour reprendre haleine.

Après avoir essuyé ses yeux et son visage, elle reprit:

— Ah! tenez, monsieur le comte, vous êtes plus impitoyable que Dieu, car il m'a pardonné, lui. Oui, il m'a pardonné, et la preuve, c'est que touché par mon repentir et mes larmes, qui sont montées jusqu'à lui, a enfin permis que ma fille me soit rendue!

Tout à coup son regard s'enflamma, et le front haut, elle se dressa majestueuse, superbe.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix claire, vibrante, à mon tour je vous prie: Prenez garde!

M. de Lasserre ne put s'empêcher de tressaillir.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Monsieur le comte, vous savez dans quel état se trouvait votre fille il y a un an quand vous l'avez quittée. Inconsciente de tout, la pauvre petite était presque idiote. Pourquoi? Je n'ose pas, je ne veux pas vous le demander. Et on m'appelait près d'elle en qualité d'institutrice... Mais dès que j'eus causé un instant avec elle, l'institutrice disparut; j'avais senti que c'était une mère qu'il fallait à cette innocente qu'on confiait à mes soins. Comment m'y suis-je prise pour faire sortir l'esprit des ténèbres, pour rallumer le foyer d'une intelligence éteinte, donner l'activité à la pensée endormie, pour faire mouvoir, enfin, tous les ressorts des facultés intellectuelles? Je ne saurais le dire. Mais il faut bien croire qu'un souffle puissant, inconnu, m'animait moi-même. Qui sait? Si j'eusse su qu'elle était ma fille, je n'aurais peut-être pas eu la même puissance, je n'aurais peut-être pas aussi bien réussi... Avec la volonté, avec la force que l'amour maternel peut seul donner, c'est mon cœur et mon âme que j'ai fait passer en elle!... Et à moi, malheureuse femme maudite, était réservé ce bonheur sans pareil de donner deux fois la vie à mon enfant!

La Moutarde aide à guérir DE LA SINUSITE



"Dès mon enfance, j'eus beaucoup à souffrir de sinusite," déclara Mme B. Adams de Regina, Saskatchewan. "La douleur était si vive que je pouvais à peine la supporter. Je découvris alors qu'un cataplasme faible sur le front était très efficace pour m'apporter un soulagement immédiat. J'emploie 1/4 de cuillerée à thé de moutarde et deux cuillerées à thé de farine. Maintenant, dès le premier signe de douleur, je cours à ma boîte de moutarde, qui aide à me soulager en peu de temps!" Quand on se sert de cataplasme à la moutarde pour soulager les douleurs causées par la sinusite, on doit toujours veiller à ce que le cataplasme n'entre pas en contact avec les yeux.

Madame Adams n'est qu'une des centaines de milliers de Canadiennes qui se sont rendues compte de l'efficacité de la moutarde, utilisée dans le bain ou sous forme de cataplasme, pour soulager toute douleur qui exige de la chaleur comme traitement. Partout, au Canada, les personnes qui souffrent de douleurs rhumatismales, arthrite, névralgie, et névrite ont constaté que des cataplasmes ou des bains à la moutarde aident à apporter un soulage-

ment rapide et durable de ces douleurs atroces.

La Moutarde Aide Aussi à Soigner le Rhume

Toutes des fois que vous sentez venir un rhume, la moutarde fournira un traitement rapide et sûr. On peut se servir de la moutarde en toute sécurité pour aider à soulager une congestion de poitrine, un refroidissement, une bronchite et autres maux d'hiver. Les bains ordinaires et les bains de pieds à la moutarde activent la circulation et assurent une protection contre les refroidissements et les infections. Et les cataplasmes à la moutarde sont un auxiliaire efficace pour aider à enrayer bien des maladies qui s'aggravent. Ne laissez jamais un cataplasme à la moutarde plus de vingt minutes sur la peau.

Lorsque les symptômes sont graves, ne manquez pas d'appeler votre médecin.

Employez la Moutarde Keen D.S.F.

Demandez à votre épiciériste ou à votre pharmacien de la Moutarde Keen, emballée de façon à conserver sa qualité uniforme et sa force médicinale complète.



Procurez-vous maintenant ce livret de remèdes de famille

Connaissez les méthodes pratiques d'employer la moutarde pour le traitement de beaucoup de maux bien connus. Procurez-vous un exemplaire gratuit du livret indiquant les usages médicaux de la moutarde. Ecrivez aujourd'hui à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal.

MOUTARDE D.S.F. KEEN

Acceptez une partie de votre monnaie en Timbres d'Epargne de Guerre

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

(CANADA SEULEMENT)

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

IMPORTANT — Indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement..

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESETTE & CIE Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.



5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES Solution du Problème No 684

Problème No 683

Mlle Madeleine Moreau, Village des Aulnaies, Co. L'Islet, P. Q. ; M. Paul Bélanger, 286, rue St-Joseph, Lauzon, Co. Lévis, P. Q. ; M. Jules Boileau, 1335, rue Demontigny est, Montréal, P. Q. ; Mlle Edouardina Valois, 87, rue Agusta, Sorel, P. Q. ; Mme Louis-Philippe Beaupré, 529, Grand'Allée, Mackayville, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

H	A	P	A	R	E	S	S	E	U	X	D	A
O	G	T	M	O	T	E	U	R	S	N	U	L
A	G	O	N	C	O	R	E	E	H	E	R	E
Z	U	T	G	N	I	E	E	T	E	R	E	
I	L	C	E	T	N	E	L	A	E	T		
N	M	E	S	A	V	E	N	T	U	R	E	E
M	A	L	I	N	R	C	E	D	R	E		
C	H	S	U	R	E	E	S	E	S	C		
O	H	I	P	L	A	T	S	S	C	E		
C	A	P	H	A	L	B	R	A	N	M	O	N
O	C	R	E	S	E	R	E	S	R	O	B	E
T	H	E	M	S	I	S	H	T	E	L		
T	E	V	I	A	S	G	A	S	T	E	L	
E	M	A	R	I	E	M	U	L	E	T	E	
D	E	V	E	R	R	O	U	I	L	L	E	R

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 685

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Capitale de la Bolivie. — Officier de police judiciaire. — Pronom.
2. Noyaux. — Homme taciturne. — On la donne à sucer aux nourrissons.
3. Général français (1770-1838). — Adjectif. — Voix d'homme la plus élevée.
4. Chef-lieu de comté, arrondissement de Bastia. — Insecte hyménoptère. — Pronom.
5. Colère. — Venus au monde. — Lettre de l'alphabet grec.
6. Usage. — Double coup de baguette frappé sur le tambour. — Volonté. — Conjonction.
7. Oxyde d'uranium. — Facteur d'instruments de musique français (1752-1831).
8. Extrême vitesse.
9. Substance employée pour la fabrication des vernis. — Air libre.
10. Conjonction. — Saison. — Chronologie. — Métal précieux.
11. Hideux. — Fer de prisonnier. — Caprice.
12. Trait de plume. — Gouverner au plus près du vent. — Toute matière pesante dont on charge la nacelle d'un ballon.
13. Pénibles. — Fatigué. — Limitée.
14. Salle où mangent en commun les officiers. — Lanière de cuir. — Contenu.
15. Mesure pour les surfaces agraires. — Faire voir. — Art de lancer

VERTICALEMENT

1. Ample manteau grec. — Représentation sur une grande échelle de la totalité de la surface terrestre.
2. Passions. — Machiner.
3. Mammifère africain. — Bison d'Europe. — Signe qui hausse d'un demi-ton la note qui précède.
4. Nom vulgaire du singe américain. — Fragile. — Légumineuse voisine des vesces.
5. Demandes par écrit pour obtenir justice.
6. Qui marque la surprise. — Doué de la vie. — Nom du Bouddha en Chine.
7. Euphorbiacée dont les graines fournissent une huile purgative. — Tête d'une tige de blé qui renferme la graine. — Cultivateur.
8. Accabler de dettes. — Absence.
9. Observations écrites. — Saison. — Causer de la peine.
10. Préface de eupepsie. — Sérieux. — Toi.
11. Religieux illettrés.
12. Substance friable. — Instrument chirurgical. — Canal dans lequel coule une rivière.
13. En forme de croissant. — Bien qu'une femme apporte en mariage. — Cheval d'Espagne.
14. Tient compte des paroles. — Conspirateur italien (1819-1858).
15. Se dit de certaines monnaies dont les bords sont découpés en dent de scie. — Celui qui donne un navire à loger.

Oui, encore une fois, c'est Dieu qui a voulu cela. Voilà le signe de ma rédemption. Il y a une sorte de fierté qui tressaille en moi... Ah! vous n'empêchez pas cela monsieur le comte, je me sens réhabilitée!...

Son regard s'était irradié et il y avait sur son front, subitement éclairé, quelque chose de céleste.

—Maintenant, monsieur le comte, reprit-elle, écoutez : Vous pouvez me chasser, vous pouvez nous séparer ; si vous le faites, d'un seul coup vous tuez la mère et l'enfant!

Le vieillard chancela comme s'il eût reçu un coup de massue sur la tête.

—Que... que dites-vous? balbutia-t-il.

—Je dis que la vie de ma fille est attachée à la mienne comme ma vie, à moi, est attachée à la vie de ma fille!... Cette chose mystérieuse qui parlait en moi a également parlé en elle : elle m'aime autant que je l'aime; à l'amour maternel a répondu l'amour filial. Elle ne voit pas en moi son institutrice, mais sa mère!

Interrogez-la, monsieur le comte, vous verrez ce qu'elle vous répondra.

Pour vous je suis toujours une femme indigne, une misérable; mais je crois avoir racheté ma faute, puisque j'ai conquis l'affection de mon enfant!

—Et le droit à son respect? murmura le vieillard.

—Quand elle pourra le faire, monsieur le comte, Lucie de Lasserre me jugera. Je la connais; j'ai formé son cœur avec l'essence du mien; au lieu de me repousser, elle m'ouvrira ses bras!

Nous nous aimons, et vous auriez la cruauté de nous séparer?... Etes-vous sûr qu'elle n'a plus besoin de moi? Croyez-vous que la mère n'a plus rien à faire pour son enfant? Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure: prenez garde! Oui, prenez garde de détruire ce qu'a fait ma tendresse! Ah! vous ne savez pas, vous ne savez pas... si je quitte cette maison, elle n'aura plus pour l'animer la chaleur de mes baisers; elle peut retomber... Tenez, je vais encore vous dire ceci et ce sera tout: Quand je la tiens sur mes genoux, dans mes bras, contre mon cœur, sa tête appuyée sur mon épaule, ravie, heureuse de se sentir aimée, et bien que je ne sois que madame Durand, une institutrice, elle m'appelle de sa douce voix d'ange: maman, maman!

Maintenant, monsieur le comte, la mère se tait, et l'épouse coupable n'a rien à dire. Prononcez. J'attends votre arrêt.

—Vous resterez près de votre fille, dit M. de Lasserre.

La comtesse ne put contenir un cri de joie, et elle fit un mouvement, prête à s'élançer dans les bras de son mari.

D'un geste le comte l'arrêta.

—Merci, monsieur le comte, dit-elle en baissant la tête.

Après un moment de silence, M. de Lasserre passa rapidement sa main sur son front couvert de sueur et reprit:

—Vous resterez près de votre fille, mais à une condition.

—Je me soumetts à votre volonté.

—Vous ne direz pas à Aurore que vous êtes sa mère; vous ne ferez rien qui soit de nature à le lui laisser deviner.

Un long soupir fut la réponse de la comtesse.

—Le promettez-vous? insista le comte.

—Oui.

—Vous aurez cette force?

—Je l'aurai.

—Je n'ai pas à vous dire quelles sont mes idées; peut-être un jour vous les ferai-je connaître. Mais vous devez comprendre que je ne puis rien chan-

ger, quant à présent, à l'existence d'Aurore. J'ai eu tort, je le reconnais maintenant, de lui dire que madame Delorme était sa mère; mais je ne pouvais pas prévoir ce qui est arrivé.

Ce que vous avez fait pour votre fille, sans la connaître, me fait oublier bien des choses; ne me demandez jamais plus; vous me comprenez, n'est-ce pas?

La comtesse laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

—C'est pour Aurore que j'ai vécu, que je vis, poursuit le comte; ma vie comme la vôtre est attachée à la sienne; pour moi, en dehors d'elle, il n'existe rien. Tout pour elle, pour son avenir, pour son bonheur!

—Oui, tout pour elle, pour son avenir, pour son bonheur! répéta la comtesse.

—C'est très bien, nous nous entendons. Donc, c'est convenu; pour Aurore, pour madame Delorme, pour les domestiques, pour moi-même, pour tout le monde, enfin, vous continuerez à être madame Durand, l'institutrice de mademoiselle Aurore Delorme.

—Je vous l'ai promis, monsieur le comte.

—Bien.

—Je veux respecter vos idées, monsieur le comte, et croire que, dans l'intérêt d'Aurore, toutes vos intentions sont bonnes; seulement, s'il m'était permis de vous adresser une question...

—Je vous écoute.

—Eh! bien, je vous demandais si vous avez pensé déjà au moyen de sortir de la situation actuelle, quand vous y serez forcé par les circonstances.

—Précisez, je vous prie.

—Bientôt vous devrez songer à marier Aurore.

—Je n'en suis pas encore là.

—Ce jour arrivera, monsieur le comte, peut-être plus vite que vous ne le croyez; alors il faudra bien que mademoiselle Aurore Delorme reprenne son nom de Lucie de Lasserre.

—Est-ce seulement une supposition que vous faites?

—C'est une conviction, monsieur le comte.

—Aurore vous fait quelque confiance?

—Ce qu'elle n'a pas dit à madame Delorme, elle me l'a confiée, à moi. Oui, monsieur le comte, Aurore m'a parlé d'un jeune homme...

—Ainsi, elle ne l'a pas oublié?... murmura le vieillard dont les sourcils se froncèrent.

—Au contraire, sa pensée est constamment occupée de ce jeune homme qu'elle nomme Adrien.

Le comte hochait la tête et garda le silence, tenant dans sa main son front soucieux et pensif.

—Vous connaissez sans doute ce jeune? reprit la comtesse.

—Je le connais.

—S'il est digne de Lucie de Lasserre...

—Eh! l'interrompit le comte brusquement, sais-je seulement ce qu'il est devenu? Qu'est-ce que c'est que les jeunes gens d'aujourd'hui? Des débauchés, des viveurs qui sacrifient tout aux plaisirs; tête et cœur vides, ils ne m'inspirent pas la moindre confiance.

—Tous les jeunes gens ne sont pas les mêmes, monsieur le comte.

—Heu! heu!

—Vous admettez bien qu'il y en a d'intelligents, qui travaillent, qui deviendront des hommes supérieurs, utiles à leur pays. Puisque vous connaissez ce M. Adrien, vous devez savoir...

—Je ne sais rien. La façon dont il s'est présenté à Aurore me donne de lui une triste opinion. J'espérais que

ma fille ne penserait plus à lui; c'est un malheur qu'elle ne l'ait pas oublié... Elle garde son souvenir, mais lui?... Depuis leurs fatales entrevues, un an s'est écoulé.

— Il habite à Paris ?

— Oui.

— En ce cas, vous pouvez être vite renseigné.

— Certainement, il faut que je m'occupe de ce jeune homme.

— Si Lucie de Lasserre...

— Dites Aurore Delorme.

— Pardon! Si Aurore Delorme ne devait plus penser à lui, il faudrait agir près d'elle en conséquence; vite et énergiquement. Chez une jeune fille impressionnable comme Aurore, le rêve est souvent dangereux.

— Dès demain, je ferai prendre des informations, et dans quelques jours je serai renseigné.

— Je répète vos paroles de tout à l'heure, monsieur le comte: Tout pour Aurore, pour son avenir, pour son bonheur!

— Maintenant, dit le comte, vous pouvez vous retirer. Mais n'oubliez pas à quelle condition vous resterez près de votre fille; souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite!

— Je serai forte, répondit la comtesse.

Elle ramassa le chandelier, ralluma la bougie, salua le comte et disparut.

XIII — LE SOMMEIL D'AURORE

APRÈS le départ de la comtesse, que nous continuerons aussi à appeler madame Durand, le comte s'assit sur un fauteuil, prit sa tête dans ses mains et resta pendant un long quart d'heure absorbé dans ses pensées.

Il se disait:

— Voilà comment sont déjouées toutes les combinaisons humaines, comment est réduit à néant ce que veut la volonté de l'homme. Je lui avais dit: « Vous ne reverrez jamais votre fille! » Et il faut que je m'incline devant la volonté de ce Dieu puissant, dont les vues sont impénétrables!

La comtesse de Lasserre institutrice!... C'est bien. Après l'infamie, elle pouvait rouler jusqu'au bas de l'abîme de fange; mais la pensée de son enfant lui a rendu sa fierté; elle s'est redressée et elle est restée digne dans son malheur.

Je pouvais l'éloigner de sa fille, oui, je le pouvais, je n'avais qu'à ordonner, elle aurait obéi. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Est-ce une crainte quelconque qui m'a retenu? Non. Je me suis laissé émouvoir; il reste encore de la pitié en moi; mon cœur ulcéré n'est pas un cœur de monstre! Depuis un an elles vivent ensemble, elles s'aiment: les séparer eût été une chose méchante, odieuse... Ce que la mère a fait lui donne un droit que je ne dois pas lui contester, le droit de rester près de sa fille.

Mais qu'elle ne compte point sur le pardon qu'elle me demandait là, à genoux, la face contre terre. Je ne peux pas pardonner, je ne pardonnerai jamais!

La comtesse de Lasserre était rentrée dans sa chambre; mais bien qu'elle fût fatiguée, brisée par une succession rapide d'émotions violentes, elle ne songeait plus à se mettre au lit. Debout, la tête penchée en avant et encore toute tremblante, elle avait l'air d'écouter dans le silence profond qui régnait dans la maison.

Son mari n'avait pas été inflexible, il s'était laissé toucher par ses larmes. Certes, il ne lui avait pas accordé tout ce qu'elle désirait; néanmoins elle était satisfaite. Car, enfin, avait-elle le droit d'exiger davantage? Elle ne serait point séparée de sa fille, elle pourrait vivre près d'elle, elle pourrait

la voir, lui parler, l'embrasser à chaque instant, autant qu'elle le voudrait! Après tant de douleurs, d'aspirations étouffées, de désespérances, quel immense bonheur! Elle ne devait pas sortir de son rôle d'institutrice, mais qu'importe? Sans doute, elle aurait à se contraindre, mais qu'importe? Sans doute, elle aurait à se contraindre, à s'observer sans cesse, à se faire violence pour ne pas se trahir; mais elle sentait qu'elle puiserait dans son amour même pour son enfant toute la force qui lui serait nécessaire, et qu'elle subirait sans défaillance cette cruelle épreuve.

Après être restée assez longtemps immobile, l'oreille tendue, écoutant, comme nous l'avons dit, et n'entendant aucun bruit, elle pensa que le comte était sorti du salon, immédiatement après elle, et qu'il était dans sa chambre.

Alors, il y eut comme un étincellement dans son regard, et son visage prit une expression de tendresse indicible.

— Ma fille! ma fille! murmura-t-elle tout bas. Ah! Je ne veux pas me coucher sans avoir mis un baiser sur son front d'ange!

Elle prit le chandelier, dans lequel la bougie continuait de brûler, et légère comme un oiseau, posant à peine ses pieds sur le parquet, elle marcha vers le fond de sa chambre.

Doucement, elle ouvrit une porte dissimulée dans le lambris et pénétra dans un cabinet qui séparait la chambre d'Aurore de la sienne. Elle le traversa rapidement, comme en glissant, puis s'arrêta devant une seconde porte pour écouter, comme si elle eût hésité à tourner le bouton de cette porte, qui fermait de ce côté la chambre de sa fille.

— Elle dort, pensa-t-elle.

Devenue plus hardie, elle fit tourner le bouton et entra seule dans la porte, sans faire d'autre bruit qu'un léger craquement qui, cependant, la fit tressaillir. Elle eut encore un moment d'hésitation. On aurait dit qu'elle avait peur d'être surprise. Enfin, par l'ouverture de la porte, elle se glissa dans la chambre que sa bougie éclaira subitement.

Le lit était en face d'elle; mais elle ne pouvait voir le visage de la jeune fille; car, après avoir assisté à son coucher, la femme de chambre, avant de se retirer, avait rapproché les rideaux de soie blanche et bleue qui, enveloppent le lit tout entier de leurs larges plis, tombaient sur le magnifique tapis d'Aubusson qui couvrait le parquet.

La comtesse posa son chandelier sur un meuble et s'avança lentement vers le lit. D'une main égère, elle écarta doucement les rideaux. Alors, la jolie tête de la jeune fille endormie apparut sur l'oreiller dans un cadre de dentelles, moins riche, toutefois, que celui de sa superbe chevelure blonde aux reflets d'or. Sa respiration facile, régulière et qu'on entendait à peine, indiquait le calme de son sommeil. Cependant elle devait être bercée par un de ces doux rêves, aux ailes d'or et d'azur, qui voltigent la nuit autour du chevet des jeunes filles, car sur ses lèvres roses, légèrement entr'ouvertes, derrière lesquelles brillait l'émail de ses dents blanches, se dessinait un délicieux sourire. C'est aussi au rêve, sans doute, qu'on pouvait attribuer le frémissement imperceptible des narines et des paupières closes. Du reste, il y avait sur son beau front le rayonnement de la joie avec laquelle elle s'était endormie. Un de ses bras, demi nu, sorti de dessous la couverture, laissait prendre la main au bord du lit; l'autre, gracieusement recourbé,

"Ça, c'est du bon café!"

LE CAFÉ "SALADA"

NOUVEAU-DELICIEUX!



POURQUOI

SONT-ILS TANT EN VOGUE?

PARCE QUE...

... LE SAMEDI, avec ses chroniques documentaires, sa chronique médicale, ses reportages photographiques, son feuilleton, ses nouvelles, sa page humoristique, ses notes encyclopédiques, ses contes illustrés, demeure toujours le favori des jeunes comme des vieux.

PARCE QUE...

... LA REVUE POPULAIRE, dont la circulation ne cesse d'augmenter, s'impose particulièrement par ses chroniques variées, traitant de peinture, de botanique, d'artisanat, de littérature, de musique, etc. Un beau roman d'amour dans chaque numéro, diverses chroniques féminines.

PARCE QUE...

... LE FILM est le plus à la page des magazines canadiens de radio et de cinéma. Sa correspondance exclusive de Hollywood vous renseigne sur les derniers faits et gestes du monde cinématographique. Son supplément de radio abondamment illustré est unique en son genre. Un roman d'amour tous les mois.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal



MUSCLES des JAMBES COURBATURES ?

Frictionnez bien ces muscles
à l'**ABSORBINE Jr.**

Ne tolérez pas les douleurs musculaires résultant d'exercices inaccoutumés. Frictionnez les muscles sensibles avec quelques gouttes d'Absorbine Jr., rafraîchissante et vivifiante. Vous éprouverez bientôt un bienfait soulagement — la douleur et la raideur disparaîtront. Ayez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille aux pharmacies.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal



Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances réitérées de publier un livre de recettes j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de publier un recueil des recettes. Ce recueil, intitulé "Le Menu du Jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maîtresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre est en vente à l'École Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de \$1.00 plus la taxe et 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.

portait la main ouverte contre la tête, comme pour la soutenir.

Tableau délicieux ! Cette tête charmante, qu'une lueur discrète éclairait, se détachait sur le fond blanc, au milieu du chatoiement de la soie, comme un camée antique. L'idéaliste Raphaël l'eût donnée à une de ses vierges immortelles.

La mère, frémissante de joie et d'orgueil, en admirant sa fille, était tombée en extase. Craignant de la réveiller, elle retenait sa respiration et n'osait plus faire un mouvement.

Cependant, au bout d'un instant, ses genoux fléchirent tout à coup. Elle s'agenouilla devant le lit, joignit ses mains, et les yeux mouillés de larmes, tournés vers le ciel, elle se mit à prier. Prière fervente, hymne de reconnaissance qui montait jusqu'à Dieu.

Le tableau de tout à l'heure changeait d'aspect et d'expression, comme sous le pinceau d'un maître inspiré, et devenait touchant. Il y avait là tout un poème.

Mais le ravissant tableau n'était pas encore complet.

Soudain, une porte s'ouvrit et une tapisserie se souleva, mais si doucement que la mère, absorbée dans sa prière, n'entendit rien. Le comte de Lasserre entra dans la chambre. A la vue de la comtesse prosternée, priant près de sa fille endormie, il s'arrêta et, tout interdit, resta immobile. Une fois encore il se sentait remué jusqu'au fond du cœur !

Comme la mère, le père n'avait pas voulu se coucher sans avoir reposé son regard sur le doux visage de l'enfant adorée. Certes, il ne s'attendait pas à trouver la comtesse dans cette chambre où il entra, lui, pour la première fois.

— Allons, pensa-t-il, j'ai bien fait de ne pas être sans pitié.

Pendant un instant, indécis, ses yeux allèrent alternativement de la mère à la fille.

— Que dois-je faire ? se demandait-il.

Allait-il avancer, troubler le recueillement de la mère, et peut-être réveiller Aurore ?

— Non, se dit-il, laissons-les : la mère est là mieux que moi à sa place.

Sa main souleva la tapisserie derrière laquelle il disparut.

Cette fois, la comtesse entendit le bruit que fit le pêne de la serrure dans la gâche de la porte se fermant. Elle tourna vivement la tête et jeta autour d'elle des regards inquiets. Mais ne voyant personne et tout étant retombé dans le silence :

— Je me suis trompée, murmura-t-elle.

Elle se releva, s'approcha tout près du lit, et se mit de nouveau à contempler, à admirer la belle dormeuse.

En même temps sa pensée remontait le cours des années et elle revivait dans le passé par le souvenir. Elle se retrouvait chez son oncle, le colonel de Noirmont, dormant, elle aussi, dans sa chambre de jeune fille, sous des rideaux blancs, du sommeil tranquille de l'innocence ; elle se voyait chez la marquise de Montperrey, qui l'avait prise en amitié, dans le grand salon du château de Bression, au milieu d'une nombreuse société. Ce jour-là, s'accompagnant sur le piano, elle chantait une romance, dont toutes les paroles revenaient à sa mémoire. Soudain, un homme grave, déjà vieux, mais au regard plein de bonté, portant le cachet d'une haute distinction, entra dans le salon. C'était le comte de Paul de Lasserre. Elle le voyait pour la première fois, et cependant elle éprouva un vif plaisir à l'entendre parler.

Comme si la chose se fût passée la veille, elle se rappelait les paroles qu'il

avait prononcées, le long regard qu'il avait laissé tomber sur elle ; elle n'avait pas oublié, non plus, les compliments qu'il lui avait adressés.

Peu de temps après, vêtue de blanc, enveloppée dans un long voile de tulle, le front ceint de la couronne de fleurs d'oranger, elle était agenouillée à côté du comte, devant le grand autel de l'église de Vaucreux. Un prêtre portant l'étole, vieillard à cheveux blancs, les bénissait. L'époux venait de mettre à son doigt l'anneau du mariage. Qu'était devenu cet emblème ? N'ayant plus le droit de le porter, elle l'avait arraché violemment de son doigt et caché dans un coffret, sous d'autres menus objets.

Sa pensée s'arrêtait sur chaque événement qui avait marqué dans sa vie.

Continuant à évoquer ses souvenirs, elle se voyait arrivant à Paris et s'installant à l'hôtel de Lasserre. Elle avait la jeunesse, la beauté ; devant elle s'ouvrait la route large, facile, jonchée de fleurs d'un superbe avenir ; elle était aimée, riche, heureuse... Dans les salons parisiens elle resplendissait comme une étoile ; le monde lui faisait fête ; on l'admirait, on l'adulait, et les plus nobles et les plus belles enviaient son bonheur. Ne l'avait-elle pas complet, le bonheur, depuis qu'elle avait donné le jour à une petite fille qu'on avait appelée Lucie ? Emue, il lui semblait sentir encore les premiers tressaillements de l'amour maternel naissant en elle.

Elle avait alors, après les enivrements du plaisir et des triomphes mondains, les ivresses plus douces, plus pures d'une mère souriant à son enfant ! C'étaient les beaux jours printaniers, le beaux jours de soleil, éclairant toutes ses joies de leur vive lumière.

Hélas ! tout cela allait disparaître comme les dernières feuilles d'automne emportées dans le tourbillon d'un vent de tempête. Un lâche ennemi, un démon acharné à sa perte, était là, guettant la fille d'Eve. Des nuages paraissent à l'horizon, montent, se groupent, s'amoncellent, et dans le ciel obscurci éclate un effroyable coup de tonnerre. Tout se brise autour d'elle et dans cet horrible ébranlement ses joies, son bonheur, son avenir, tout est englouti !... C'est le jour de la chute, jour un million de fois maudit ! L'épouse a trompé son mari, la femme a manqué à tous ses devoirs !

A ce souvenir il lui semble que son sang se glace dans ses veines, de grosses gouttes de sueur froide perlent sur son front ; un soupir s'échappe de sa poitrine oppressée et elle se courbe comme sous un lourd fardeau, car elle sent que, malgré le temps écoulé, sa honte n'est point effacée.

Soudain, sa tête se redressa, et de ses yeux enflammés jaillirent deux éclairs.

— Le misérable, le lâche ! murmura-t-elle.

Les beaux jours avaient disparu ; plus de lumière ; elle était plongée dans la nuit sombre, livrée au désespoir ; elle n'était plus rien !

Elle se voyait quittant l'hôtel de Lasserre, la nuit, furtivement, comme une voleuse, fuyant son mari, mortellement outragé ; et emportant son enfant, dont elle n'avait pas eu la force de se séparer, pour aller rejoindre son séducteur.

Elle se retrouvait à Menton, dans la blanche villa de Garavant, au milieu des citronniers et des orangers, en face des eaux bleues de la Méditerranée, pleurant près de sa petite Lucie, l'embrassant à chaque instant, cherchant ainsi à s'accrocher à quelque vague espérance. Ses rêves, ses desirs, ses projets, tout cela n'est qu'illusion et folie... Loin de son mari, se croyant

bien cachée, elle pense qu'elle ne le reverra jamais. Hélas ! cela n'adoucit point l'amertume de ses regrets, ne calme point son immense douleur.

Quelques jours seulement se sont écoulés. Un homme pénètre dans la villa. C'est lui, c'est le comte de Lasserre ! Il vient sans doute lui demander un compte terrible. Il va la tuer : le mari a le droit de tuer sa femme coupable. Eh bien, non, c'est à peine si le comte lui parle ; il se contente de lui jeter un regard de profond mépris ; il ne la trouve même plus digne de sa colère. Pourquoi est-il là ? Que veut-il donc ? Ce qu'il veut ? Sa fille !

Lucie est couchée ; le comte s'élance dans la chambre où elle dort ; il la prend, il l'emporte ; il lui jette, en passant devant elle, ces mots foudroyants comme un arrêt de mort : « Vous ne la reverrez jamais ! » et il disparaît.

Elle s'affaisse sur le parquet, sans connaissance, comme morte !

Plus tard, quand elle revient à elle, son regard éfaré cherche autour d'elle. Le comte est parti, emportant l'enfant. Un homme est là, près d'elle ; c'est le vicomte de Sanzac, l'homme qui l'a flétrie, perdue !... Le misérable ne lui cache pas son contentement de ce qui s'est passé ; elle le repousse avec colère et il a l'imprudence, l'audace de lui avouer qu'il hait le comte de Lasserre, qu'elle est sa victime, et que, pour frapper le comte d'un coup mortel, il l'a immolée à sa vengeance ! Cette horrible révélation met le comble à sa honte.

Terribles souvenirs ! Oubliant les larmes qu'elle a versées depuis, il lui semble qu'elle est encore à ce jour, un des plus douloureux de sa vie. Les sensations qu'elle éprouve sont les mêmes ; sa chair frémit, son cœur saigne, elle est comme écrasée.

A ce moment, un mouvement que fit Aurore l'arracha brusquement à son rêve.

Sans savoir pourquoi, elle se cacha dans le rideau du lit. Aurore venait-elle de s'éveiller ? Avec précaution elle avança la tête. Non, Aurore dormait toujours. Elle se remit à contempler le doux et frais visage de la bien-aimée, puis elle revint à ses souvenirs.

Elle se sauvait de la villa de Menton comme elle s'était enfuie de l'hôtel de Lasserre et se trouvait en face de l'inconnu, seule, abandonnée, presque sans argent et sans moyens d'existence, avec ses douleurs, ses regrets, ses remords, son repentir ! Elle se voyait en Italie, à Vintimille et à Gênes, cherchant inutilement le comte et Lucie, puis à Paris chez le notaire Corvisier où elle refusait fièrement la fortune que lui faisait offrir le comte de Lasserre.

Cependant, comme elle voulait vivre, il fallait travailler et gagner son pain quotidien. Ne pouvant plus porter le nom de son mari, elle prenait le premier venu, et c'est sous ce nom de madame Durand, se donnant comme une jeune veuve, qu'elle entra en qualité de sous-maîtresse dans un pensionnat de jeunes filles.

Elle se rappelait les rebuffades, les vexations, les impertinences, les affronts, les humiliations de toutes sortes que lui faisait subir une maîtresse pédante, prude, acariâtre, méchante, toujours de mauvaise humeur. Antipathique aux autres sous-maîtresses, ses compagnes, jalouses de sa distinction et de sa beauté, elle se rappelait aussi les duretés, les moqueries, les grossièretés, les injures, les outrages qu'elle avait supportés d'elles, pauvre souffre-douleur, sans se plaindre, en dévorant ses larmes.

Elle voulait vivre, et sa vie alors était un vrai martyre. Elle souffrait et supportait tout sans se plaindre parce qu'elle se savait condamnée. C'était

l'expiation. Mais un jour elle sortit de cet enfer pour entrer comme institutrice chez lady Forster. Là elle trouva un peu de tranquillité, elle souffrait toujours, mais moins cruellement; elle put se recueillir; elle était relativement heureuse. La colère du juge suprême, de Dieu, commençait donc à s'apaiser?

— Oh! oui, se disait-elle, Dieu commençait à me prendre en pitié; c'est lui qui m'a conduite chez M. Van en sortant de chez lady Forster; c'est lui qui a suggéré à M. Van Ossen la pensée de me faire entrer ici où, après tant d'années d'attente, j'ai retrouvé ma fille!

Rapidement, comme sur une toile de panorama, sa vie tout entière venait de passer dans sa mémoire et sous ses yeux.

Dans un lointain obscur de ce tableau, une figure apparaissait. C'était le vicomte de Sanzac, l'ennemi du comte de Lasserre, le sien, celui de sa fille. Depuis plusieurs années le vicomte la cherchait et la faisait chercher partout. Elle le savait. Pourquoi la cherchait-il? Croyait-il donc pouvoir ressaisir sa proie? Mais dans quel but? Sa vengeance n'était-elle pas complète?

Sous le nom de madame Durand elle s'était cachée facilement. D'ailleurs, elle avait toujours vécu dans sa retraite, préférant à tout les heures solitaires. Quand elle sortait, parce qu'elle y était forcée, elle prenait les plus grandes précautions; toujours un voile épais couvrait son visage.

Ce n'était pas seulement par crainte du vicomte de Sanzac qu'elle cachait ses traits, mais d'autres personnes aussi pouvaient la reconnaître. Etre reconnue! Elle eût considéré cela comme un malheur. Voilà pourquoi elle sortait rarement et ne se montrait jamais en public.

Sa bougie, prête à s'éteindre, ne jetait plus qu'une lueur faible et vacillante. Il y avait longtemps, peut-être une heure, qu'elle était là, près de sa fille endormie.

Elle se pencha lentement, en avançant la tête, et ses lèvres touchèrent le front de la dormeuse. Aurore s'agita et elle se redressa vivement. Aussitôt les bras de la jeune fille se soulevèrent et se tendirent comme pour un appel de tendresse.

— Maman! murmura-t-elle. Ses yeux restaient fermés, elle ne s'était pas réveillée; elle parlait dans son rêve. Mais qui peut dire qu'elle n'avait pas senti sur son front le baiser de sa mère?

Le cœur inondé de joie, éperdue de bonheur, la comtesse lui envoya plusieurs baisers du bout de ses doigts et se retira d'un pas léger.

Et quand elle fut entrée dans sa chambre, elle se dit avec une ivresse indicible:

— Même quand elle dort je suis toujours présente à sa pensée!

XIV — LE MAUVAIS GENIE

Nous entrons dans une grande et belle maison de la rue Vanneau. Par un large escalier, nous montons au deuxième étage. Nous franchissons le seuil d'une porte à deux battants; nous traversons l'antichambre, le salon, puis la salle à manger d'un appartement richement meublé, et nous pénétrons dans la chambre du maître. Cet appartement est occupé par le marquis Adrien de Verveine.

Midi venait de sonner à la pendule. Le jeune homme, qui était encore couché, se réveilla. Après avoir bâillé, s'être étiré les bras et frotté les yeux, il se souleva paresseusement et se mit sur son séant. Alors il montra au jour, qui s'introduisait dans la chambre entra les rideaux de velours vert de deux

grandes fenêtres, sa figure pâle, amaigrie, fatiguée, ses traits tirés, ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre, qui brillaient d'un éclat fiévreux.

Trois fois déjà son valet de chambre avait entr'ouvert sa porte et s'était retiré discrètement, ne voulant pas réveiller son maître.

Le marquis, bien qu'il passât une partie de ses nuits dans des lieux de plaisir, ne dormait jamais aussi longtemps; il se levait toujours entre dix et onze heures. Ce jour-là, il était rentré chez lui à l'aube naissante, la tête lourde par suite d'un fin souper, s'était mis au lit et avait dormi d'un sommeil de plomb.

Tout à fait éveillé, il se leva, passa ses pieds nus dans des babouches et alla tirer les rideaux des fenêtres. Une grande clarté, avec un rayon oblique du soleil, inonda la chambre.

Le marquis se placa devant une glace; mais il détourna vivement la tête, pendant qu'un pli amer se dessinait sur ses lèvres. Il renonçait à la satisfaction de contempler son visage de déterré. Il sonna son valet de chambre, qui vint aussitôt, et il se mit à sa toilette.

Le marquis de Verveine n'était plus le garçon joyeux, enthousiaste, plein de foi, chevaleresque et un peu poète que nous avons connu. Pourtant, quinze mois seulement se sont écoulés depuis que nous l'avons vu mettant un baiser sur les lèvres d'Aurore dans le clos de la Cordelière.

La vie qu'il mène est peinte sur sa figure; des rides précoces apparaissent sur son front; la ligne régulière de ses sourcils s'est brisée dans un froncement habituel; il y a dans son sourire quelque chose d'amer, comme du dégoût; si, parfois, il rit encore, son rire est forcé, nerveux, et fait mal à entendre.

Adrien n'est pas encore un de ces débauchés qui traînent dans la boue du ruisseau leur dignité, leur nom, leur honneur; les vices ne sont encore qu'à la surface, la gangrène n'a pas encore atteint le cœur et l'âme. Et cependant il est devenu un viveur et un joueur.

Mal conseillé, entraîné, poussé en avant, et trop faible pour résister, il a des fréquentations malsaines; on le rencontre fréquemment dans les pires tripots parisiens où tant de fortunes disparaissent. C'est ainsi que le malheureux gaspille sa jeunesse, s'énerve, s'abrutit, ruine sa santé et jette à tous les vents du hasard l'héritage paternel. Chez lui le goût du jeu menace de devenir une passion incurable... Du reste, toutes les passions ont en lui des germes prêts à se développer... Il est une victime désignée, il est sur la pente fatale, il descend!... S'il n'est pas déjà tombé dans le gouffre béant qui engloutit tant d'espérances, tant de promesses faites au début de la vie; s'il y a encore dans son cœur quelques bons sentiments, c'est qu'il conserve religieusement deux souvenirs: le souvenir de sa mère, le souvenir d'Aurore! L'une est morte, l'autre a disparu... N'importe, elles sont près de lui, comme deux anges gardiens!

Mais le vicomte de Sanzac était là aussi, lui, et son influence funeste exerçait son action terrible.

Nous connaissons M. le vicomte. Homme taré, débauché, dégradé, sans cœur, sans honneur, vicieux jusqu'à la moelle, il avait toutes les passions mauvaises. Railler et sceptique, il se moquait de tout et ne craignait plus rien parce qu'il n'avait plus rien à perdre. Fourbe et flatteur, beau parleur, distingué en apparence, pouvant se faire prendre pour un sage, quand son visage revêtait le masque de l'austérité, jouant successivement tous les rôles en parfait comédien, il s'était em-



Si votre Bébé attrape un Rhume

Par MEREDITH MOULTON REDHEAD, Ph.B. Conseiller sur l'Alimentation Infantile—Heinz Home Institute

● Chez un jeune bébé, un petit rhume, si petit soit-il, peut devenir sérieux—et devrait être soigné comme il faut. Il est donc sage de consulter votre médecin dès les premiers symptômes de la maladie. Il vous conseillera probablement de garder l'enfant au lit—de lui donner beaucoup de liquides, y compris des jus de fruits, et de prendre les précautions habituelles. Naturellement, chaque mère sait qu'un régime alimentaire bien équilibré, riche en vitamines et en sels minéraux, est un facteur des plus importants pour garder un bébé en bonne santé. C'est pourquoi tant de femmes ont recours aux Aliments Heinz pour Bébé qui sont si nourrissants. Ils portent la marque de commerce renommée des 57 Variétés Heinz—connues partout depuis 75 ans, comme étant parmi les aliments les meilleurs et les plus délicieux qui soient.



Remarquez la différence dans la saveur, la couleur et la consistance des

ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAUDE LUCE,
LES PRODUITS SANO Enrg.,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

paré de l'esprit du marquis, après avoir su d'abord capter sa confiance. Maintenant, le jeune homme était sa chose, un instrument, un pantin qu'il faisait mouvoir et agir à sa volonté.

C'est lui qui, sous le prétexte de lui offrir des distractions, l'avait introduit dans des cercles de femmes galantes, véritables oiseaux de proie, dont l'honneur et le sang le plus pur des familles paient le luxe éhonté; c'est lui qui le poussait au jeu et lui faisait perdre des sommes énormes.

Dans quel but? Disons-le tout de suite.

Depuis quelques années, le vicomte était complètement ruiné; il avait laissé au jeu et entre les serres des oiseaux de proie dont nous venons de parler tout ce qu'il possédait. Malgré cela, cependant, il parvenait à faire encore assez bonne figure dans le monde interlope qu'il fréquentait. Par quel prodige? C'est que, sa ruine accomplie, le vicomte avait trouvé le moyen de vivre d'expédients, c'est-à-dire aux dépens des autres. Certes, il n'était pas scrupuleux pour se procurer des ressources.

Dans certains jours de détresse il avait emprunté plusieurs sommes assez importantes à Adrien; mais il savait d'avance comment il s'acquitterait envers le jeune homme. Ah! le vicomte était un homme habile: en ne rendant pas ce qu'il avait emprunté, c'était risquer de se faire fermer un coffre-fort où il pouvait puiser si facilement. On ne tue pas la poule aux œufs d'or!...

M. le vicomte n'avait point passé à travers tous les mauvais lieux de Paris sans se faire quelques amis choisis avec intention parmi la fine fleur des grecs et des escrocs en habit noir, gens qui le valaient. Il s'était associé avec eux et ils s'entendaient fort bien ensemble. S'il n'était pas, comme eux, expert en l'art de manier les cartes, il rendait néanmoins d'importants services à l'association. M. le vicomte était le pourvoyeur des tripots fréquentés par ses amis. C'est lui qui leur amenait et leur présentait les naïfs, fils de famille à dépouiller.

En compère émérite, le vicomte jouait et perdait toujours; mais le lendemain, quand les associés se partageaient les bénéfices de la veille, on ne manquait pas de tenir compte au pourvoyeur de tripots des pertes qu'il avait faites.

On sait maintenant pourquoi, comme un démon tentateur, le misérable poussait Adrien au jeu. Il lui rendait l'argent qu'il lui empruntait, sur sa part de la somme qu'il lui faisait voler par ses dignes complices.

Toutefois, nous verrons bientôt que sa haine pour le comte de Lasserre n'était pas éteinte et qu'il comptait toujours sur Adrien pour l'aider dans sa vengeance.

Le marquis achevait de s'habiller lorsque le vicomte fit irruption dans sa chambre.

— Ah! c'est vous, fit le jeune homme.

— Hein, tu dis cela comme si tu étais étonné de me voir. Ah! ça, mon cher Adrien, où as-tu la tête? Ne te souviens-tu pas de m'avoir invité, hier soir, à déjeuner ce matin?

Le jeune homme passa sa main sur son front, comme pour dégager sa tête encore lourde des vapeurs du champagne.

— Si, si, je me souviens, répondit-il.

— A la bonne heure!

— Je vous ai prié de venir ce matin, parce que j'ai besoin de causer avec vous.

— Allons donc, la mémoire te revient complètement.

Le déjeuner était prêt. Ils passèrent dans la salle à manger. Le repas ter-

miné, ils allumèrent chacun un cigare et entrèrent dans le salon. Après s'être assuré que les portes étaient bien fermées, Adrien vint s'asseoir près du vicomte sur le canapé où déjà il s'était étendu.

— Mon cher, dit celui-ci, regardant le jeune homme en dessous et prenant un air grave, tu peux parler, je t'écoute.

— Vous savez que j'ai joué hier soir?

— Eh bien?

— Eh bien, j'avais douze mille francs sur moi et je les ai perdus.

— Le marquis de Verveine est trop beau joueur pour être sensible à une perte d'argent.

— Ce n'est pas tout.

— Ah!

— J'ai joué ensuite sur parole et j'ai encore perdu.

— Combien?

— Vingt mille francs.

— Peuh! qu'est-ce que c'est que vingt mille francs pour toi?

— C'est vingt mille francs! Je dois les payer ce soir et je ne les ai pas.

— Tu les trouveras.

— Où?

— Et le juif Salomon, ce vieux coquin, qui te traite en enfant gâté?

— Je n'ai pas grand espoir de ce côté; la dernière fois que j'ai vu Salomon, il y a quinze jours, il m'a fait comprendre que je ne devais plus compter sur lui pour des prêts d'argent.

— Fi! le vilain fait des manières avec le marquis de Verveine! Je vois ce qu'il veut: dix pour cent de plus.

— J'irai le voir tantôt: mais je vous le répète, sans espérer trouver la somme qu'il me faut.

— Mon cher Adrien, dit le vicomte d'un ton contrit, je voudrais pouvoir te tirer d'embarras; mais, en ce moment, je suis comme toi complètement décafé. Qui t'a gagné tes vingt mille francs?

— Le Portugais.

— Don José, comte de Rogas; je le connais. Si tu n'avais pas ce soir la somme que tu lui dois, je le verrais et obtiendrais certainement un délai de vingt-quatre heures. En attendant, permets-moi de m'étonner que tu te trouves ainsi sans argent avec une fortune comme la tienne.

— Oh! ma fortune!...

— Soixante-quinze mille francs de rente.

— De tout cela, il ne me reste peut-être rien.

— Allons donc!

— Vous ne me croyez pas?

— Je ne peux pas te croire.

— Eh! bien, écoutez: je ne sais pas au juste quelle est ma situation; mais si Salomon exigeait le remboursement de ce que je lui dois, mes fermes, mes bois, mon château, tout serait vendu, et je suis convaincu qu'il resterait à peine de quoi vivre comme un boutiquier retiré des affaires.

— C'est impossible, tu dois te tromper!

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— Combien dois-tu à Salomon? demanda le vicomte.

— Je n'en sais rien.

— Tu ne tiens donc pas tes comptes?

— J'ai le calcul et les chiffres en horreur.

— Jusqu'à un certain point je comprends cela. Et pourtant... A qui dois-tu encore en dehors de Salomon?

— Je ne dois qu'à lui.

— En ce cas, il t'est facile de connaître le chiffre de ta dette, tu n'as qu'à le lui demander.

— C'est vrai; mais je ne lui adresserai point cette question.

— Pourquoi?

— Je saurai assez tôt que j'ai dévoré mon héritage en moins de deux ans.

Le vicomte hocha la tête, et, prenant son air le plus grave:

— Mon cher Adrien, dit-il, je suis désolé, oui désolé que tu n'aies pas suivi les conseils que j'ai cru devoir te donner quand je te voyais te lancer étourdiment, follement à travers les périls de la vie parisienne, comme un jeune cheval indompté dont on a lâché la bride. Tu reconnaitras que je t'ai dit plus qu'une fois: «Adrien, prends garde! En allant ainsi tu finiras par te casser le cou!» Eh! je sais bien qu'il faut que jeunesse s'amuse: j'entends dire cela tous les jours, même par des pères de famille très graves; seulement il faut que la jeunesse sache mettre un frein à ses ardeurs, à ses emportements, qu'elle s'arrête à temps afin de ne pas aller trop loin. Un jour, mon ami, tu auras comme moi de l'expérience, et comme moi tu l'auras acquis à tes dépens. Ce n'est qu'à la rude école de la vie qu'on devient véritablement un homme.

Mais ce n'est pas le moment de te faire de beaux discours; d'ailleurs, je n'ai pas le goût des sermons; et puis à quoi bon? Laissons le passé et ne songeons qu'à l'avenir. Tu as fait une brèche énorme à ta fortune; il faut la réparer.

— Comment?

— Je vais te le dire. En même temps, mon cher Adrien, tu verras si je suis réellement ton ami. Tu connais Jules Latrade?

— Oui.

— C'est le fils d'un ancien maçon devenu entrepreneur, qui s'est complètement retiré des affaires, il y a quatre ans, avec une fortune de plus de six millions, solidement construite avec des moellons, du plâtre et du ciment. Les uns se ruinent, les autres s'enrichissent, ainsi va le monde. Je ne parle pas des pauvres diables condamnés à rester gueux toute leur vie, ce qui n'est pas toujours juste. Outre le magnifique hôtel qu'il s'est fait bâtir avenue du Bois-de-Boulogne, l'ex-maçon possède je ne sais combien de maisons dans Paris. Je le connais depuis longtemps et je suis reçu chez lui.

Il n'est pas sans intelligence: on ne gagne pas des millions si l'on n'a pas quelque chose dans la tête; mais il a la vanité et le sot orgueil de la plupart des parvenus et des enrichis. Il aime à recevoir; à parader, à étaler le luxe de sa maison. Roturier, il ne rêve que noblesse; un titre accolé à un nom a pour lui un prestige sans pareil; aussi cherche-t-il, par tous les moyens possibles, à s'entourer de gens titrés.

Il donnerait certainement ses deux plus belles maisons pour un parchemin qui l'autoriserait à mettre la particule *de* devant son nom, et la moitié de sa fortune pour se faire appeler monsieur le baron. Oui, mon cher, il y a encore aujourd'hui des gens, et beaucoup, qui ont les idées du bonhomme Latrade. C'est ridicule, grotesque, mais c'est comme cela.

Le père Latrade a perdu sa femme il y a deux ans. Bien qu'il tienne à ses écus, il ne s'est pas trop fait tirer l'oreille pour rendre ses comptes à son fils majeur, et il l'a lesté d'un joli million, que le gaillard achève de croquer en compagnie de drôlesses, qui ne te sont pas inconnues.

— J'écoute, de Sanzac, et je me demande où vous voulez en venir.

— J'y arrive. Jules Latrade a une sœur: vingt ans, beaux cheveux châtains foncés; petite, un peu replète, sans que sa taille manque d'élégance; belles dents, regard vif, agréable; figure un peu fort, un peu haute en couleur, mais tout de même jolie, avenante, accorte, suffisamment instruite et distinguée; un million et demi de dot sans compter les espérances. Voilà mademoiselle Adèle Latrade.

— Je crois comprendre, dit Adrien.

— Parbleu! tu m'as parfaitement compris.

Le jeune homme baissa la tête.

— Mon cher, reprit le vicomte, c'est le moyen de réparer la brèche faite à ta fortune.

— Oui, mais...

— Achève.

— D'abord, rien ne dit que mademoiselle Latrade voudrait de moi.

— Elle dira oui tout de suite. Tu ne l'as jamais vue, mais elle te connaît, elle; un jour que tu descendais à cheval l'avenue du Bois-de-Boulogne, son frère lui a dit: «Tiens, voilà un de mes amis, le marquis de Verveine!» Depuis, je le sais, elle s'est souvent accoudée à une fenêtre pour te voir passer.

C'est le jour du blanchissage pour ces membres du C.A.R.C., en service aux Indes, mais ils ont eu le bonheur de trouver des indigènes pour faire cette besogne. Ils aimeraient bien leur suggérer l'emploi du savon, mais chaque pays a ses coutumes et là-bas, aux Indes, on fait le lavage en trempant le linge dans l'eau et en le frappant sur la pierre. C'est une méthode ancienne, originale, mais... disons-le: fastidieuse!

Photo C.A.R.C.



— Son père est six fois millionnaire et moi je suis ruiné ou à peu près; si je demandais à M. Latrade la main de sa fille, il me rirait au nez.

— A toi, un marquis! Mais tu n'as donc pas entendu ce que je t'ai dit? Au surplus, tu n'as aucune crainte à avoir; dis-moi seulement: je consens, et je me chargerai de tout.

— Mon cher de Sanzac, je ne peux pas vous dire cela.

— Parce que?

— Parce que je ne peux pas aimer mademoiselle Latrade; vous savez bien pourquoi.

— Quoi! tu penses encore à ton Estelle de la Cordelière?

— Toujours.

— Une jeune fille idiote!

— Je l'aime!

— Bigre! tu as l'amour robuste.

— Après les recherches que nous avons faites, vous de votre côté, moi du mien, comprenant qu'elle était perdue pour moi, j'ai voulu l'oublier, vous le savez, mais je n'ai pas pu; son image reste gravée dans mon cœur, et, quoi que je fasse, son souvenir me suit partout. De Sanzac, vous m'avez dit dernièrement que vous continueriez vos recherches.

— Je ne me suis jamais arrêté.

— Et rien, toujours rien?

— Toujours rien! répéta le vicomte d'une voix sombre.

Et un éclair qui s'éteignit aussitôt sillonna son regard.

— Quelque chose me dit qu'Aurore est à Paris, reprit le jeune homme; nous n'avons pas su la retrouver, de Sanzac.

— Si elle est à Paris, comme tu le crois, où son père et elle se cachent-ils? Tu sais ce que nous ont coûté les recherches que nous avons faites. Paris a été fouillé dans tous les sens, jusque dans les coins les plus reculés. Pourtant, pas plus que toi je ne désespère de les retrouver un jour, puisque je fais continuer les recherches. Gabiron, l'homme que je paye pour cela, ne nous vole pas l'argent que je lui donne: le jour, la nuit il est sur les pieds; il a l'activité, la ténacité, l'adresse et le flair du plus fin limier. De plus il est excité et comme enragé de son succès. S'il ne les trouve pas, c'est qu'ils ont quitté la France ou qu'ils sont morts!

— Non, non, Aurore n'est pas morte!

— Soit. Mais en définitive qu'attends-tu? Que veux-tu? Tu viens de m'avouer que tu es à peu près ruiné; je ne puis supposer que tu songes à épouser ton Aurore, en admettant que nous la retrouvions. C'est charmant l'amour; mais la misère, qui est horrible quand on la supporte seul, devient tout à fait épouvantable avec une femme. Adrien, pas de folie! cela coûte trop cher. Ta barque a chaviré, il faut la remettre à flot et mieux tenir le gouvernail... Je te tends la perche, tu peux te sauver! Epouse mademoiselle Latrade! Ouvre les yeux et regarde bien: quinze cent mille francs de dot, juste le chiffre de ton héritage disparu.

Tu n'aimes pas mademoiselle Latrade, tu ne pourras pas l'aimer? Eh! grand niais que tu es, est-ce qu'on se marie aujourd'hui par amour? C'est une dot qu'on épouse. Nous sommes les adorateurs du veau d'or. Tout pour l'argent! Demande à nos grands hommes s'ils travaillent uniquement pour la gloire.

Encore une fois, remets ta barque à flot: donne à mademoiselle Latrade le titre de marquise en échange de sa dot. Si tu ne peux pas oublier ton Aurore, garde son souvenir. Quand nous la retrouverons tu seras riche. Alors... alors, comme tu ne pourras pas en faire ta femme, tu en feras une amie.

Ta femme te donnera l'argent, et l'autre te donnera l'amour! Conclusion: Pas plus tard que ce soir, je te présente chez M. Latrade.

— Mais...

— Pas de mais. Viendras-tu?

— J'irai!

XV — BARBE ROUSSE

IL ÉTAIT deux heures. Le vicomte se leva pour s'en aller. Adrien sortit en même temps que lui. Après avoir traversé la Seine sur le Pont-Royal, ils se séparèrent à l'entrée du jardin des Tuileries.

— Tu vas voir ton vieux juif, bonne chance! dit le vicomte.

Adrien se rendit immédiatement chez le juif Salomon, qui demeurait rue des Bons-Enfants.

Salomon, vieillard sanguin, chauve, voûté, aux joues creuses, vermillonnées, à l'œil luisant, perçant comme celui de l'aigle, très vert encore malgré son âge, reçut le jeune homme comme d'habitude, avec une politesse un peu obséquieuse et de grandes salutations.

Sans préambule, Adrien lui fit connaître le sujet de sa visite.

— Monsieur le marquis, répondit Salomon, je regrette vivement de ne pouvoir répondre à votre demande, comme vous le désirez.

— Comment, monsieur Salomon, vous me refusez ces trente mille francs? Je vous promets que c'est mon dernier emprunt.

— Je ne prête plus d'argent, monsieur le marquis.

Le jeune homme devint très pâle.

— Monsieur Salomon, dit-il d'une voix mal assurée, est-ce que je n'ai plus de garanties suffisantes à vous offrir?

— Oh! ce n'est pas pour cela. Je connais la fortune de monsieur le marquis peut-être aussi bien que lui-même.

— Mieux, monsieur Salomon.

— Eh bien, rassurez-vous, monsieur le marquis; un banquier quelconque peut encore vous prêter, sans aucun danger pour son argent, même sur deuxième hypothèque, une centaine de mille francs.

— Je m'étais effrayé, je l'avoue; j'avais cru dans votre refus l'annonce de ma ruine.

— Vous seriez ruiné, en effet, monsieur le marquis, complètement ruiné, s'il vous fallait recourir à une vente forcée ou si vos immeubles étaient vendus par autorité de justice.

Le jeune homme se sentit frissonner.

— Mais vous n'en êtes pas à cette extrémité, ajouta le juif.

Malgré lui, malgré le souvenir d'Aurore, Adrien pensa à la dot de mademoiselle Latrade.

— Monsieur Salomon, dit-il, je ne mentais pas tout à l'heure en vous assurant que je contractais mon dernier emprunt. Ma situation va devenir meilleure, car je me marierai prochainement.

— Je vous félicite, monsieur le marquis, oui, oui, mariez-vous.

— Vous allez me donner ces trente mille francs dont j'ai un besoin urgent?

— J'ai déjà eu l'honneur de répondre à monsieur le marquis que je ne prêtais plus d'argent. Je vois que vous attendez une explication, la voici: il y a longtemps que je travaille; je suis vieux, fatigué, usé; j'ai senti que le moment du repos était venu pour moi, et je me suis tout à fait retiré des affaires.

— Est-ce possible?

— Cela est tellement vrai, monsieur le marquis, que vous n'êtes plus mon débiteur.

— Que voulez-vous dire? demanda Adrien en pâlisant.

— Monsieur le marquis, vous savez ce que fait un commerçant quand il quitte les affaires: il trouve un successeur à qui il cède ses marchandises et sa clientèle. Eh bien, monsieur le marquis, c'est ce qu'a fait le vieux Salomon.

— Ainsi vous avez vendu les titres de ma dette?

— C'était mon droit, monsieur le marquis; voulant me reposer, ne plus avoir à m'occuper de rien, je n'avais pas mieux à faire.

— Mais je suis ruiné, je suis perdu! s'écria le jeune homme atterré.

— Comment cela?

— Parce que mon nouveau créancier va exiger le remboursement.

— Monsieur le marquis, je crois pouvoir vous dire que vous avez tort de vous effrayer. Je sais que vous ne serez pas inquiet, et que votre nouveau créancier attendra comme j'aurais attendu. D'ailleurs, que vous importe qu'il se montre exigeant dans un an, dans six mois; alors vous serez marié, et la dot de votre femme, une dot superbe, naturellement, vous rendra maître de vos biens, libre de tout hypothèque.

— Comment se nomme-t-il, mon créancier?

— Vous allez trouver cela singulier, monsieur le marquis, je l'ignore.

— Vous l'ignorez?

— Absolument. L'affaire a été traitée par un mandataire extrêmement discret.

— Cela est étrange, en effet; mais il faudra bien que je le connaisse un jour, ce mystérieux personnage. En attendant, c'est trente mille francs ou tout au moins vingt mille qu'il faut que je trouve aujourd'hui avant la nuit.

— Une dette de jeu? interrogea Salomon.

— Oui. Maintenant, vous comprenez, n'est-ce pas?

Le juif répondit par un mouvement de tête.

— Voyons, monsieur Salomon, reprit Adrien, ne pouvez-vous pas m'indiquer où je trouverai cette somme à emprunter?

Pendant un instant Salomon eut l'air de réfléchir.

— Vous pourriez vous adresser, répondit-il, à un de mes vieux amis, ancien banquier, qui fait encore, par-ci par-là, le métier de prêteur d'argent.

— Votre ami se nomme?

Le juif prit sa plume et écrivit rapidement deux lignes sur un morceau de papier qu'il tendit ensuite à Adrien. Le jeune homme lut tout haut:

Pierre Rousseau, 53, rue du Rocher.

— Oui, Pierre Rousseau, dit Salomon; et je pense qu'il consentira à vous tirer d'embarras.

— Il ne me connaît point, monsieur Salomon, mais puisqu'il est votre ami, ne pouvez-vous pas me donner une petite lettre?

— Tenez, monsieur le marquis, dit Salomon, en tendant à Adrien une carte de visite, ceci sera suffisant.

Le marquis se leva. Salomon le reconduisit jusqu'à la porte de son appartement, et recommençant ses profondes salutations.

Au bout de la rue des Bons-Enfants il y a une station de voitures de place. Adrien prit là un coupé en donnant l'ordre au cocher de le conduire 53, rue du Rocher. Pendant que la voiture tournait autour de la Banque pour prendre la rue Vivienne et gagner les boulevards, le marquis se disait:

— De Sanzac a raison et le vieux Salomon aussi; oui, si je ne veux pas me voir réduit à solliciter bientôt un emploi quelconque de bureaucrate, il faut que je me marie. Et me voilà condamné à vendre le titre de marquis

Cet essai chez vous
rendra
**VOTRE PEAU PLUS DOUCE,
PLUS LISSE**
en 14 jours seulement!



Comparez votre figure avec vos épaules. Vous constaterez que vos épaules paraissent au moins 5 ans plus jeunes. Pourquoi? Parce que les pores de vos épaules, que vous lavez régulièrement à l'eau et au savon, sont propres—et, par conséquent, peuvent respirer librement. Mais les pores de la figure, obstrués par la saleté et le maquillage, ne peuvent respirer librement; il en résulte que votre peau ne tarde pas à perdre sa souplesse, et vieillit prématurément. Il n'est pas nécessaire que cela vous arrive, car Palmolive offre un moyen facile de conserver un beau teint.

Vous pouvez rajeunir en 14 jours! Chaque fois que vous lavez la figure... massez-la vigoureusement avec une débarbouillette, pendant 60 secondes de plus, pour faire pénétrer la mousse Palmolive dans votre peau. Rincez et essuyez, c'est tout! Oui, ce Massage Palmolive, facile et vite fait, stimule la circulation et nettoie les pores pour aider votre peau à retrouver sa souplesse, à redevenir plus douce, plus lisse, en 14 jours seulement!



**MÈRES — ajoutez, par ce
Moyen Facile, le Lait à
l'Alimentation de Vos Enfants**



● Servez du lait comme dessert! Sous la forme de délicieuses cossetardes-présure! En diverses couleurs. Appétissantes. Faciles à faire. Ne requièrent pas de cuisson, vu qu'elles ne contiennent ni oeufs ni gélatine. Et plus faciles à digérer que le lait ordinaire. Se font soit avec de la POUDRE-PRESURE "JUNKET" (six saveurs), soit avec des TABLETTES-PRESURE "JUNKET" (ajoutez du sucre et aromatisez au goût). Les enfants aiment le lait servi de cette façon.



HERNIE SOULAGÉE
Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.
SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

* Une Sauce Epaisse
faite d'après la
recette anglaise —
Donne du piquant à
tous les plats de
viande et de pois-
son. 19F



C & B
THICK SAUCE
PAR
CROSSE & BLACKWELL



Toutes les femmes doivent être en
santé, belles et vigoureuses. Employez
LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE
BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui
aide à développer les chairs. Produit
véritablement sérieux bienfaisant pour
la santé générale. Le Traitement est
très bon pour les personnes maigres et
nerveuses, déprimées et faibles. Con-
venant aussi bien à la jeune fille qu'à
la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous
enverrons gratis notre brochure illustrée de
24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux
hommes maigres, déprimés et souffrant d'épu-
issement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement
Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

à la fille de ce maçon qui veut bien
l'acheter.

Tout en se parlant ainsi, quelque
chose tressaillait au fond de son cœur.
C'était le souvenir d'Aurore.

Le coupé s'arrêta. Adrien mit pied
à terre et se trouva devant une porte
de fonte dont la partie supérieure était
à jour. Cette porte fermait l'entrée
d'une petite cour, assez mal pavée, où
l'herbe poussait à volonté, que le mar-
quis pouvait voir entre les jambes
d'une chimère qui tenait une corne
d'abondance dans sa gueule de lion.

Il sonna. La lourde porte s'ouvrit
aussitôt.

— M. Pierre Rousseau ? demanda-t-il
au concierge, qui montrait sa tête par
un vasistas.

— M. Pierre Rousseau demeure au
premier, répondit l'homme ; montez
l'escalier du perron.

— Merci, dit Adrien.

Le corps de bâtiment, haut de deux
étages seulement, était à gauche; il
avait sur la cour sa façade, percée de
six fenêtres au premier étage, de qua-
tre lucarnes au-dessus, éclairant des
mansardes inhabitées, et devant lui le
pignon blanc d'une grande maison,
nouvellement construite.

Le marquis monta les six marches
de pierre du perron, puis l'escalier in-
térieur et agita le cordon de sonnette
qui pendait à côté de l'unique porte
se trouvant sur le palier du premier
étage.

Au bout d'un instant la porte s'ou-
vrit et Adrien se trouva en présence
d'un homme en cravate blanche, ayant
la figure complètement rasée, qui pa-
raissait avoir cinquante ans. Impossible
de se méprendre, cet homme était un
domestique.

— M. Pierre Rousseau est-il visible?
demanda le marquis.

— Monsieur veut-il me dire son
nom ?

— Annoncez à M. Pierre Rousseau le
marquis de Verveine, et dites-lui que
je viens de la part de M. Salomon.

Le domestique eut un mouvement
d'émotion qui indiquait que le jeune
homme était attendu.

— Veuillez me suivre, monsieur le
marquis, dit-il.

— Il le fit entrer dans une espèce
d'antichambre assez mal éclairée et
meublée d'une banquette seulement.

— Que monsieur le marquis veuille
bien attendre un instant, dit le domes-
tique.

Ce domestique était Théodore, son
ancien maître d'hôtel. Le comte ayant
besoin, près de lui, d'un homme sûr,
discret et dévoué, l'ancien maître
d'hôtel était là pour jouer le rôle de
valet de chambre. C'est M. Corvisier,
le notaire infatigable, quand il s'agis-
sait de servir le comte de Lasserre,
qui avait retrouvé Théodore. Il s'était
marié et était devenu père de trois
enfants. Il avait fait valoir, dans un
petit commerce, le don du comte de
Lasserre, auquel il avait ajouté ses
économies, et il avait acquis une hon-
nête aisance. Il pouvait donc se dis-
penser de reprendre la livrée. Mais
quand le notaire lui eut dit de quoi
il s'agissait, il répondit :

— Je dois ma petite fortune, ma tran-
quillité, mon bonheur à M. le comte ;
moi, ma femme et mes enfants nous
lui appartenons.

Et il avait tout quitté pour se met-
tre à la disposition de son ancien ma-
ître.

— Théodore, dit le comte, vous vous
tiendrez dans le salon ; quand je serai
prêt à recevoir le marquis, je sonnerai ;
alors vous l'amènerez ici.

— Bien, monsieur le comte, répondit
Théodore.

Et il se retira.

Adrien, assis sur la banquette, at-
tendait depuis près d'un quart d'heure

et commençait à s'impatienter, quand
un coup de sonnette arriva jusqu'à lui.
Presque aussitôt, la porte de l'anti-
chambre s'ouvrit et le domestique re-
parut.

— Si monsieur le marquis veut ve-
nir, dit Théodore, M. Pierre Rousseau
va le recevoir.

Adrien suivit le domestique, qui
l'introduisit dans le cabinet de l'ami
du juif Salomon. Cette pièce n'était
guère mieux éclairée que celle où il
venait d'attendre si longtemps. Son
meubler se composait d'un vieux can-
apé et de quatre fauteuils recouverts
en velours vert d'Utrecht, usé jusqu'à
la trame et éventré par endroits ; d'une
grande bibliothèque dont les rayons
ployaient sous le poids des gros vo-
lumes entassés ; d'un bureau de bois
noir chargé de livres et couvert de
paperasses devant lequel un homme
était assis.

Cet homme, M. Pierre Rousseau,
sans doute, était enveloppé dans une
longue robe de chambre à grands car-
reaux dont il eût été difficile de recon-
naître les couleurs ; sa barbe, qu'il
portait en collier, était rousse et com-
mençait à blanchir ; ses cheveux plats,
demi-longs, étaient de la même cou-
leur que la barbe ; seulement, sur les
tempes, ils avaient la teinte grise du
plâtre. Des lunettes à branches d'or
étaient posées sur son nez, et leurs
grands verres bleus et ronds cachaient
entièrement ses yeux.

Certes, il était impossible que le
marquis reconnût le père d'Aurore,
dans ce personnage ainsi déguisé, qu'il
n'avait vu, du reste, qu'une fois, la
nuit, sans pouvoir bien examiner ses
traits. Et puis, à moins d'y regarder
de très près, on ne pouvait découvrir
qu'il avait une barbe postiche, et que
sa tête était ornée d'une perruque.

Après avoir salué, Adrien, ému, mal
à son aise, regardait avec une sorte
de crainte la barbe, les cheveux et
surtout les verres de lunettes de l'ami
de Salomon, à travers lesquels pas-
sait la flamme de son regard.

— Encore un juif, pensa le jeune
homme.

Ayant arrêté un instant ses yeux
sur le marquis, le comte l'invita à
s'asseoir, en lui montrant un fauteuil.

— Monsieur de Verveine, dit-il, vous
venez ici envoyé par Joseph Salomon,
m'a-t-on dit ?

Le timbre de la voix du comte fit
tressaillir Adrien.

— Cette voix ne m'est pas inconnue,
pensa-t-il.

Mais il était, à ce moment, si loin
de la Cordelière, qu'il ne se rappela
point.

— Oui, monsieur, répondit-il, je suis
envoyé par M. Salomon.

— Vous avez une lettre de lui ?

— Non, monsieur, sa carte seulement.
La voici.

— C'est bien, cela suffit. Pourquoi
venez-vous me trouver ?

— J'ai besoin d'une somme assez
forte, balbutia Adrien.

— Dites le chiffre.

— Vingt mille francs me sont abso-
lument nécessaires, et je voudrais em-
prunter trente mille francs.

— Ah !... Et quand vous faut-il
cette somme ?

— Aujourd'hui même.

— C'est, en effet, un besoin urgent.
Salomon a dû vous dire, monsieur le
marquis, que je ne suis pas précisé-
ment un prêteur d'argent ; quand il
m'arrive de faire ce métier, qui ne me
plaît guère, c'est plus par obligeance,
vous pouvez me croire, que pour pla-
cer un capital à un taux élevé. Pour
des raisons que je n'ai pas à vous faire
connaître, j'aime à rendre service, de
temps à autre, à un fils de famille.
Seulement, je me permets de le gron-
der et de lui donner des conseils, qu'il

ne suit pas toujours, malheureusement.
De plus, quand je prête une somme
plus ou moins forte, j'aime à savoir
l'emploi qu'on en veut faire. C'est ce
que je demande à monsieur le marquis
de Verveine. Ah ! dame, je suis un
peu curieux.

— Je n'ai pas à vous le cacher, mon-
sieur, répondit Adrien, hier j'ai joué
sur parole et j'ai perdu vingt mille
francs.

— Et avant, combien aviez-vous
perdu ?

— Douze mille.

— Total : trente-deux mille francs
dans une seule soirée.

Le jeune homme baissa la tête.

— Monsieur le marquis, reprit le
comte, combien avez-vous de revenu ?

— Soixante-quinze mille francs ; mais
je puis le doubler, le tripler même.

— Comment cela ?

— En faisant quarante ou cinquante
coupes de bois au lieu de vingt.

— Dites plutôt, monsieur le marquis,
en détruisant la propriété ! Mais c'est
un expédient cela, monsieur, un très
mauvais expédient. Et après, où serez-
vous ? Qu'aurez-vous fait du revenu
si bien aménagé par votre père ? Mais
vous sentez si bien tout cela, que vous
n'en êtes pas venu encore à cette ex-
trémité. Laissez vos bois debout, mon-
sieur le marquis.

Mais admettons un instant que vous
fassiez cette sottise ; admettons en
même temps que vous perdiez au jeu,
non pas chaque nuit, mais tous les
mois seulement trente-deux mille
francs ; pertes de jeu : trois cent qua-
tre-vingt-quatre mille francs ; diffé-
rence en moins : cent cinquante-neuf
mille francs. Et les dépenses de votre
maison, dont je ne parle pas ! Vous
voyez bien, monsieur le marquis, que
c'est un expédient mauvais, très mau-
vais. Avec votre formidable abattage
de bois, vous irez six mois tout au
plus. Et après, comme vous n'êtes pas
homme à traîner dans la boue des
rues des bottines trouées, il faudrait
vous brûler la cervelle ; et vous lais-
seriez à vos créanciers, volés, des im-
meubles presque sans valeur. Voyons,
est-ce que vous voudriez qu'on dise
de vous, même après le suicide : le
marquis de Verveine est un voleur !

Le jeune homme devint écarlate.

— Oh ! monsieur, fit-il d'une voix
frémillante, j'aimerais mieux...

— Quoi ?

Adrien resta muet ; il ne trouvait
rien à répondre.

— Allons, se disait le comte, tous les
bons sentiments ne sont pas morts en
lui ; on peut encore le sauver !

XVI — LES BIJOUX DE FAMILLE

APRÈS un court silence, M. de Lasser-
re reprit :

— Monsieur le marquis, vous
vous êtes engagé sur une mauvaise
voie ; vous ne montez pas, vous descen-
dez ; au bas de la pente se trouve
l'effroyable abîme qui attend les im-
prudents et les fous. Vite, — et je
crois qu'il en est temps encore, —
retournez en arrière pour prendre un
autre chemin !

Vous voyez, je gronde, je conseille ;
j'exécute mon programme.

Bien doué comme vous l'êtes, vous
avez mieux à faire qu'à passer vos
nuits dans des maisons de jeu, dans
des coulisses de théâtre, chez des mar-
chandises de baisers, plus ou moins
maquillées, ou à de joyeux festins qui
finissent toujours en orgie ! La France,
monsieur le marquis, la France, notre
chère patrie, n'a pas trop de tous ses
enfants pour la servir ! L'administra-
tion, la législation et la grande indus-
trie, qui décuple notre fortune nation-
nale réclament des intelligences. Quoi !
vous seriez un de ces débau-

chés, hommes sans valeur, hommes de rien, sots gonflés de vanité et de faux amour-propre, qui se roulent dans toutes les fanges, s'abêtissent, ruinent leur santé et ne savent que dilapider la fortune péniblement amassée par le travail de leur père! Un Français inutile à son pays n'est pas un Français! On casse le bois mort et on le jette au feu! On arrache l'ivraie qui gêne le blé qui monte! Si vous devez quelque chose à la France, monsieur le marquis, vous devez aussi quelque chose à vous-même, au vieux et beau nom que vous portez, à la mémoire de vos ancêtres, les preux qui vous l'ont donné!

Vous avez de l'intelligence, vous êtes instruit et vous êtes jeune; toutes les carrières vous sont ouvertes. Consultez vos forces et vos aptitudes, et choisissez! Je vous le répète, monsieur le marquis, on n'a plus le droit aujourd'hui d'être un homme inutile. Chacun dans sa sphère, les plus petits comme les plus grands, selon leurs forces et leurs moyens, tous doivent être à l'œuvre!

Le jeune homme tenait sa tête baissée et se disait tout bas:

— Il a raison!

— Je ne vous demande pas à combien se montent vos dettes, reprit le comte de Lasserre, ce que vous devez à Salomon et probablement à d'autres, cela ne me regarde point. Salomon est mon ami, je le connais; s'il vous a adressé à moi, c'est qu'il est sûr que je peux traiter avec vous; mais au train dont vous y allez, si vous continuez la même existence, vous arriverez fatalement, et peut-être dans un bref délai, à la ruine. Alors que vous restera-t-il? La honte d'avoir si mal employé votre jeunesse, vos regrets, le mépris des honnêtes gens, les humiliations de toutes sortes, les dédains et les railleries de vos anciens amis, qui diront, en vous voyant passer: Regardez donc ce pauvre diable qui se traîne rasant les maisons, baissant la tête, ayant peur qu'on le voie. Eh bien! c'est le marquis de Verveine, autrefois si joyeux, si brillant. Quelle dégringolade!

— Vous m'accablez, monsieur, dit Adrien d'une voix presque éteinte.

— Je vous ai prévenu, monsieur le marquis, c'est mon programme. Vous me trouvez peut-être bien hardi, bien audacieux?

— Non, monsieur; je sens dans vos paroles l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, et si dures qu'elles soient, je les écoute avec déférence...

— C'est bien. D'ailleurs, je suis un vieillard: on peut tout entendre d'un homme de mon âge. Voyons, profitez-vous de mes conseils?

— Je tâcherai, monsieur.

— C'est déjà quelque chose. Monsieur le marquis, vous connaissez ce proverbe: « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es! » Vous êtes mal entouré, mal conseillé... Les flatteurs sont des ennemis; on les a vus et on les verra encore faire tomber des hommes montés très haut.

Prenez garde! Défiiez-vous des faux amis.

— Comment les connaître?

— A ce qu'ils vous font faire, à ce qu'ils font eux-mêmes. Mon Dieu, j'ai été jeune aussi, moi, et j'ai subi quelques entraînements. On peut être faible à certains moments et manquer de volontés, mais il me semble qu'on doit toujours avoir en soi quelque chose, une force pour se retenir. Ne sentez-vous pas en vous ce quelque chose, monsieur le marquis? C'est, par exemple, le souvenir de son père, de sa mère... ou bien encore le souvenir d'une personne qu'on aime... ou qu'on a aimée!

En prononçant ces derniers mots la voix du comte était devenue tremblante. Se soulevant sur son siège, il attendit avec anxiété la réponse du jeune homme.

— Oui, oui, monsieur, répondit Adrien en s'animant, vous avez raison; j'ai gardé le souvenir de mon père, de ma mère, qui m'a tant aimé, et je sens que c'est une force en moi.

M. de Lasserre retomba sur son fauteuil.

— Ah! il ne pense plus à ma fille! se dit-il.

Et il étouffa un soupir dans sa poitrine.

Mais, toujours maître de lui, il reprit:

— Eh bien, monsieur le marquis, c'est de cette force dont il faut vous servir.

Puis changeant de ton subitement: — Maintenant, monsieur le marquis, dit-il, parlons de la chose qui vous a amené chez moi. Vous désirez m'emprunter vingt ou trente mille francs.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, j'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle, monsieur?

— Vous possédez, m'a dit Salomon, qui les a vus et longuement examinés, puisqu'il a pu m'en donner une exacte description, de superbes bijoux.

— Qui ont appartenu à ma mère. — Et avant elle, à plusieurs marquises de Verveine; je sais cela. Parmi ces pierreries, il y a une parure d'émeraudes d'un très grand prix. Cette parure, un cadeau royal, a été donnée à la marquise Raymonde de Verveine par la reine Marie Leczinska, dont elle était dame d'honneur, en reconnaissance de services particuliers rendus à la reine par le marquis Philippe de Verveine.

— C'est vrai, monsieur. — Banquier, autrefois, j'ai eu de grandes relations jusque dans les cours des empereurs et des rois. Aujourd'hui encore, dans certaines circonstances, les princes s'adressent à moi. Or, un jeune prince, héritier futur d'un Etat européen, qui est à la veille de se marier, m'a chargé de lui acheter, choisis par moi, les bijoux qu'il veut mettre dans la corbeille de sa fiancée, une fille de roi. J'ai vu chez nos grands bijoutiers parisiens, Fontana et autres, ce qu'ils ont de plus riche et de plus beau. Eh bien, monsieur le marquis, tout ce qu'on m'a montré comme pierres précieuses et comme bijoux, ne peut être comparé en beauté et en travail à vos magnifiques pierreries. Bref, l'idée vient de me venir de vous acheter vos bijoux pour le prince en question.

[A suivre au prochain numéro]

Mme Dandois - ingénieur du son

[Suite de la page 4]

des chanteurs et un orchestre qui sont les plus difficiles à régler, vu la diversité des sons et des bruits. Cela nécessite une manipulation rapide des amplificateurs, l'ouverture et la fermeture de différents micros... vous voyez ce que je veux dire?

— Je le vois tellement bien qu'il n'est pas permis d'avoir la moindre distraction lorsqu'on est ingénieur. C'est une carrière qui ne me conviendrait pas, je suis si distraite que ce serait un désastre!

Mes remarques firent sourire mon interlocutrice qui m'assura bien vite que je me corrigerais sûrement de ce vilain défaut, si j'avais à gagner ma vie comme ingénieur.

— En toute sincérité, madame, conseillez-vous aux femmes de choisir cette carrière?

— Je conseille fortement aux épouses des ingénieurs de radio de s'initier dans cet art, afin de mieux comprendre leur mari et les encourager dans leur tâche souvent ardue.

— Je présume que cette carrière demande des efforts constants?

— En effet, la radio est une science nouvelle qui se perfectionne sans cesse. Il faut donc être à la page et se mettre au courant de toutes les dernières inventions, les nouveaux développements, etc.

— Vous avez raison, chère madame. Dans tous les domaines il convient de

s'améliorer par l'étude si l'on veut arriver au succès.

— C'est pourquoi je suis présentement des cours de l'Institut du Capitol de Washington, ajouta madame Dandois.

Et comme je me levais pour prendre congé de ma charmante interlocutrice, je vis venir vers nous un fort joli garçon, à l'œil vif, et au regard intelligent.

— Je vous présente mon fils aîné, me dit madame Dandois, lui aussi se destine à la radio, à titre d'ingénieur.

— Tel père, tel fils, allais-je répliquer, mais devant le si bel exemple de la maman, je serrai la main du futur ingénieur, sans rien lui dire... car les grandes émotions sont muettes.

— Puis-je ajouter, mademoiselle, qu'en plus de ce grand garçon, j'ai six enfants: quatre filles et deux autres fils.

— Vous êtes admirable, madame! puissent vos chers enfants ne jamais oublier le grand courage que vous avez eu, en prenant la place du chef de famille pour gouverner la barque familiale.

— Oh je suis satisfaite! certes je n'ai pas une minute à moi, ma vie est remplie à sa pleine capacité, mais n'est-ce pas dans le travail et la tâche accomplie que se trouve le vrai bonheur!

"Quand le bâtiment va..."

[Suite de la page 6]

si l'on peut dire, où ont lieu meetings et distractions. Les Catholiques pour leur part peuvent assister aux services divins dans une section de l'école. Un aumônier appointé à cet effet s'occupe de desservir la population catholique de la petite agglomération.

Il est de plus en plus question, pour l'après-guerre, de s'attaquer aux taudis des grandes villes pour trouver une solution au problème du chômage qu'on appréhende. N'est-ce pas qu'en appli-

quant ce système de construction et en l'adaptant aux circonstances de l'époque, on pourra faire d'une pierre deux coups? On occupera les bras et, de ce fait, on procurera aux populations ouvrières une plus belle condition d'habitation. Oui, vraiment, il est permis de rêver dans ce sens pour l'après-guerre, car ce n'est pas une chimère comme le démontre le premier cas qu'on a si bien franchi!

**Ah! Voilà
Le Nouvel
INHALATEUR
VICKS!**



*S'emploie à volonté.
Peu encombrant.
Soulage rapidement.*

POUR RESPIRER PLUS LIBREMENT, quand vous avez le nez bouché par le rhume— portez dorénavant ce nouvel Inhalateur Vicks, "Reniflez-le" un peu, quand vous en sentez le besoin.

Mis au point par les fabricants du Vicks VapoRub ce nouvel Inhalateur Vicks n'est guère plus gros que le petit doigt, et il est bourré d'un médicament efficace qui DÉGAGE LE NEZ EN QUELQUES SECONDES!

Par les fabricants du Vicks VapoRub



COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

(Canada seulement)

1 an	\$1.00
2 ans	\$1.50

IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.



Toux DUE AU Rhume

**Voici un moyen facile,
éprouvé, de vous soulager**

Combattez ces pénibles crises de toux et soulagez les souffrances du rhume, à la manière Vicks. Faites bouillir de l'eau. Versez-la dans un bol. Ajoutez-y une bonne cuillerée de Vicks VapoRub. Puis respirez les vapeurs médicamenteuses qui se dégagent. A chaque respiration, l'action médicamenteuse du VapoRub calme l'irritation, apaise la toux, aide à dégager la tête et les voies respiratoires... **POUR AUGMENTER LE SOULAGEMENT... au coucher, frictionnez-vous la gorge, la poitrine et le dos avec du Vicks VapoRub.** Son action cataplasme-vapeurs travaille à vous apporter le bien-être pendant que vous dormez.

LES CAMIONS 1945

LES CAMIONS destinés aux entreprises commerciales que fabriquera International Harvester en 1945, production autorisée par le gouvernement, seront de modèles identiques à ceux de 1942, 1943 et 1944. Ces camions seront munis des plus récentes améliorations dont certaines d'entre elles avaient été conçues avant que la production fut mise sous le contrôle de l'Etat.

La vente de ces camions se fera par l'intermédiaire des fournisseurs habituels aux acheteurs ayant obtenu la priorité requise de l'Office du Contrôleur des Véhicules-Moteurs. On aura le choix entre cinq modèles de base dans cette production de 1945, dont le type moyen K-5, de même que le modèle lourd K-7 et KR-11. On trouvera en outre le modèle léger K-3 et le modèle lourd K-8, de même que ceux d'avant-guerre.

Le K-3, 6,650 livres; le K-5, 13,500 livres; le K-7, 16,500 livres; le K-8, 20,000 livres et le KR-11, 27,000 livres.

Les modèles lourds seront munis du moteur encore plus puissant Blue Diamond (K-7) et Red Diamond (K-8 et KR-11). Le modèle K-5 sera muni du célèbre moteur Green Diamond. Les épreuves constatées au cours de travaux pour fins militaires ont démontré que les moteurs Red Diamond de l'International Harvester en plus d'être économiques sont d'une extrême efficacité.

En outre de remarquables innovations concernant les moteurs proprement dits, les modèles K-7 et K-8 sont munis de freins hydrauliques améliorés qui émerveilleront. Quant au modèle KR-11 il est muni de freins à l'air.

Plusieurs années de recherches effectuées dans les laboratoires ont permis l'application de multiples améliorations quant à la force motrice, à l'endurance et à l'étonnante facilité de conduite. Tous les modèles moyens et lourds destinés au service commercial pour l'année 1945 sont équipés d'une transmission à deux vitesses. Les intéressés pourront mieux constater de visu les étonnants prodiges de fabrication réalisés à leur intention par International Harvester.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 9]

inclusivement, l'immortel Georges Vézina. Al Lacroix garda les filets du tricolore à la fin de la saison 1924-25. Voici quelques notes qui vous intéresseront au sujet de votre oncle, comme vous le dites. Al Lacroix est né à Newton, Mass., le 12 décembre 1900, à huit milles de Boston. Sa maman est originaire de St-Nicolas, comté de Lévis, et son père de St-Alexandre d'Iberville. Il est le fils d'une famille de 9 enfants, 5 garçons, 4 filles. Un de ses frères est Père des Missions Étrangères.

Après ses huit premières années passées aux États-Unis, il s'en revint au Canada avec sa famille, qui s'établit dans les Cantons de l'Est dans l'agreste petite ville de Coaticook.

Il passa cinq ans de sa jeunesse au collège des Frères de cette localité, puis repartit vers l'âge de 13 ans pour Newton. Il devint gardien des buts du High School de cette ville, où il finit ses études. Il devint même le capitaine du club de hockey de cet établissement.

Depuis 1902, il existait au Massachusetts une ligue intercollégiale composée de 42 clubs et les reporters de journaux et d'ailleurs faisaient un tri des meilleurs joueurs pour détailler des les finales à l'aréna de Boston.

Lacroix, capitaine de l'équipe de Newton High School, manœuvra de façon à conquérir des lauriers, à plus d'une reprise.

De là, il passa au club Navy, champion de l'année, ex-æquo avec le Pittsburg, qui remplaça dès 1918 le B.A.A. en dissolution, vu le départ de ses membres pour l'armée et la marine, durant la grande guerre de 1914-18. Lacroix, en 1919, devint son gardien des buts jusqu'en 1924.

George Brown dirigea cette équipe, dès les débuts et Connelly lui succéda. Notons en passant que ce dernier fut l'organisateur du marathon annuel de 26 milles, où s'illustrèrent Edouard Fabre et Gérard Côté, de Montréal.

En 1920, il fut choisi gardien des buts substitut pour les Olympiades d'Anvers. Un empêchement majeur lui interdit ce voyage, à cause de ses affaires.

De 1920 à 1924, sa fameuse équipe du B.A.A. remporta 4 fois le championnat de l'Est et 2 fois le championnat des États-Unis.

Le National rendit visite à ce club en 1924. Il fut blanchi 4 à 0 par le B.A.A. Sylvio Mantha faisait alors partie de ce fameux club. Un incident fort amusant se produisit alors. Me Maurice Forget, avocat, avait le patronage du National. Placé en arrière de Lacroix il encourageait ses joueurs

en français avec force conseils, sans s'imaginer avoir dans son voisinage un gardien de buts parlant sa langue. Ce dernier, fort amusé de l'effort constant du disciple de Themis pour encourager ses hommes, lui lança la boutade suivante: "Ils ont besoin de s'y prendre beaucoup plus vite pour entrer leur point." Voyez d'ici la mine déconfitée de Maurice Forget.

En 1924, son équipe, le E.A.A., remporta le championnat des États-Unis contre St. Paul du Minnesota. Abel, l'ex-géant des Rangers, jouait pour le St. Paul, accompagné d'un autre géant Breen du club de St. Paul.

L'incident de sa carrière comme joueur qui resta le mieux gravé dans sa mémoire c'est le fait qu'au début de la partie entre le St. Paul et le B.A.A., les paris en faveur du St. Paul étaient de 10 à 1. Cet état de choses déterminait chez les joueurs du B.A.A. la volonté de vaincre à tout prix et c'est ce qui eut lieu.

On le retrouve à Chamonix, au pied même de la mer de glace, avec les All Stars américains, représentant les couleurs de Jonathan. Ils battirent successivement, à cet endroit, la Belgique, la France, la Tchécoslovaquie, l'Angleterre, la Suède et la Suisse. Le Canada, toujours en vedette, les vainquit cependant 5 à 1, dans une partie très rapide.

Il était, à ce moment, le seul joueur des deux équipes américaines et canadiennes parlant français.

Il se produisit alors un incident tragico-comique. L'équipe française avait, comme gérant, un membre de sa nationalité, destiné à être arbitre et portant le nom de Lacroix. Or il arriva que plusieurs eurent des doutes sur l'impartialité du Lacroix français. La similitude des noms avait fait naître ce soupçon.

En 1925, Léo Dandurand, voyant Vézina affaibli par la maladie qui le minait depuis longtemps, fit en cette occasion un choix très judicieux. Son contrat d'une durée de deux ans fut signé, à l'hôtel Windsor.

Comme Joliat, il fit du baseball, du tennis, de la balle au mur, du football et de la natation. Il se distingua à Newton dans une course de 5 milles qu'il gagna. Il reçut en récompense pour cet exploit une magnifique coupe.

Tour à tour, acteur dramatique et comique, en Anglais et en Français, il s'intéressa à la littérature.

Il est marié à une franco-américaine, élevée à Newton. Cette dernière fit ses études, à Berthier, P. Q.

Il fut courtier d'assurances.



Le révérend frère Magloire Valiquette, c.s.v., tient dans ses bras un magnifique renard argenté pris au piège, il y a quelques semaines. Le rusé canidé s'était rongé la patte sur une longueur de 3 ou 4 pouces afin de se libérer. Mais ce fut en vain.

A son avis, Joliat fut insurpassable comme jeu et Morenz fut le plus rapide de tous les joueurs.

SAVAIT-ON QUE...

En Russie, ceux qui taquinaient le dieu Hasard, en risquant leur argent aux paris-mutuels des courses de chevaux, devaient choisir les deux premiers gagnants de chaque course pour retirer un certain montant d'argent. Ce procédé fait tomber un plus grand nombre de dollars dans les coffres de l'Etat, propriétaire des pistes de courses, et en même temps met un frein aux gros paris, faits par les "poissons" de toutes nationalités. Si les États-Unis avaient adopté ce système soviétique, qui empêche les gens de trop parier, le gouvernement américain n'aurait pas mis de stop, comme celui que l'on connaît présentement... A Montréal, les rédacteurs sportifs et les gens qui ont crié le plus fort contre ce ban étaient, précisément, ceux qui retiraient, chaque année, d'assez bons profits des courses de chevaux, un peu partout... Dave Trottier, ancien ailier gauche des ex-Maroons, était gérant de la compagnie "McColl Frontenac Oil," à Halifax.

Voici un lot de renards, capturés au piège par le frère Magloire Valiquette, c.s.v., de la Ferme St-Viateur, La Ferme, Abitibi. De chaque côté, l'on voit deux élèves de l'École d'Agriculture.



JEU DE COURSES et JEU DE BOURSE

Par "FABIUS"



VIII — PARI-MUTUEL ET "BOOKIES" CLANDESTINS — COURTIERS HONNETES ET "HIGH PRESSURE SALESMEN"

ON JOUE AUX COURSES de deux façons : aux guichets du pari-mutuel et chez les bookmakers, couramment appelés "bookies". Les deux systèmes ont leurs défenseurs comme leurs détracteurs. Le grand public préfère généralement le pari-mutuel, tandis que les joueurs invétérés sont des adeptes des bookmakers... et du pari-mutuel. Empressons nous de dire que, seul, le pari-mutuel est légal et que ses opérations contrôlées par l'Etat offrent aux parieurs des garanties indiscutables de correction et d'équité. Quant aux bookies, ils opèrent à leurs risques et périls dans des endroits qui varient au rythme plus ou moins rapide des campagnes de moralité publique et des descentes de la police. Toutefois, il importe de ne pas confondre illégalité avec malhonnêteté. Ce qui revient à dire que tous les "bookies" indistinctement ne sauraient être tenus pour des gens sans aveu, vu que bon nombre d'entre eux font rigoureusement honneur à leurs engagements. Néanmoins, du fait que leurs opérations sont illicites et leurs barèmes plutôt arbitraires, il s'ensuit que ce genre d'affaires est particulièrement attrayant pour un certain nombre d'individus dont les scrupules de conscience troublent assez rarement le sommeil.

Alors, comment se fait-il donc qu'en dépit de tant d'interdictions, de poursuites et de condamnations, ces francs-tireurs du turf conservent encore une indéniante emprise sur la confrérie des parieurs ? Deux raisons expliquent assez bien ce fait apparemment étrange. La première, d'ordre psychologique, tient à ce que les "Bookies" ont pour eux le double attrait du mystère et de la chose défendue ; l'autre, du domaine réaliste, est que dans certains cas, les dividendes payés aux gagnants par les "bookies" sont supérieurs à ceux du pari-mutuel toujours déterminés par un calcul invariable.

L'événement est rare mais il suffit qu'il se présente occasionnellement pour assurer aux maisons de paris clandestins une clientèle considérable et d'une surprenante fidélité.

Sans vouloir discuter plus au long ce point particulier de morale hippique, il est tout de même un principe essentiel que nous tenons à rappeler aux tenants du pari-mutuel ainsi qu'aux adeptes des "bookies" de toute catégorie. Ce principe, c'est que quiconque fréquente assidûment les hippodromes, non pour y chercher les bienfaits du grand air et les saines émotions d'un beau spectacle sportif, mais dans l'intention avouée d'y gagner beaucoup d'argent, celui-là commet une grave erreur et s'expose de gaieté de cœur aux plus amères déceptions, aux plus coûteuses désillusions. De par son origine, le turf est uniquement une distraction bienfaisante et l'on doit plaindre et blâmer les hommes qui ont eu la malencontreuse idée de dénaturer ce magnifique sport en y greffant l'appât d'un gain toujours extrêmement aléatoire.

L'analogie la plus saisissante qui existe entre la Bourse et les Courses consiste dans le fait que toutes deux tirent leur plus puissant attrait de la passion du risque qui est une des caractéristiques de base de l'humaine nature. De cette similitude profonde dérivent ensuite maintes ressemblances secondaires. Ainsi, par exemple, on peut établir une correspondance assez frappante entre les maisons de Bourse sérieuses et le pari-mutuel, en même temps qu'on constatera une indéniante affinité entre certains "bookies" clandestins et les courtiers marrons (high pressure salesmen).

Les agents de change honnêtes et responsables s'appliquent scrupuleusement à mériter la confiance de leurs clients en leur fournissant des statistiques et informations aussi véridiques qu'il se peut, puis en les faisant bénéficier de leur expérience reconnue en matière de placement ou de spéculation ainsi que des avantages appréciables de leurs affiliations financières. Tout au contraire, les opérateurs de l'autre catégorie (high pressure salesmen) n'ont d'autre objectif en vue que de soutirer à des ignorants ou des naïfs leurs épargnes et leur capital pour les convertir, moyennant des commissions fabuleuses, en valeurs plus ou moins fictives. Ces vendeurs à haute pression, pour traduire littéralement l'expression anglaise, ne reculent devant rien pour assurer le succès de leur détestable négoce. Les arguments les plus extravagants, les affirmations les plus osées, les promesses les plus insensées ont la monnaie courante de leur éloquence qui ne laisse jamais place à aucune réplique de la part des candides victimes sur lesquelles ils ont jeté leur sinistre dévolu. Parfois même, ils iront jusqu'à escamoter des signatures sur des blancs de commande incomplètement, quand ce n'est pas frauduleusement remplis, ou bien encore, ils se feront livrer des titres de choix pour les échanger, sans le consentement et hors de la connaissance des propriétaires, pour des valeurs totalement inactives, voire même simplement inexistantes.

De temps à autre, certains journalistes et sociologues épouvantés somment bruyamment les autorités de prendre des mesures draconiennes pour mettre fin une fois pour toutes à ces escroqueries patentes. La chose est assurément louable et opportune mais, toutefois, il est non moins incontestable que les efforts les mieux intentionnés en ce sens demeureront à peu près vains tant que les victimes elles-mêmes ne se protégeront pas en cessant définitivement de confier leurs transactions financières à d'autres intermédiaires que les maisons de courtage accréditées et dont la réputation d'intégrité est au-dessus de tout soupçon. Ah ! si l'on pouvait enfin se rendre compte que le succès des fripouilles est fait exclusivement de la légèreté incroyable, de la badauderie sans limite des honnêtes gens ! C'est seulement le jour où cette vérité sera évidente pour tous les esprits et inspirera toutes les volontés que le règne des écumeurs financiers de tout acabit sera irrémédiablement révolu.

LANGUE FRANÇAISE

Vingt-cinq mots en "escente"

Nous vous présentons une poignée de rimes si parfaites que les Muses en seraient pâmées d'enthousiasme !

Par ALBERT LEMIEUX



L'étude du vocabulaire se fait de différentes manières : mots croisés, mots carrés, charades, énigmes, anagrammes, métagammes, logogripes, homonymes, synonymes, paronymes, onomatopées, acrostiches, calembours, jeux d'esprit, etc. Toutes ces méthodes sont bonnes, mais un des procédés les plus efficaces, d'après nous, d'améliorer son répertoire écrit ou verbal est de scruter l'origine des mots à leur racine, d'en apprendre l'histoire tout comme on élabore une généalogie de famille. Nous avons esquissé ce système dans nos chroniques antérieures ; nous le démontrerons encore dans celle-ci. Tous les mots, parfois très rares, que nous soumettons à votre étude subissent l'influence de la terminaison spécifique, "escente", finale latine *escens* qui signifie *apporter, devenir*. Afin de vous faciliter la recherche de leur signification, nous vous en indiquerons l'étymologie là où elle n'est pas apparente. Pour retirer le plus de profit possible de cet exercice, on devrait rechercher toute la parenté en ligne directe ou collatérale de ces mots : père, mère, frère, sœur, cousin, cousine, etc. Elle est aussi nombreuse que les sables de la mer. Bonne chance !

INSTRUCTIONS : Intercalez le mot juste à la suite de chaque définition. Tous les mots doivent se terminer en "escente".

1. Qui a la forme, le caractère d'un arbre, (latin *arbor*) : une fougère
2. Age de la vie, qui suit l'enfance jusqu'à l'âge viril, (latin *adolescere, croître*) : la candeur
3. Qui passe à la couleur jaune, (latin *flavescere, jaunir*) : une moisson
4. Qui ne forme qu'une seule pièce, (latin *coalescere, se souder*) : une adhérence
5. Qui tombe en faiblesse, (latin *collabascere, chanceler*) : une phrase
6. Qui disparaît par degrés, (latin *evanescere, disparaître*) : une poudre
7. Qui produit une émotion vive et passagère, (latin *effervescere, s'échauffer*) : une foule
8. Dont les reflets imitent les reflets de l'iris : une projection
9. Qui relève de maladie : une personne
10. Qui jouit de la vertu de transformer la clarté qu'il reçoit en radiations lumineuses, (latin, *fluere, couler*) : une solution
11. Qui a la propriété d'un corps chauffé jusqu'à devenir blanc, (latin *candere, briller*) : une lampe
12. Qui a le pouvoir d'émettre des rayons lumineux, (latin *lumen, lumière*) : le radium est de nature
13. Qui devient lumineux dans l'obscurité, (grec, *phos, lumière et pherein, apporter*) : la mer est
14. Se dit des feuilles garnies de poils très fins imitant le duvet, (latin *pubertatem, signe de virilité*) : une plante
15. Se dit des lettres hébraïques qui ne se prononcent pas, (latin *quiescere, reposer*) : une lettre
16. Qui prend une teinte d'opale : une pierre
17. Qui présente le phénomène d'un ralentissement vital, (latin *senescere, vieillir*) : une activité
18. Qui devient rouge, (latin *ruber, rouge*) : une peau
19. Qui est couvert d'épines, (latin, *spina, épine*) : une rose
20. Qui contient un suc laiteux, (latin *lactescere, devenir laiteux*) : une préparation
21. Qui est dans le marasme, (latin *tabescere, se dissoudre*) : une affection
22. Qui présente une intensité plus grande (latin, *recrudescere, reprendre des forces*) : une misère
23. Qui s'enfle, qui se gonfle, (latin *tumescere, s'enfler*) : une glande
24. Qui change de nature en s'aggravant, (préf. *dé*, latin, *generis, race*) : une nation
25. Qui commence à se gonfler, (latin *in et tumere, enfler*) : une chair

Pourcentage maximum : 100% Le vôtre : % , 4 points par réponse.

REPONSES

1. arborescente ; 2. adolescence ; 3. flavescence ; 4. coalescence ; 5. collabescence ; 6. evanescence ; 7. effervescence ; 8. iridescence ; 9. convalescence ; 10. florescence ; 11. incandescence ; 12. luminescence ; 13. phosphorescence ; 14. pubescence ; 15. quiescence ; 16. opalescence ; 17. sénescence ; 18. rubescence ; 19. spinescence ; 20. lactescence ; 21. tabescence ; 22. recrudescence ; 23. tumescence ; 24. dégénérescence ; 25. intumescence.

AH, MEMOIRE !...

SI ON VOUS DEMANDAIT...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS

Quelle est la vitesse la plus économique pour parcourir 100 milles en automobile ?

Quel inconvénient y a-t-il à gonfler insuffisamment un pneu ?

Connaissez-vous une gorgée de liquide qui a coûté fort cher ?

Pourquoi le chien sort-il sa langue quand il a chaud ?

De combien de dents se compose la denture d'un chien ?

Combien de squelette d'un cheval compte-t-il de pièces ?

Combien fallut-il de temps à Léonard de Vinci pour peindre la dernière Cène ?

Combien Millet a-t-il retiré pour sa belle peinture l'Angelus ?

Les serpents à sonnette sont-ils comestibles ?

Combien d'années vivent les crabes, les sangsues et les araignées ?

Si les vers de terre ne tombent pas avec la pluie, pourquoi en trouve-t-on dans l'eau des gouttières ?

Où les chacals préfèrent-ils habiter ?

De quoi se nourrissent les gorilles à l'état sauvage ?

Les feuilles de betterave sont-elles comestibles ?

Quelle est la rapidité des hélices d'un avion à voyageurs ?

Quelle est la plus vieille république du monde ?

Quels animaux prennent la couleur blanche pour leur fourrure ou leur plumage durant l'hiver ?

De quelle manière porte-t-on un lapin pour ne pas lui faire de mal ?

Y a-t-il des pays où la femme ne prend pas le nom de son mari ?

Combien de personnes furent guillotonnées durant le Règne de la Terreur de la Révolution française ?

Quel légume est le plus productif ?

Quelles sont les roues qui tournent le plus vite ?

REPONSES

— Vingt-cinq milles à l'heure.

— La surface du sol qu'il touche est plus large et l'usure plus grande.

— Esope, fils de Clausius Esope, a bu une gorgée de vinaigre dans laquelle il avait fait fondre une perle valant \$40,000.

— Comme il ne sue pas, c'est pour se rafraîchir en en faisant évaporer l'humidité à l'air.

— De quarante-deux.

— 256 en comptant les dents. Il y a dans le squelette humain 206 os.

— Deux ans, au couvent des Dominicains, à Milan. (1496-1498).

1,800 francs. Plus tard, à l'enchère, elle a atteint 800,000 francs. (\$160,000).

— Les Indiens du Mexique en font un plat aussi savoureux que le poulet. Le poison est contenu dans certaines glandes, et non dans la chair.

— Les crabes et les sangsues, 20 ans ; les araignées, de 10 à 15 ans.

— Les tornades et les oiseaux peuvent les emporter sur les toits, et la pluie les entraîne dans les gouttières.

— Dans les endroits où sont les lions, pour dévorer les charognes des animaux dévorés par eux.

— De fruits et de racines tendres.

— Ces feuilles saines valent mieux que la betterave elle-même.

— De 1,600 à 1,800 tours à la minute.

— Les Etats-Unis qui commencèrent avec un président comme chef de son exécutif.

— L'hermine, la perdrix des neiges, le renard et le lièvre polaires.

— Par la peau du cou. Il est mal de le porter par les oreilles, surtout s'il est gros.

— En Espagne, et les enfants peuvent prendre le nom paternel ou le nom maternel, ou les deux.

— 4,000 personnes durant toute la période de la Révolution.

— La récolte d'une acre plantée de choux pèse plus que celle de tout autre légume.

— Il y a des roues de turbines d'avion qui font jusqu'à 40,000 tours à la minute, 700 à la seconde.

RIONS, c'est l'heure...

Un employé à son patron :

— Monsieur, je fêterai demain mes noces d'argent. Je vous prie de me donner une permission.

— Pensez-vous ? réplique le patron, furieux. Pour que vous profitiez de ce précédent pour venir me demander tous les vingt-cinq ans la même chose.

— Dites-moi, garçon, à qui est ce chien qui s'est assis près de moi et me regarde tout le temps ?

— C'est le chien du restaurant, monsieur, mais ce n'est pas vous qu'il regarde, c'est votre assiette.

— Il a faim, sans doute ?

— Non, mais il reconnaît l'assiette dans laquelle il mange habituellement et il est peut-être jaloux.

— Garçon, remportez ce plat de légumes. Il n'est pas propre !

— Comment cela, monsieur ?

— Vous ne voyez pas qu'une mouche nage dans la sauce ?

— En effet, monsieur, mais c'est une mouche qui ne sait pas ce qu'elle fait : elle est dans les patates.

Elle. — Tu as ronflé comme un ogre toute la nuit.

Lui. — Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Elle. — Pas de danger, tu faisais assez de bruit sans cela.

— Nous venons vous demander quelque chose pour les orphelins du quartier.

— Monsieur ne reçoit pas ce matin.

— Nous ne lui demandons pas de recevoir, mais de donner !

Le médecin. — Il faut commencer par prendre un bain.

— Un bain, monsieur le docteur, mais j'sus t'y si mal que ça ?

— Quel est le taux de la mortalité, par ici ?

— Oh ! c'est pas cher : nos médecins se font concurrence et coupent les prix.

Un proverbe dit : "Il faut se défier du premier mouvement."

Un autre répond : "La première idée est toujours la meilleure."

Un proverbe dit : "La peur coupe bras et jambes."

Un autre répond : "La peur donne des ailes."

— J'ai l'honnêteté imprimée sur la figure.

— Oh ! il y a bien, par-ci par-là, quelques fautes typographiques.

— Justin est un homme bien chanceux, il n'a jamais de compte à payer.

— Vraiment ?

— Personne ne veut lui faire crédit.

— Que dites-vous d'elle ?

— C'est une femme de 60 ans qui paraît en avoir 50, prétend en avoir 40, s'habille comme si elle en avait 30 et se conduit comme une personne de 20 ans.

— Mais, docteur, si vous l'aimez, pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

— Vous n'y pensez pas, mon ami, c'est une de mes meilleures clientes !

— Je crains que ma fille ne soit pas très heureuse en ménage.

— Avez-vous appris quelque chose ?

— Non, mais je viens de voir son mari passer, et il a l'air aussi joyeux et indépendant que lorsqu'ils étaient garçon.

— On dit qu'il a des idées si avancées qu'il est toujours de dix ans en avant de son temps.

— Pas avec moi, son propriétaire !

— Quel est le prix d'abonnement à votre magazine ?

— Trois dollars cinquante.

— S'adresse-t-il à une classe de gens en particulier ?

— Oui, à tous ceux qui ont trois dollars cinquante.

— Je ne puis pas me voir dans ce miroir, Marie, il est trop sale.

— Madame devrait m'en remercier...

— Vous êtes un homme que personne n'aime à voir.

— Pourtant, la plupart des gens me prient de repasser.

— Pourquoi te querelles-tu avec ta petite cousine ?

— On joue au mariage.

— Est-ce dangereux d'être en tramway quand il tonne ?

— Non, car le garde-moteur est non-conducteur...

— Ces confitures aux fraises doivent être importées.

— Comment cela ?

— Il y a tant de corps étrangers dedans.

— Encore ! Mais je vous ai dit que chaque verre d'alcool était un clou de plus à ton cercueil...

— Bah ! il n'en sera que plus solide.

— Papa ne veut plus que nous sortions ensemble.

— Marions-nous alors.

— Prêtez-moi donc cinq dollars.

— Non.

— Pourquoi, parce que vous êtes cassé ?

— Non, parce que c'est vous qui l'êtes.

— Votre fille est-elle une musicienne achevée ?

— Pas encore, mais les voisins paraissent avoir décidé d'y voir !

— L'honnêteté paye à la longue.

— Oui, mais elle aurait plus de clients si elle payait comptant !

— Elle n'a pas d'amies.

— Ciel, de qui alors peut-elle parler en mal ?

Le poète. — Où sont les neiges d'antan ?

Chose. — Je crois que les échevins le savent pas eux-mêmes.

Le tailleur. — Ah ! n'oubliez pas que c'est aujourd'hui que votre billet échoit.

Le client. — Dites plutôt : échoue !

Lui. — C'est une chenille...

Elle. — Oh, l'horrible animal !

Lui. — Je ne trouve pas... d'abord c'est le seul qui fasse ses robes de soie lui-même.

Le jeune marié. — Vous pensez toujours à votre femme quand vous en êtes séparé, je présume ?

Le vieux marié. — En effet, et c'est pour cela que je reste éloigné.

— Ton mari ne craint pas de te voir en villégiature seule ?

— Oh non, il sait bien que je ne suis jamais longtemps seule !

(1) Ces questions et réponses proviennent des jeux de cartes "ENCYCLOPÉDIE" de l'abbé Etienne Blanchard qui nous en a autorisé la publication. On peut se procurer ces jeux de cartes "ENCYCLOPÉDIE" chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal. Six séries différentes de 260 questions chacune se vendant séparément au prix de \$0.35 l'unité.



Le MYSTÈRE du NORD



ONZIEME EPISODE



1—Luc ne tenait pas compte que Lanoix avait tenté de le tuer, quelques minutes auparavant. L'homme allait se noyer; il fallait le sauver! De toutes ses forces, le garçon faisait avancer le frêle canot qui menaçait d'être emporté par le courant. "Tenez bien, je vous rejoins!" cria-t-il à l'homme.



2—Le canot alla finalement s'écraser sur des roches aiguës, lui causant une énorme déchirure et Luc fut assez chanceux de ne pas être blessé. Il était à quelques verges à peine du chenapan dont on ne voyait que les mains et les poils broussillants de sa tête et de sa barbe.



3—Tout cela était arrivé si vite que Luc n'avait pu rien prévoir. Le canot tourné avait lancé le pauvre garçon dans les eaux glacées. Il remonta à la surface, haletant et constata que Lanoix se tenait au canot retourné et qui n'était d'aucun usage maintenant.



4—"Il me faut, moi aussi, atteindre le canot!" se dit Luc, en luttant contre le courant très fort. Heureusement, le courant le poussa dans cette direction. Mais, pendant que ses mains s'agrippaient au canot, Lanoix allongea le bras et son poing vint s'abattre sur le menton du pauvre garçon.



5—Etourdi par le coup, le rire satanique du hors-la-loi résonnant à ses oreilles, Luc tenta de nouveau de saisir le canot, mais les eaux l'entraînèrent, lui faisant redescendre le courant à une grande vitesse. "Noie-toi, poulain!" lui cria Lanoix, en continuant de ricaner.



6—Le pauvre garçon continua sa course, entraîné par les eaux. Après avoir descendu ainsi sur une certaine distance, il put enfin saisir un mince rebord de rocher; il resta là pendant quelques minutes. Soudain, il entendit une légère plainte et, levant la tête, il aperçut le loup, sur le haut du rocher.



7—Mais le pauvre garçon faiblissait, ses mains ne pouvaient plus tenir et il lança un appel au secours; ses doigts glissaient sur la mince bordure de pierre. Le courant le fouettait, semblant vouloir l'arracher au roc. Au-dessus de lui, le loup continuait ses plaintes et tendait ses pattes vers son ami.



8—Soudain, les doigts du pauvre garçon lâchèrent prise et, avec un cri d'horreur, il glissa dans le torrent rageur. Le loup le vit partir et redoubla ses plaintes. Tout à coup, comme il regardait les alentours, Luc le vit prendre son élan et sauter, plongeant dans l'eau glacée, se dirigeant vers les rapides.



9—Entraîné avec une telle violence, Luc ne pouvait rien tenter. L'eau l'avait déjà tellement glacé qu'il pouvait à peine remuer ses jambes. Derrière lui, le loup nageait de toutes ses forces. Il vit son jeune bienfaiteur lever son bras et disparaître en criant.
[Suite au prochain numéro]

la CHASSE au TRÉSOR

QUARANTE-CINQUIÈME EPISODE



1—Tous figés par la surprise, André, Paul et Noirot demeuraient les yeux fixés sur la forme de l'Epervier Gris, qui était remonté sur les eaux de la lagune. Depuis quelques minutes à peine, le vaisseau pirate était submergé. Maintenant, tout l'avant était hors de l'eau. Voici ce qui était arrivé...



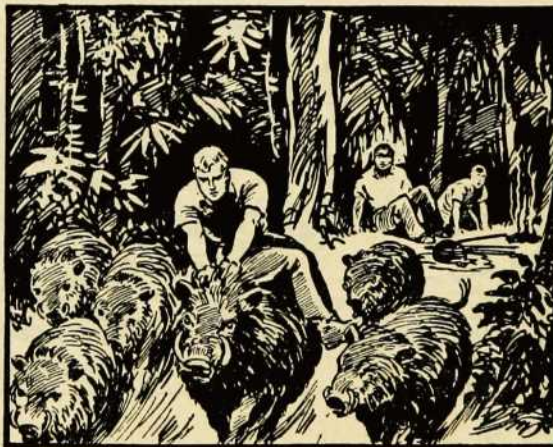
2—Les eaux placides de la lagune étaient soudain devenues tumultueuses, quoiqu'il n'y eut aucun signe de tempête. Il n'y avait pourtant aucun nuage dans le ciel, pas un souffle de vent. Donc, la seule réponse que trouvait André était qu'il s'était produit un tremblement de terre sous la mer.



3—"Ce tremblement de terre est un bienfait pour nous," dit Noirot, pendant que les trois amis préparaient un camp pour la nuit, "nous avons une chance d'atteindre le trésor." "C'est ce que je pensais," dit André. "Mais, dites donc, qu'est-ce que ce roulement," ajouta-t-il, en regardant vers les palmiers.



4—Les jeunes gens pensèrent que les indigènes visitaient l'île de nouveau, et ils appréhèrent des ennemis. C'était en effet du trouble, mais il n'était pas causé par les indigènes. Il venait d'un troupeau de cochons sauvages qui foncèrent sur le camp, faisant tout voler en l'air, y compris les trois amis.



5—André se trouva soudain sur le dos d'une de ces bêtes, sans savoir comment la chose s'était faite. Il s'agrippa instinctivement au cochon sauvage, n'osant lâcher prise par crainte d'être piétiné par les autres brutes sauvages. En quelques secondes, il était entraîné hors du camp.



6—Après un espace de temps qui parut un siècle au pauvre garçon, le cochon s'arrêta sur le bord d'un sombre précipice et André, qui n'avait pas prévu ce brusque arrêt, passa par-dessus la tête de l'animal en direction du précipice. Il fit un effort désespéré pour se retenir mais inutilement.



7—L'herbe à laquelle il s'accrocha lui resta dans les mains et il fut précipité vers le sombre inconnu. Pendant ce temps-là, devant leur camp complètement ruiné, Noirot et Paul décidèrent de se mettre à la recherche d'André. "Tonnerre, je croyais que tu étais le seul pourceau sur l'île, Noirot!" dit Paul.



8—Noirot sourit, bon garçon, car il était habitué aux taquineries de son jeune ami, sachant qu'il n'y mettait aucune malice. "Ne t'occupe pas de cela, mon jeune poulain," dit-il, "il nous faut sauver André." Ils s'enfoncèrent dans une épaisse végétation, tentant de suivre autant que possible les traces du troupeau.



9—Ils ne trouvèrent aucune trace d'André, et ne virent pas non plus les cochons sauvages. Ils cherchèrent pendant des heures, car ils étaient certains maintenant qu'André avait dû être gravement blessé et qu'il lui était impossible d'appeler à l'aide.

[Suite au prochain numéro]



NOTES Encyclopédiques



Dès l'ouverture de la tombe de Tout-Ank-Amen, on n'a pas manqué de rappeler la légende — mais, après tout, est-ce bien une légende? — de cette momie trouvée en Egypte, transportée à Londres, exposée au British Museum, et qui causa à tous ceux qui l'approchèrent des déboires multiples. Ses méfaits furent tels qu'on saisit la première occasion venue de s'en débarrasser: on la vendit à un Américain. Celui-ci l'emporta avec lui et prit passage, avec la momie, à bord d'un transatlantique. On sait ce qu'il advint à ce dernier au cours de la traversée: il se perdit corps et biens, c'était le *Titanic*. La maladie, assez grave, de Lord Carnavon, a failli donner raison à ceux qui croient les momies capables de se défendre contre quiconque vient violer le secret de leurs sépultures.

La grammaire de Vaugelas, dont on parlait sous la Coupole en attendant celle de l'Académie, faillit bien être la première grammaire de l'illustre compagnie. Mais on sait que celle-ci préféra en laisser la paternité à son auteur qui la signa: Vaugelas. Or, Vaugelas, si célèbre depuis cet événement, s'appelait en réalité Claude Faure, comme Molière s'appelait Poquelin; Voltaire, Arouet; Champort, Sébastien Roch; d'Alembert, Jean Le Rond; Delille, Jacques Fontainiers et, plus près de nous: Pierre Loti se nommait Julien Viaud et Anatole France, François Thibault; Jules Romain, Louis Farigoule et André Maurois, André Herzog.

Avant l'invention de l'imprimerie, une petite bible coûtait \$150.

De 1346 à 1558, Calais envoya des députés au parlement anglais.

280 livres de farine feront 400 livres de pain.

En 1787, 100,500 esclaves noirs furent débarqués en Amérique.

En 1682, la population de Berlin n'était que de 8,000.

L'odeur de l'écorce d'orange brûlé détruit l'odeur de la fumée du tabac.

On entend très rarement le bruit du tonnerre à plus de 20 milles.

Au Norvège chaque jeune fille qui va se marier doit prouver qu'elle sait faire la cuisine.

La longévité des astronomes dépasse même celle des membres de toute profession.

La plupart des races noires d'Afrique croient qu'elles deviennent blanches après la mort.

En 1811, l'Autriche déclara banqueroute et ne put payer qu'un cinquième de ses obligations.

Le cadre entourant le tableau de la Vierge Enfant, à Milan, est en or pur et en lapis lazulé, et coûte \$125,000.

En 1580, à Londres, il fut défendu d'ériger de nouvelles constructions à moins que ce ne fût sur d'anciens emplacements.

Un Anglais a consacré trois années de sa vie à compulsier la Bible, afin de savoir ce qu'elle contenait de versets, de mots, de lettres, etc., et voilà le résultat de cette patiente enquête. La

Bible, édition anglaise, contient: 31,173 versets; 773,692 mots; 3,566,480 lettres; le nom de Jehova s'y trouve répété 6,855 fois et la particule et 46,227. Enfin le chapitre qui marque exactement le milieu du volume est le cent-dix-septième psaume.

Plusieurs médecins déclarent qu'il est très bon pour les poumons de jouer de la flûte. En effet, sans trop comprimer ces organes, l'air en remplit toutes les cellules et leur fait ainsi le plus grand bien. Avis aux jeunes musiciens qui n'ont pas encore choisi leur instrument.

Sous ce titre: le *Vol par l'Electricité*, un magazine nous met en garde contre un moyen qui permet de percer en trois minutes, sans bruit, sans lumière, une porte de fer de trois pouces d'épaisseur. Il suffit de brancher sur la canalisation électrique deux conducteurs: l'un aboutit à une résistance et à un charbon de lampe à arc; l'autre est relié à la masse métallique du coffre-fort. Sur ce dernier, on applique une petite plaque, garnie intérieurement d'argile et présentant un trou au centre. Il suffit de faire pénétrer le charbon dans ce trou; un arc jaillit aussi-

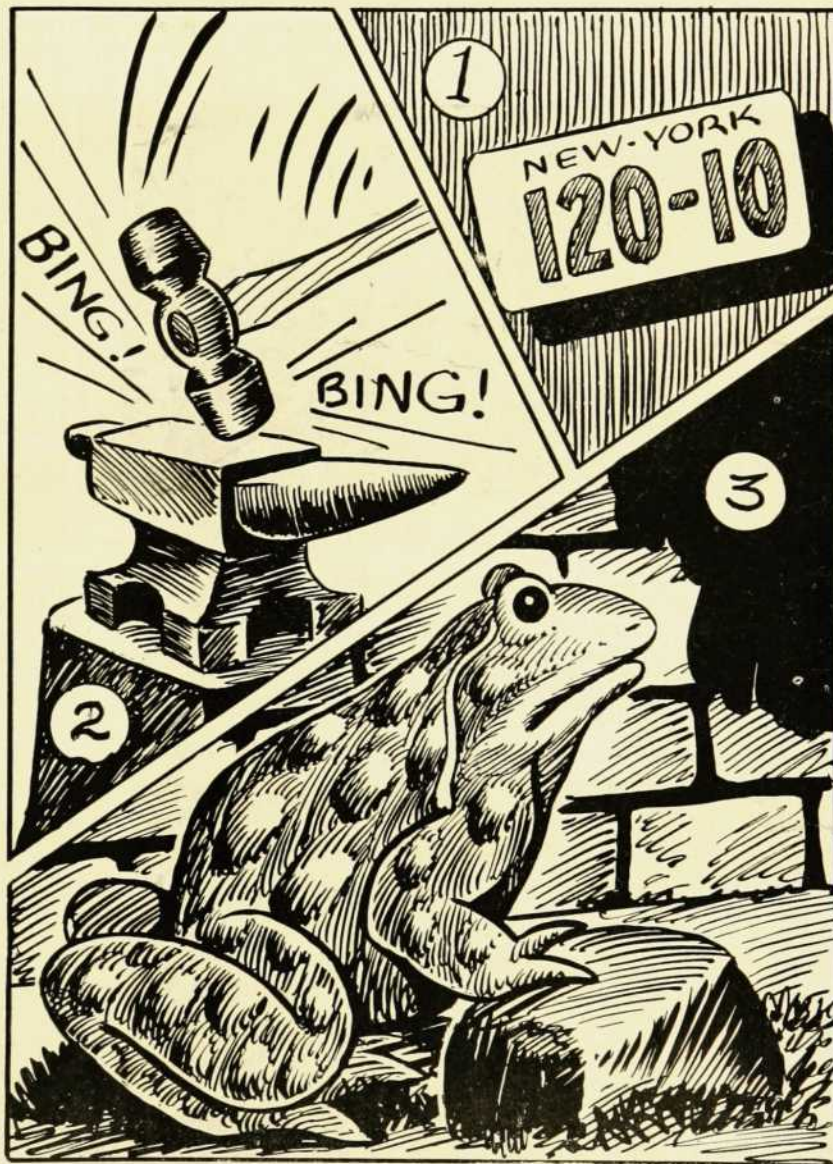
tôt entre le métal et le charbon. Il se dégage bientôt une température très élevée, le métal entre en fusion, et le crayon de charbon, dit notre confrère, s'enfonce dans la cire molle.

Tout le monde parle des sept merveilles du monde, mais combien d'entre nous sauraient les énumérer? Les voici: Le Colosse de Rhodes, statue en bronze placée à l'entrée du port de Rhodes. Les jardins suspendus de Babylone, créés sur l'ordre de la reine Sémiramis, et qui s'étagaient en terrasses. Le Tombeau de Mausole à Halicarnasse, élevé à son épouse par Artémise, reine de Lydie. Le Phare d'Alexandrie qui se dressait dans l'île de Pharos. Le Jupiter Olympien, sculpté en marbre par le célèbre Phidias. La Pyramide de Chéops, en Egypte, tombeau des Pharaons. Le Temple de Diane, à Ephèse.

Il y avait chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, et plus tard au moyen-âge, en France et en Italie, des fêtes qui duraient plusieurs jours et qui ont donné naissance à notre carnaval. Quant à l'origine de la mi-carême, elle est plus moderne. Après plusieurs semaines de calme qui succèdent à la dernière scène du carnaval (l'enterrement du Carême — Prenant ou Mardi-Gras), on a voulu faire revivre la joie. L'occasion paraît avoir été la coutume établie dans quelques petites villes, parmi les jeunes gens, de donner le mardi gras, jour de leur fête, un dernier bal aux jeunes filles du pays; celles-ci donnaient à leur tour une fête le troisième jeudi de carême. A cela s'est jointe, surtout à Paris, l'habitude parmi les blanchisseuses, de nommer à cette époque leur reina, de se déguiser, et de donner un bal aquatique et improvisé dans leur bateau. Cette coutume, souvenir de l'ancienne royauté des métiers, établie jadis dans toutes les corporations, s'est étendue de Paris à la banlieue et au-delà. Dans beaucoup de ville la mi-carême demeure la fête des jeunes filles. Une fille laide, mal habillée, ridicule, est quelquefois appelée une mi-carême.

Des généalogistes viennent de découvrir que, par les familles Jambetta-Massabie-Peyredre de Sagnes, on arrive à de très proches parents du pape Jean XXII. Cela, à la sixième génération. On savait bien que l'illustre tribun était concitoyen de l'illustre pape, tous deux étant enfants de Cahors. Mais que Jambetta fût arrière-petit-cousin d'un pape, voilà qui est bien pour nous faire rêver... Les généalogistes nous réservent de ces surprises.

Le houx affiche, au printemps, une petite fleur blanche, bien caractéristique. Les jolies baies rouges du houx sont très vénéneuses. Ne cédez jamais à la tentation d'y goûter. En Grande-Bretagne et dans certaines contrées d'Europe, le houx est cultivé surtout à des fins pratiques et non purement ornementales. Rares sont les animaux qui se risquent dans son feuillage. *L'ilex*, souvent cité par les classiques latins, était une variété de houx. Les pièces du jeu d'échecs les plus dispendieuses sont sculptées dans du bois de houx. Il se peut que le rapport entre le houx et Noël remonte à une époque antérieure au festival chrétien. On a, en effet, des indices à l'effet qu'il était employé comme symbole de joie dans les observances païennes du solstice d'hiver à Rome avant la naissance du Christ.



1. L'oiseau cloche du Brésil ne manque pas de voix. Son cri, toutefois, est fort curieux, cet oiseau qui est tout au plus de la grosseur du pigeon émet des sons qui ressemblent à s'y méprendre, à ceux du choc d'un gros marteau sur une enclume. — 2. On ignore généralement que toutes les plaques d'auto en service aux Etats-Unis sont fabriquées dans les prisons. — 3. Le grand temple égyptien, d'Abu-Simbel a été construit il y a trois mille ans; c'est un vaste édifice de 185 pieds de hauteur et qui a été taillé en plein roc. En 1817, l'archéologue Belzoni fit enlever les sables qui le recouvraient et parvint à pénétrer à l'intérieur. Dans une salle hermétiquement close depuis des siècles il eut la surprise de trouver un énorme crapeau bien vivant.

4N45-R-14877
SIE DOROTHEE QUE
171 SIE DOROTHEE
SIMONE SAURRIOL

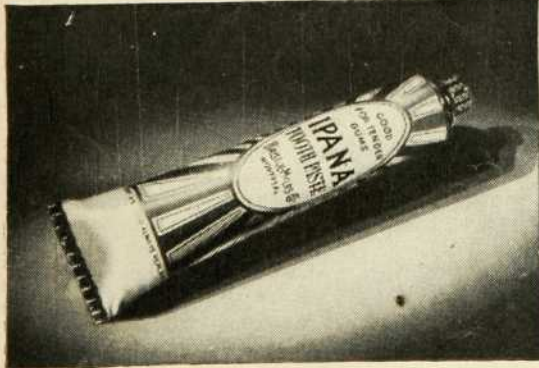


Aidez votre Dentiste

VOTRE DENTISTE est fort occupé car des milliers de ses confrères ont été appelés sous les drapeaux. Ici, sur le front domestique il travaille pendant de plus longues heures, il soigne plus de patients afin de maintenir les Canadiens en bonne santé.

Vous pouvez l'aider dans la tâche importante qu'il poursuit. Vous pouvez lui épargner des heures précieuses et lui permettre de consacrer plus de temps à son travail en suivant ces conseils :

1. Fixez vos rendez-vous à l'avance ;
2. soyez fidèle à ces rendez-vous ;
3. s'il vous faut absolument annuler une séance déjà fixée, ne tardez pas à le faire ;
4. consultez votre dentiste régulièrement — n'attendez pas qu'un traitement prolongé s'impose ;
5. entre chaque visite, entretenez vos dents et vos gencives à la maison.



Un produit Bristol-Myers — Fabriqué au Canada.

... et enjolivez votre sourire !

Gare à la "teinte rosâtre" sur votre brosse à dents. Confiez à Ipana et au massage le soin de conserver vos gencives fermes et votre sourire attrayant.

AUJOURD'HUI, le soin des dents et des gencives devient d'une importance capitale. Quand vous achetez un dentifrice, soyez prudent, choisissez Ipana.

En plus de nettoyer et de blanchir les dents, Ipana, avec le massage, aide à conserver les gencives saines. Il est bon de se rappeler que les gencives, aussi bien que les dents, ont besoin d'être entretenues régulièrement afin de sauvegarder leur fermeté. La beauté de votre sourire et l'éclat de vos dents dépendent de la fermeté et de la santé de vos gencives.

Ne négligez pas cette vilaine "teinte rosâtre"

Si vous remarquez une "teinte rosâtre" sur les soies de votre brosse à dents, consultez votre dentiste. Il vous dira peut-être que vos gencives sont paresseuses — qu'elles sont flasques par suite du manque d'exercice que leur refusent les aliments mous et surcuits de nos jours. Et, à l'instar de milliers d'autres dentistes, il vous suggérera probablement d'employer Ipana et de masser vos gencives régulièrement.

Quand vous massez vos gencives avec Ipana vous en activez la circulation, les rendant plus fermes, et, par le fait même, plus saines. Donc chaque fois que vous brossez vos dents avec Ipana, profitez-en pour masser vos gencives.

Entre vos visites chez votre dentiste, Ipana et le massage vous aideront à affermir vos gencives, à rendre vos dents plus brillantes et à enjoliver votre sourire.

Commencez dès aujourd'hui, Ipana et le Massage